

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

L'Insecte missionnaire

Brink, André

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRÉ BRINK

L'Insecte missionnaire

roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Bernard Turle



AGNÈS SUD

“LETTRES AFRICAINES”
série dirigée par Bernard Magnier

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1760, en Afrique du Sud, vient au monde un enfant noir nommé Cupido Cancellor. Personnage étrange, le petit fait preuve de dons surnaturels, il peut converser avec ses dieux païens, arrêter un lion bondissant, et trouver à plusieurs reprises sur son chemin une mante religieuse : l'insecte symbole de chance.

Quelques années plus tard, fasciné par les récits extraordinaires d'un colporteur, Cupido quitte la ferme où travaillait sa mère et part avec le bonhomme, très loin, en direction de la ville. Là, il découvre le culte religieux des Blancs. Et dans leur église, il entend la voix de leur Dieu. Impressionné, encouragé par le révérend Van der Kemp, Cupido va apprendre à lire et à écrire puis, peu à peu, soutenu par ce pasteur progressiste, devenir missionnaire : le premier missionnaire noir.

Inspiré de l'histoire vraie d'un pasteur noir au XIX^e siècle en Afrique du Sud, ce livre poignant met en scène les prémices de l'apartheid à travers le rêve d'un homme qui a offert sa vie à l'Eglise des Blancs tout en continuant à parler aux pierres et aux étoiles.

ANDRÉ BRINK

André Brink est né en 1935. Son œuvre romanesque, aujourd'hui importante, accompagne depuis toujours son engagement politique.

DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR ET L'OUBLI, Actes Sud, 2006.

AU-DELÀ DU SILENCE, Stock, 2003 ; LGF, 2005.

LES DROITS DU DÉSIR, Stock, 2001 ; LGF, 2003.

LE VALLON DU DIABLE, Stock, 1999 ; LGF, 2002.

RETOUR AU JARDIN DU LUXEMBOURG, Stock, 1999.

LES IMAGINATIONS DU SABLE, Stock, 1996 ; LGF, 1997.

TOUT AU CONTRAIRE, Stock, 1994 ; LGF, 1996.

ADAMSTOR, Stock, 1993 ; LGF, 1995.

UN ACTE DE TERREUR, Stock, 1992.

Tome I : *NINA*. Tome II : *LISA*. *ÉTATS D'URGENCE. NOTES POUR UNE HISTOIRE D'AMOUR*, Stock, 1988 ; LGF, 1990.

L'AMBASSADEUR, Stock, 1986.

LE MUR DE LA PESTE, Stock, 1984.

SUR UN BANC DU LUXEMBOURG, Stock, 1983.

UN TURBULENT SILENCE, Stock, 1982 ; LGF, 1983.

UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE, Stock, 1980, prix Médicis 1980 ; LGF, 2004 (nouvelle présentation).

RUMEUR DE PLUIE, Stock, 1979.

UN INSTANT DANS LE VENT, Stock, 1978.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, Stock, 1976.

Titre original :

Praying Mantis

Editeur original :

Secker & Warburg, Londres

© André Brink, 2005

© ACTES SUD, 2006

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02978-4

ANDRÉ BRINK

L'Insecte missionnaire

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

Soit le nom "Hottentot" sera oublié, soit l'on s'en souviendra comme on se souvient de celui d'un mort sans importance.

JOHN BARROW,
Travels into the Interior of Southern Africa
(Voyages au cœur
de l'Afrique méridionale), 1806.

Les athées ont besoin des croyants. Ils ont absolument besoin que d'autres croient (...) C'est notre devoir en ce bas monde de croire des choses que personne d'autre ne prend au sérieux. Si l'on abandonnait complètement ces croyances, la race humaine périrait. Telle est notre raison d'être. Nous, l'infime minorité. Incarner les anciennes croyances. Le diable, les anges, le paradis, l'enfer. Si nous ne faisons pas semblant de croire à ces choses-là, le monde s'effondrerait.

DON DELILLO,
White Noise (Bruit de fond), 1984.

Erasme nous invite à nous poser la question : un homme peut-il choisir d'être fou ? Mais il est une autre question, tout aussi importante : un homme peut-il choisir de ne pas être fou ?

PHILIP EDGE,
A Fool in his Wisdom
(Un fou en sa sagesse), 1992.

L’Insecte missionnaire
est dédié à mes lecteurs,
sans lesquels je n’aurais pu être écrivain.

Le lecteur trouvera en fin de volume, un glossaire des termes afrikaans (donnés dans le texte en caractères romains) et khoisans (retranscrits en italique).

PREMIÈRE PARTIE

DU KOUP A KAMDEBOO

v. 1760-1801

I

UNE NAISSANCE, POUR AINSI DIRE

Cupido Cancrelas ne fut pas conçu dans le ventre de sa mère selon le procédé habituel mais éclos des histoires qu'elle racontait. Ces histoires prenaient des formes multiples. Dans l'une des versions, sa mère était une vierge, maigre comme un cache-sexe, au point que personne ne soupçonna qu'elle était enceinte jusqu'à ce que se présente le bébé malingre. Dans une autre version, elle resta visiblement, énormément enceinte pendant une éternité, dans les trois ou quatre ans, avant que la montagne n'accouche d'une souris. Suivant son humeur et la phase de la lune, il lui arrivait aussi de déclarer qu'il n'était pas son enfant mais avait été déposé dans sa cabane, tout juste né, cordon ombilical encore collé au placenta, par un inconnu dont elle n'aurait jamais vu le visage. (Tout ce qu'elle pouvait affirmer, c'est que, contrairement à elle-même, qui était sous contrat, c'était un "homme libre" qui pouvait aller et venir à sa guise, comme le vent.) Il ne restait qu'un pas à franchir pour avancer que ledit inconnu n'était pas humain mais un spectre de la nuit, un *sono khoïn*, une "créature des ombres" qui traque les vivants, ou bien un fantôme issu d'un cauchemar. Souvent, son auditoire préférait la version selon laquelle Cupido était l'un de deux jumeaux, de toute évidence le plus chétif, déposé dans le veld suivant la coutume ancestrale des Khoikhoïs (ou, comme on les appelait alors, à la fin du XVIII^e siècle, des "Hottentots"). Dans cette version, un aigle était descendu du ciel, un aigle magnifique, un bateleur des lointaines montagnes, avait pioché au passage avec ses griffes l'enfant plutôt amorphe et, de la même façon que ces rapaces tuent les tortues, l'avait "abandonné" : laissé choir très loin de l'endroit où il l'avait ramassé, dans les confins désolés du Grand Karoo qu'on appelle le [Koup](#), où la notion de distance, perdant toute signification, est remplacée par celle de pur espace. Le bébé atterrit sur les genoux d'une femme qui dormait dans le veld. Lorsqu'elle se réveilla, elle avait dans les bras ce bébé qui devint, de ce fait, le sien.

Le prénom Cupido était souvent donné aux esclaves et aux indigènes par leurs maîtres blancs. En revanche, l'origine de son patronyme, "Cancrelas", Kakkerlak dans l'original néerlandais, est plus problématique. Nous savons que, jusqu'à ce jour, il existe un Kakkerlaksvlei (ou vallon du Cancrelas) dans le Cap-de-l'Est, non loin de ce qui est aujourd'hui Port Elizabeth, où Cupido a passé les années

intermédiaires de son existence, mais il n'y a sans doute là aucun rapport. Il est plus probable que l'endroit ait été nommé d'après lui que le contraire.

Il existe encore une autre version plus plausible de sa naissance (ou apparition miraculeuse, selon), laquelle pourrait, sans que l'on en ait aucune garantie, remonter aux alentours de l'année 1760. Dans cette version, sa mère, qui travaillait dans les champs, se serait accordé une journée de liberté sans en demander la permission. C'était une femme des plus ordinaires de la tribu des Hottentots, indolente et sale comme tous les Hottentots (du moins est-ce ce que le fermier aurait pensé) mais dépourvue de duplicité ou de malice. Son [baas](#) l'avait dénichée des années avant dans le Namaqualand, où il était allé avec des voisins en quête de gibier et de main-d'œuvre. Le voyage avait été couronné de succès. Ci-suit le tableau de chasse du commando :

Onze lions

Quarante-deux éléphants

Sept hippopotames

Quatre-vingt-dix-huit springboks

Vingt-trois gazelles

Deux rhinocéros

Dix-sept zèbres

Trente et un gnous

Un camélopard (bête rarissime, aussi improbable que la licorne)

Huit bushmen

Plusieurs enfants de bushmen avaient été capturés et attachés en rang d'oignon par le cou à un long [riem](#), lui-même attaché au cheval du fermier en chef. On les ramena pour en faire des journaliers ou des bouviers. Sur le chemin du retour, lorsqu'ils revinrent de Saldanha Bay vers l'intérieur des terres, les fermiers persuadèrent aussi, sans doute avec une grande force de conviction, une petite bande de maraudeurs hottentots de les accompagner jusqu'au Koup, où ils travailleraient "sous contrat". La femme se révéla être une trouble-fête, car elle avait tendance à vouloir leur fausser compagnie, et ils perdirent beaucoup de temps à partir à sa poursuite, à la ramener et à la punir selon les commandements de Dieu. Le fermier eut toute la peine du monde (et, doit-on préciser, n'en infligea pas moins) à lui faire comprendre ce qu'impliquait le nouveau statut de travailleuse sous contrat. En fin de compte, il semblerait que ses efforts aient été fructueux puisqu'il parvint à lui faire abandonner, telle une vieille mue, sa résistance et son rechignement initiaux. Enfin plus malléable, elle sembla accepter que, jusqu'à la fin de ses jours, elle serait confinée à sa ferme. Où l'on avait suffisamment d'espace, même pour une femme issue d'une tribu habituée à errer dans les étendues sauvages du pays au gré des

saisons, du gibier, des pluies, des étoiles et du vent.

La ferme immense s'étalait de la modeste bâtisse en pierre jusqu'à l'horizon de tous côtés : à l'aube des temps, le fermier en personne en avait délimité l'étendue du lever du soleil à son coucher, par une journée d'été presque interminable. Il n'y avait donc aucune raison de s'y sentir à l'étroit. Au fil des années, la femme dut s'y faire, d'ailleurs. Sans doute perdit-elle la volonté de résister. Raison supplémentaire pour que le fermier soit agacé par son absence ce fameux jour-là dans le champ de haricots.

Muni de sa cravache flambant neuve en peau d'hippopotame, il arriva au quartier des journaliers pour s'enquérir de la raison de son absence et l'encourager, selon sa bonne vieille méthode, à retourner prestement au travail. Face à l'infime créature toute ridée posée sur les genoux de la bonne femme assise au milieu de potions et de diverses nourritures offertes par tous les voisins, il ravala sa colère ; privé d'une occasion de faire sa splendide cravache comme on fait de nouveaux souliers, il dut se contenter – car c'était un homme juste – de marmonner : "Ces bêtes-là se multiplient comme des cancrelas. Ils doivent être attirés par l'odeur de la nourriture."

Sur quoi, il tourna les talons et partit, frappant sa cravache toujours vierge contre la culotte de son pantalon en moleskine. Dans son dos, à son insu, le bébé gémit, eut un frisson, fut la proie d'une discrète convulsion, et rendit l'âme.

A LA PLACE D'UN ENTERREMENT

L'enterrement ne pouvait avoir lieu qu'après le crépuscule. Les journaliers (deux esclaves, sept hommes hottentots et cinq femmes, deux bushmen matés – tous les enfants du raid d'autrefois n'avaient pas survécu) furent obligés d'attendre jusqu'à ce que, à la nuit tombée, le travail soit terminé, avant de pouvoir creuser une tombe ; la terre était dure comme de la pierre. La lune, déjà levée, était un fin croissant lumineux au firmament. La Voie lactée, parsemée de poussières d'astres, montrait le chemin suivi par le méchant dieu Gaunab lorsque, fuyant le dernier combat de toute une série qui l'avait opposé au dieu gentil Tsui-Goab, il était allé mourir en paix loin de tous. Le cadavre du nouveau-né fut enveloppé dans les lambeaux d'une vieille veste arrachée à un épouvantail dans le champ de haricots et déposé dans une tombe peu profonde, afin que les hommes puissent prendre une collation avant la cérémonie.

On dit qu'au menu de cette collation figuraient une *karié* assez forte pour désintégrer un œuf d'autruche, une bonne provision de *dagga* et un mouton retiré dans le *kraal* du baas (acte qui, dans les jours suivants, fournirait amplement l'occasion à ce dernier d'inaugurer sa nouvelle cravache en peau d'hippo – mais, dans le délire de leur douleur et de leur célébration, ces gens-là se souciaient bien peu du lendemain). Tout cela eut-il un quelconque rapport avec ce qui arriva à la fin des festivités, tandis que les premiers filaments sanglants de l'aurore commençaient à strier le ciel ? Difficile à dire. Mais, quand les journaliers, beaucoup plus véhéments que la veille, retournèrent à la tombe où le petit paquet attendait encore sagement leur arrivée, un fait extraordinaire donna un tour particulier à l'événement. Quand la modeste assemblée, dansant et chantant dans un abandon complet, arriva au trou grossièrement creusé, quand la mère se pencha pour ensevelir son enfant, elle recula d'effroi. Sur le petit paquet informe encore bien serré dans son linceul d'épouvantail, se tenait une mante religieuse en pleine prière.

Ainsi que chacun sait, dans l'univers des Khoikhoïs, la présence d'une mante religieuse est du meilleur augure ; son nom en afrikaans, *hotnotsgot*, signifie "dieu des Hottentots". Les pleureurs recouvrèrent d'un coup leur sobriété. Ils s'éloignèrent un peu et s'assirent pour attendre. Le soleil pointait à peine sur le sommet des molles collines qui marquaient l'horizon à l'est lorsque quelqu'un poussa un cri aigu et pointa le doigt vers la tombe. Tout le monde tourna le regard. Tout le monde vit. La mante avait disparu. Peut-être n'avait-elle jamais été là. Sauf que tout le monde l'avait bien vue. Elle avait bien été là.

Qui plus est, lorsque la mère approcha du paquet, il remua. Comme

pour s'assurer que l'assemblée comprenne bien, il poussa même un infime gémissment. Et, quand on ôta les loques noires de l'épouvantail, le nouveau-né, vivant, les contempla d'un air amusé. La mère sortit un sein de sa chemise et pressa dessus le bambin rachitique. Sans hésiter, celui-ci se mit à sucer goulûment le téton écrasé contre sa bouche qui ressemblait à la tête écaillée d'une tortue. Le soleil se trouvait déjà à deux mains au-dessus des collines, très longtemps après que le travail aux champs était censé débiter.

Comme victimes d'un sortilège, les gens se dirigèrent vers la miteuse baraque en pierres non équarries de leur seigneur et maître. Lorsqu'ils arrivèrent dans la basse-cour, il surgit de la porte de l'écurie, se frottant les yeux comme s'il venait à peine de se réveiller. Jamais auparavant ils ne l'avaient vu se lever si tard et il parut même ne pas se rendre compte qu'ils étaient tous en retard. Tout comme il ne remarqua jamais qu'il manquait un mouton dans le kraal. Vraiment, on assistait à des miracles en ce bas monde !

“Et tout ça à cause de la mante religieuse”, déclara la mère d'un air pas du tout résigné mais, au contraire, lumineusement entendu, peut-être inspiré, qui sait, par la bière. Abaisant les yeux sur la petite créature qui gigotait à son sein, elle ajouta : “Ce petit-là va faire un drôle de chemin dans le monde. Il va aller beaucoup plus loin que les clôtures de cette ferme, plus loin que les collines et les crêtes, plus loin que tout. Si vous voulez mon avis, il a été choisi pour devenir un homme pas comme les autres. Il sera pas comme moi, et pas comme vous autres, il sera libre.”

DES VOIX DANS LA NUIT

Après cette naissance (s'il s'agissait bien de cela), quand chacun fut retourné dans les champs aux premières lueurs du jour, la femme enveloppa l'enfant dans un **carry-doeck**, le colla sur son dos et l'emmena très loin dans le veld, jusqu'à une gorge étroite où s'élevait un tumulus érigé par son peuple, un **heitsi-eibib** qui remontait au fond des temps, quand le monde était encore jeune et tout mouillé d'être récemment né : à l'époque où le dieu chasseur Heitsi-Eibib se promenait librement parmi les hommes, mourant plusieurs fois et de diverses morts, pour renaître dans de nombreux lieux différents. Quiconque passait devant un de ces tumulus devait y ajouter une pierre : ainsi il ferait un avec ceux qui avaient vécu, avec les vivants et avec ceux qui vivraient un jour, tous unis dans la mort et la vie de Heitsi-Eibib. Ainsi chacun s'assurait que ses jours seraient bénis. La femme ajouta donc une pierre pour elle-même et, pour l'enfant, un petit caillou.

Ce soir-là, après que tout le monde fut allé dormir, elle resta assise dans l'obscurité de sa hutte. Elle avait des dons de clairvoyance : elle vit tout le chemin parcouru par les siens, tous les cairns construits pour Heitsi-Eibib et rencontrés dans tout le pays, avant d'en arriver là, avec sur les genoux cette petite chose qu'elle n'avait pas désirée et à laquelle elle ne s'attendait pas mais qui n'en était pas moins à elle. Ses yeux étaient pleins de visions. Non seulement de ce qui était arrivé, mais aussi de ce qui se passerait dans l'avenir. Par exemple : une nuit, dans six ans, ou peut-être bien huit, le garçon va jouer dehors, seul au clair de lune, bien après que les autres enfants sont allés se coucher. Il rentre en catimini dans la hutte, un objet brillant dans les mains.

“Qu'est-ce que c'est, cette chose qui brille ?”

D'abord, il essaie de la cacher, puis il dit : “C'est une étoile, ma. Je l'ai cueillie.

— Comment as-tu fait ça ?

— A cette saison, elles pendent **mos** si bas qu'on s'embroche dedans.

— Va donc la remettre à sa place.

— On peut pas remettre une étoile qu'on a cueillie.

— T'es pas censé les cueillir. Pas quand elles sont encore vertes. Tu devrais attendre qu'elles mûrissent et tombent d'elles-mêmes.

— Mais qu'est-ce que je peux en faire maintenant ? Maintenant que je l'ai là avec moi ?

— Va la poser dehors pour qu'elle puisse remonter toute seule là d'où elle vient. Il y a deux choses qu'on ne doit jamais apporter à l'intérieur : une étoile et une mante religieuse. Elles sont de bon augure mais, à l'intérieur, elles créent le désordre. Dehors, elles

appartiennent à Tsui-Goab. Mais, à l'intérieur, Gaunab les emporte dans le ciel noir de la nuit où il vit.

— D'accord, ma."

Mais il fait si sombre que la mère ne voit pas ce qu'il fait de l'étoile.

Une autre vision qui défilait devant les yeux de la femme devait venir d'un avenir très lointain, parce qu'elle y voyait son enfant devenu vieux, chenu. Dans un paysage désert et désolé, il n'arrête pas de faire des moulinets avec les bras ; sur ses longs bras tout maigres poussent des plumes, de longues pennes, certaines brunes et d'autres striées de blanc, comme celles de l'aigle ; ses bras se transforment en ailes et, sous ses yeux, il s'élève dans les airs, plus haut que le vent. Bizarrement, elle se retrouve à son côté, elle voit ce qu'il voit, des cours d'eau d'ailleurs, des chaînes de montagnes qui défilent en contrebas, des contrées lointaines et des villes habitées par des gens et des bêtes étranges. Elle voit des éléphants volants, des outardes aux cornes de rhinocéros, des êtres dont la tête sort du torse, des femmes élancées qui portent de volumineux diamants au gros orteil. Elle voit ce qu'elle n'aurait jamais cru possible de voir : un lion et un agneau accroupis côte à côte, une oie tétant le pis d'une gazelle, un léopard qui veille sur une couvée de poussins, l'accouplement d'une antilope et d'une mante religieuse.

Au début, ces visions la désarmaient. Mais elle décida bientôt de s'y abandonner sans se poser de questions. Son enfant était extraordinaire : elle ne voulait pas en savoir plus. Aucun de ses ancêtres n'aurait eu la moindre idée du sort qui attendait son fils !

Le soir où elle eut cette vision, soupirant, elle essaya de ne plus penser. Ce qui devait arriver arriverait. Elle fourra de nouveau son téton dans la bouche de l'enfant. Il téta et elle parla. Peut-être les gens qui passèrent devant sa hutte s'arrêtèrent pour écouter car, avec cette femme, on ne savait jamais si elle avait des visiteurs ou si elle parlait toute seule en faisant plusieurs voix ; et si on le lui demandait, on ne pouvait guère se fier à sa réponse. Parce qu'elle vous répondait, par exemple : "C'était Heitsi-Eibib. Il est venu voir mon fils." Ce soir-là, on distinguait nettement la basse profonde d'une voix masculine. Mais ç'aurait pu être un étranger, comme le vagabond qui était passé par là neuf mois plus tôt et avait semé la graine de l'enfant dans son ventre. Voire l'aigle qui l'avait déposé dans ses bras. Quand il se passait des choses de ce genre, d'aucuns croyaient que le monde était encore tel qu'il avait été avant le temps, quand tout était doué de parole : les hommes mais aussi les babouins, les souris, les mantes religieuses, les aigles, les serpents et les pierres, ainsi que Heitsi-Eibib les avait créés, suivant les consignes de Tsui-Goab.

"Et qu'a donc dit Heitsi-Eibib ? demanda quelqu'un.

— Il a dit qu'il faudra élever cet enfant avec grand soin, car ce sera

un grand homme.

— C'est difficile à croire, à le voir si menu. Il est à peine gros comme un cancrelas.

— C'est vrai." Elle poussa un nouveau soupir. "Mais n'oublie pas que Heitsi-Eibib était pareil au début. C'est pas à nous de douter de lui ou de nous moquer de lui." Alors, tranquillement mais déterminée, elle recouvrait le misérable petit gnome et annonçait : "Il est temps que vous vous en alliez. J'attends de la visite."

Echangeant des regards significatifs, les gens se préparaient à partir. Quelques-uns s'attardaient un instant sur le seuil. Bientôt les voix reprenaient à l'intérieur.

DES PLUMES POUR UN AIGLE

Telles sont les voix au milieu desquelles grandira Cupido Cancrelas. Car, craignant qu'il ne lui arrive malheur, sa mère le garde toujours auprès d'elle. On ne sait jamais, avec un petit bout de chou si fragile : si quelqu'un le poussait ou lui donnait un coup, que lui arriverait-il !

La plupart du temps, elle l'emmène chez le fermier où, après avoir travaillé aux champs pendant des lustres avec les autres, elle fait office de domestique. Là, dès son plus jeune âge, il l'aide à balayer, à faire le ménage et la lessive, à vider les pots de chambre, à asperger le plancher avec l'eau de la vaisselle pour empêcher que la poussière ne vole, à chasser les mouches à l'aide d'une branche, à chasser les poulets et les canards de Moscovie et à ramasser du bois pour l'imposante cheminée de la cuisine.

Parfois, quand il y a trop de travail à terminer avant le coucher du soleil, sa mère et lui dorment dans la cuisine, dans un coin, au fond, près de l'âtre, là où la chaleur rôde encore comme un gros chien paresseux. Ces soirs-là, ils doivent participer aux prières qui suivent le repas frugal fait de pain, de lait, d'une louchée de courge ou de patate douce et, de temps à autre, d'un peu de viande, dont on leur offre les restes. Cupido n'entend rien à cette cérémonie. Mais il se doute qu'elle a à voir avec les dieux. Sa mère doit la lui expliquer, alors qu'elle-même n'en sait guère plus. Il comprend que le Jésus dont parle le baas doit être parent de Heitsi-Eibib, car lui aussi est mort puis ressuscité. Aux oreilles de Cupido, cela a des relents de blasphème. Si Heitsi-Eibib rencontrait cet intrus dans le veld, assurément il le tuerait d'un coup de silex bien affûté.

Mais Cupido aime bien les chants qui accompagnent les discours du baas. Pour Cupido, les chants, c'est comme la pluie par une journée torride. Malgré tous les efforts de sa mère pour l'en empêcher, dès que le baas, son épouse et ses sept enfants entonnent un psaume, Cupido se met à chanter à tue-tête, suit sa propre mélodie et débite les paroles qu'il tient de sa mère :

O Heitsi-Eibib

Toi notre aïeul

Porte-moi chance

Apporte-moi du gibier

Fasse que je trouve miel et racines

Et puisse encore faire appel à toi

Toi notre ancêtre

O Heitsi-Eibib !

Très haut au-dessus des autres voix, la sienne résonne, limpide comme un flûtiau, voix trop ample pour un corps si chétif. Après un moment, le baas ne peut que lui demander de se taire : il déranger leur communion avec Dieu. Il se tait donc, réserve ses chants pour plus tard, quand il se retrouve seul avec sa mère ou quand il erre dans le veld, plus loin que les rochers, les crêtes et les plaines familières, là où le monde est encore désert et n'attend qu'un mot qui puisse le recouvrir de son ombre ou de son poids.

Il y a autre chose que Cupido aime dans ces prières. C'est le fait que l'homme qui représentait le père du baas Jésus était charpentier. Cette activité le fascine comme le rougoiement de charbons incandescents qu'on ne peut s'empêcher de contempler. Dès qu'on fait de la menuiserie dans la cour, vous pouvez être certain que Cupido va voir ce qui se passe. L'odeur des copeaux l'enivre, comme la *karie* : parfois, à la dérobee, il vide les fonds de chopes, quand les journaliers dansent dans la cour, à la nouvelle ou à la pleine lune. Il lui suffit de toucher un morceau de bois du bout des doigts, de sentir son lissé ou sa rugosité, pour rêver à ce qu'il pourra devenir : ce morceau légèrement incurvé sera, bien sûr, un pied de chaise, ces deux larges planches ne peuvent que devenir une table, ce morceau de bois dur mis au rebut dans l'arrière-cour sera le moyeu d'une roue de chariot qui résistera aux reliefs les plus cahoteux du veld. Il est rare que le baas l'autorise à aider aux travaux de menuiserie mais cela ne l'empêche pas de tout observer, pour, médusé, tout imprimer dans les recoins les plus profonds de son esprit.

“Un jour, dit-il à sa mère, un jour je nous fabriquerai un chariot et on partira, seuls tous les deux, et personne nous retrouvera.”

Elle jette un regard furtif alentour pour s'assurer que personne n'a entendu : “Tais-toi, Cupido. Si le baas t'entend, il te tuera.

— Je comprends pas comment tu peux rester là sans rien faire. Heitsi-Eibib nous a pas seulement donné des fesses pour nous asseoir. Il nous a donné des pieds pour marcher. Nous devons marcher.”

Quand elle finit par en avoir assez qu'il la harcèle, elle lui raconte toutes ses tentatives d'évasion : chaque fois, elle allait plus loin mais le baas la poursuivait et la ramenait, lui donnait le fouet et manquait la tuer, jusqu'à ce qu'elle n'ait même plus la force d'essayer.

“Ma, t'aurais pas dû abandonner.

— Tu sais pas ce que c'est, toi, de sentir sa cravache t'entrer dans la peau. Que tes pieds te mènent pas sur cette route. C'est sûr, c'est la route de la mort.

— Où est-ce, le plus loin que tu es allée ?

— Loin.

— Plus loin que cette ferme au loin ?

— Bien plus loin.

— Plus loin que ces collines là-bas ?
— Beaucoup plus loin.
— A quoi ça ressemble, là-bas, ma ?
— Pareil qu'ici. Mais différent.
— Différent comment ?
— C'est nu.
— Nu comment ?
— Nu, c'est tout. Aucun mot n'est encore venu se coucher dessus pour dire comment. Alors, c'est nu, voilà tout.
— Je veux y aller pour voir, ma.
— T'approche pas de là-bas. Ce serait ta mort.
— Je cherche la vie, ma.
— Qu'est-ce que tu connais de la vie ?
— Tout ce que je connais, c'est ce qu'on a ici. Et ça peut pas être ça, la vie.

— Tu sais rien encore.
— Ce que je sais, je l'ai appris de toi. La vie, ça doit être comme Heitsi-Eibib. Aujourd'hui ici, demain ailleurs, toujours dans un endroit différent, toujours un corps différent. Un homme, un lion, une antilope, une mante religieuse, un papillon, une tortue ou un foutu rocher ; un jour une lune, un autre une étoile. Jamais le même, jamais au même endroit. Ma, tu dois me laisser aller."

Ce n'est pas ce qu'elle avait l'intention de dire mais, soudain, il lui sort des lèvres : le secret qu'elle chérit au tréfonds d'elle-même depuis le jour de la naissance du garçon : "Tu ferais mieux d'attendre que l'aigle vienne pour t'emporter.

— Quel aigle ?"

Elle préférerait garder le silence mais elle sait que le gamin ne la laissera pas en paix tant qu'elle ne lui aura pas répondu. "Cupido, écoute, tu te rappelles cet oiseau dont je t'ai parlé, l'aigle ?

— Tu m'as raconté tellement d'histoires !

— Oui, mais celle de l'arend... l'aigle qui t'a emporté dans ses griffes très haut dans le ciel et puis qui t'a lâché entre mes bras.

— C'est ce qui est arrivé ?

— Cupido, je peux pas t'assurer que c'est ce qui est arrivé. Tout ce que je dis, c'est que, si c'est ce qui est arrivé, alors tu dois attendre qu'un autre [arend](#) revienne te chercher. Alors, tu auras plus besoin de chariot. Quand tu pourras voler, tu iras beaucoup plus loin qu'avec un chariot."

Alors, elle lui raconte encore une autre histoire : celle du fermier qui parcourt sa ferme pour chercher un veau égaré après un orage et qui trouve un aigle tout juste sorti de l'œuf, tombé d'un nid dans la montagne. Le fermier l'emporte chez lui, où l'oiseau grandit avec les poulets dans la basse-cour. Comme eux, il gratte la terre en quête de

vers et de graines, et le soir il perche sur un rondin. Jusqu'à ce qu'un jour un visiteur regarde l'étrange volatile et s'exclame : "Mais ce n'est pas un poulet, c'est un arend !" Les gens essaient de l'arrêter mais il les repousse et emporte l'aigle dans la montagne. D'abord, l'oiseau refuse obstinément d'essayer de voler. Mais, à la longue, par une magnifique aurore, un jour d'été, l'homme emmène l'aigle sur le plus haut sommet et lui dit : Ecoute-moi. Voici ton univers. Là-haut dans le ciel, avec le soleil, pas en bas sur la terre. Sur quoi, il lance l'oiseau au moment même où un énorme soleil rouge se détache de l'horizon. L'arend déploie ses vastes ailes et s'élève dans l'azur, libre comme un nuage, tout là-haut avec le vent, bien plus loin que le soleil. Parce que, enfin, il sait ce que c'est, d'être un aigle.

Cupido écoute sagement, sans ciller, la respiration coupée. Cette histoire déclenche chez lui une cascade de pensées qui caracolent dans son esprit pendant des années. Il se met à explorer le [veld](#) d'un horizon à l'autre, il ramasse toutes les plumes qu'il trouve et les cache dans la paille des parois de la hutte de sa mère. Jusqu'à ce que, finalement, il décide qu'il en a suffisamment. Il frotte alors sur ses omoplates et ses bras de la gomme d'épineux et de racines gluantes ; pour être plus sûr, il ajoute même à cette colle du miel qu'il prélève dans une grande fourmilière rouge. Recouvert de plumes tel un oiseau inconnu, il escalade le monticule rocheux à l'arrière de la ferme, se poste sur la crête la plus haute, ferme les yeux et saute.

Quand il se remet sur pied, environ trois semaines plus tard, il recommence à arpenter le veld en boitant à la recherche d'autres plumes.

Après sa troisième chute, il se résigne tristement à prendre sa mère au mot et à attendre que l'arend vienne le chercher.

V

GRENADES ET COINGS

Un jour, quand Cupido a plus ou moins récupéré, la nooi, la maîtresse, l'envoie avec un panier de grenades à la ferme voisine, où sa sœur, mariée au fermier, est souffrante. C'est une longue marche, il faut partir longtemps avant le lever du soleil et on n'arrive qu'au moment où il est juste à la verticale au-dessus de soi. Le baas ne peut se priver d'un adulte pour la journée et la madame ne peut s'y rendre elle-même, car elle est encore alitée, avec des jumeaux nouveau-nés. C'est Cupido qui doit donc y aller.

Un panier plein de douze grenades rouges et bien lustrées, voilà ce qu'elle fait parvenir à sa sœur, et un pli que Cupido doit lui remettre aussi.

Il se met donc en route et marche, longtemps. Comme il en ressent le besoin, il se repose à l'ombre d'un affleurement rocheux, sur une colline. Après avoir mûrement réfléchi, il mange deux grenades. Personne ne le saura jamais.

Qu'il croit. Parce que, lorsqu'il arrive à la ferme voisine, tend le panier et la lettre, la sœur lit cette dernière... A peine un instant s'est écoulé quand, revenant de la cuisine, elle s'enquiert :

“Où sont passées les deux autres grenades ?

— De quoi vous parlez ?” Cupido est livide. “On m'a rien donné d'autre.

— Ce mot précise que ta madame a mis douze grenades dans le panier. Il n'y en a que dix. Je veux savoir ce qui est arrivé aux deux autres.”

Cupido est terrassé par le pouvoir de la lettre. Abasourdi au point qu'il sent tout juste les douze coups de [sjambok](#) que lui inflige le voisin, des coups qui lui entaillent la peau des fesses et du dos autant qu'une lame de couteau. Pendant tout le chemin du retour (au cours duquel la douleur commence à se manifester), il ne cesse de taquiner et de démêler le mystère de la lettre pliée. Il n'en touche pas un mot à sa mère, il garde tout par-devers lui. Quand elle lui demande d'où proviennent les coupures et les zébrures qu'il a sur le dos, il refuse de répondre ; elle a trop l'habitude des façons imprévisibles des Blancs pour persister.

Un an a dû s'écouler lorsqu'on envoie de nouveau Cupido faire une course chez la sœur dans la ferme voisine. Cette fois, la cause est un décès dans la famille (l'un des enfants a été mordu par un [geeslang](#)) ;

il y a vingt coings dans le panier. Et un pli, comme la première fois.

En chemin, Cupido est terrassé par la fatigue et la faim. Le goût du coing, ce n'est rien comparé à la douceur de la grenade. Mais il ne peut résister à la tentation. Il sait qu'il ne pourra trouver le repos tant qu'il n'aura pas goûté un coing. Cette fois, il ne se fera pas prendre : il prend le pli que la madame a envoyé et le cache sous une grosse pierre plate derrière un rocher. Et ce n'est qu'après avoir fini le coing qu'il retire le pli de dessous la pierre et le remet dans le panier avant de reprendre la route.

Malgré tout, comme Heitsi-Eibib et Heitsi-Eibib font deux, il est attrapé et questionné quant au coing manquant.

Il a les larmes aux yeux quand il explique à la femme les précautions qu'il a prises pour cacher la lettre. Ce doit être Gaunab, se lamente-t-il, qui a imprégné la lettre de mal pour lui nuire. A sa grande surprise, la femme blanche éclate de rire et bientôt ses joues à elle aussi brillent de larmes.

“Ecoute-moi, Cupido, dit-elle, d'une voix qui fait comprendre à l'enfant qu'il ne recevra pas de correction cette fois. Ce n'est pas la lettre qui t'a épié. C'est ta madame qui a écrit qu'elle envoyait douze grenades la première fois et vingt coings aujourd'hui.

— Mais cette lettre est muette ! Elle a pas de bouche, elle peut pas parler !

— Certes, elle n'a pas de bouche. Mais je vais te montrer comment elle parle. Regarde.” Et de lire, mot par mot, ce que raconte la lettre.

Cupido a encore du mal à comprendre. Mais il saisit bien, toutefois, qu'il y a là quelque chose qui le dépasse. Bizarrement, il devine que la lettre a un rapport avec le gros livre brun que le baas prend lors des prières du soir, pour parler de Dieu, du baas Jésus et d'autres dont personne n'a jamais entendu parler.

Ce jour-là, il décide de discuter sérieusement de cette question avec sa mère.

“Moi aussi, ma, je veux coucher des mots sur le papier. C'est une magie très puissante. Il y a de la vie dans cette chose qu'ils appellent l'écriture et elle court plus vite et plus loin que tu l'as jamais fait.

— Ça causera ta mort, Cupido.” Elle a l'habitude de le mettre en garde de la sorte.

Mais, à la première occasion, il aborde, intrépide, l'épouse de son baas. Elle trouve ça si drôle qu'à l'instar de sa sœur dans la ferme voisine elle éclate de rire. Il attend patiemment qu'elle se calme, puis il répète : “La madame m'apprendra à lire, alors ?

— Non.”

Il sent la vie s'évaporer de lui comme un crachat dans le sable brûlant : “Madame !”

Elle répond qu'elle n'a pas de temps à consacrer à des balivernes...

Mais elle demandera à ses aînées, Cornelia et Jacoba : peut-être pourront-elles lui être de quelque secours.

RENCONTRE AVEC UN LION

Ça ne dure pas longtemps. Les deux filles (Cornelia a quinze ans, Jacoba treize) aiment beaucoup lui apprendre à lire. Pour elles, il doit être comme le petit singe qu'elles ont élevé après que les chiens ont tué sa mère dans le veld : elles ont passé des jours entiers à lui apprendre des tours et des jeux, jusqu'à ce que, devenu trop impertinent et indiscipliné, il ait dû être battu à mort par les journaliers. Cupido apprend à une vitesse étonnante ce qu'elles lui enseignent et finit par agacer tout le monde avec son insistance. Il commence à négliger son travail à la ferme. Le baas met donc très vite le holà.

“Qu'est-ce qu'un Hottentot pourrait bien faire de savoir lire et écrire ? s'insurge-t-il. C'est courtoiser le danger. Un de ces jours, il va se prendre pour un Blanc. Il ne saura plus où il en est. Il a du travail. Et s'il a du temps à perdre à lire et à écrire, j'ai d'autres moyens de l'occuper. Il faut arrêter ça tout de suite. Si vous ne voulez pas m'écouter, mes filles, je vais vous faire tâter du fouet à vous aussi, comme à lui. C'est bien compris ?”

C'est donc la fin des leçons mais pas de l'intolérable désir qui lui consume la poitrine, comme du charbon ardent qui en serait prisonnier et ne pourrait en sortir. Il essaie de continuer seul mais ce n'est pas facile et il n'y a personne pour l'aider quand il se retrouve dans une impasse. Il n'a ni craie ni ardoise, et bien moins encore de papier et de plumes, et il est difficile d'inscrire des mots dans la basse-cour, sur du sable qu'il a aplani au préalable. Cela ne l'empêche pas de persister. Son désir ne fait que redoubler.

Ce désir lui joue des tours, juste au moment où il est censé s'occuper des moutons et des chèvres là-bas dans le veld. C'est un bon moment pour écrire. Mais, si, de retour au bercail, il manque un mouton à l'appel, le prix à payer est élevé.

Même cela ne le décourage pas. Suivant les empreintes laissées par les histoires de sa mère, il continue d'errer sur les étendues arides autour de la ferme, à surveiller ses moutons et ses chèvres. C'est alors qu'une drôle de surprise rompt la monotonie de ses journées : un après-midi, au moment où il se met à genoux comme d'habitude devant un carré de sable pour dessiner ses lettres, quelqu'un vient s'asseoir près de lui. Sans doute parce que la chaleur torride brouille ses yeux de gouttes de sueur, il ne distingue pas qui c'est – ou ce que c'est. D'abord, il a l'impression que c'est un arbre. Puis cela ressemble davantage à une ombre. Une mante religieuse – énorme. Non, finalement, c'est un être humain. Un homme très grand, très musclé.

“Qui es-tu, ose-t-il demander, à te glisser derrière moi de cette

manière ?

— Je suis Heitsi-Eibib.”

Cupido a si peur qu’il manque de tomber à la renverse. Mais il est trop impressionné pour bouger. Souris médusée par un serpent, il reste assis où il est.

“N’aie crainte. Je t’ai apporté ça.”

Le géant tend à Cupido quelque chose qu’il tient entre le pouce et l’index : une dent de lion.

“Porte-la autour du cou, dit le géant d’une voix sourde, grave, sonore. Elle te protégera du mal.”

Le lendemain, et les jours qui suivent, il s’habitue peu à peu à la présence de l’homme dieu. Ils bavardent. Heitsi-Eibib sait raconter des histoires comme personne d’autre. Progressivement, les craintes de Cupido s’évaporent comme l’eau dans le sable chaud. Désormais, quand un mouton ou une chèvre s’égare, Heitsi-Eibib sort sa corne médicinale pleine de graisse, y plonge une mèche arrachée à un aloès et s’arrange pour qu’elle ne dépasse que d’une moitié d’un pouce. Il enflamme cette mèche et la présente au vent : s’il suit la direction indiquée par la fumée, Cupido est certain de retrouver l’animal égaré. Jamais plus il ne reçoit le fouet pour avoir perdu un mouton ou une chèvre sous sa garde.

De temps à autre, lorsqu’il doit passer la nuit dans le veld, Heitsi-Eibib lui apprend tout ce qu’il faut savoir sur les étoiles. Il lui conseille de les observer surtout juste après le coucher du soleil. Dès qu’apparaît Orion, la petite constellation des Sept Sœurs, il doit se mettre à chanter à tue-tête. Cela lui portera chance. Il devrait aussi respecter la lune, car elle est à la fois Heitsi-Eibib et, quelque complexe et mystérieux que ce soit, le bon dieu Tsui-Goab qui, au début des temps, a fait tous les rochers et les pierres dont les gens sont éclos ensuite. Et les serpents. La moindre source dans le veld, lui montre Heitsi-Eibib, est gardée par un serpent. Il ne faut jamais tuer ce serpent car la source risquerait de se tarir et tous ceux qui en retirent la vie en mourraient. Quand une source se tarit, autant partir. Parce que, alors, il ne reste plus que des pierres.

Mais c’est pour la chasse que Heitsi-Eibib le prend vraiment en main. Ça commence avec des petites antilopes ([oribi](#), [grysbok](#), [suni](#), [steenbok](#)) – jamais un lièvre, cette créature répugnante, avec sa lèvre fendue, étant le messager de la mort. Il attrape toutes ces bêtes avec des pièges ingénieux. Suivent des antilopes de plus grande taille : [springbok](#), [blesbok](#) et gazelle. Heitsi-Eibib l’aide à les rapporter à la ferme, pour que les siens et lui-même aient à manger. Les siens sont éberlués mais il refuse de leur dévoiler son secret. Il sait que si quelqu’un découvrirait que Heitsi-Eibib était venu chasser avec lui, le Grand Chasseur ne reviendrait plus jamais.

Un jour, dans le veld, il doit avoir quinze ou seize ans, il se retrouve face à un lion, plus loin que la piste de terre rouge ponctuée de fourmilières, près du bosquet de buissons secs. Bien que rien n'ait l'air de jamais pousser là-bas, des buissons et des broussailles surgissent du jour au lendemain quand on casse du bois pour le feu. Même par la chaleur la plus torride, on sent venir des buissons une petite brise fraîche. Cet après-midi-là, alors qu'il poursuit une chèvre égarée, il se trouve soudain nez à nez avec un meerkat. Rien d'étrange à ça. Sauf que le **meerkat** se met à parler.

“Que fais-tu donc ici ? demande-t-il, d'une voix curieusement grave pour un animal aussi chétif.

— Ça te regarde pas.

— Que tu crois.”

Or, soudain, ce n'est plus un meerkat mais un énorme élan qui se dresse devant Cupido.

“As-tu peur de moi, maintenant ?” demande l'élan.

L'élan est bien deux fois plus gros que lui mais Cupido sait compenser sa petite taille par une grande impertinence.

“Pourquoi je devrais avoir peur ?”

Brusquement, sans crier gare, ce n'est plus un élan mais un lion que Cupido voit devant lui. Un mâle superbe. Le pelage soyeux, d'un brun pâle, la crinière noire, sauvage et ébouriffée, les yeux dorés, un regard profond, de braise, comme des charbons ardents. Immense. Plus grand que les lions dont Cupido a entendu parler.

La peur contracte ses petites bourses, l'étreint si fort qu'il en a les larmes aux yeux. Il lui est impossible de fuir, car le lion chargerait alors par-derrière. S'en approcher est également hors de question. Il ne peut que rester campé là fermement sur ses pieds et espérer que le lion en aura vite terminé.

C'est alors que Heitsi-Eibib se retrouve à côté de lui. Cupido ne le voit pas, il ne peut que l'entendre : le bruit que fait un grand arbre quand il a du vent et des oiseaux dans les branches.

“Regarde le lion, dit le dieu, si doucement que ç'aurait pu être le vent.

— C'est pas le moment de regarder mais de tirer, réplique Cupido.

— Regarde-le droit dans les yeux, et dis : « *Whaaa !* ».”

Cupido regarde le lion mais, dans sa gorge d'où est censé monter le son, il sent une boule de la grosseur d'un *tsamma*.

Devant lui, le lion lève lentement sa grosse tête. Sa queue balaie les hautes herbes jaunies.

Cupido sent la crainte et la pisse couler entre ses cuisses.

“Regarde-le. Parle-lui.”

A cet instant, le lion charge. Cupido rive son regard sur lui. De quelque part, il ne sait d'où, dans sa gorge, il découvre un éclat de son

et il crie : “*Whaaaaaa !*”

Sans le vouloir, il ferme les yeux.

Quand il les rouvre, le lion est allongé par terre, dix pas devant lui, mort. Heitsi-Eibib a disparu. Seul mouvement restant dans le vaste veld, le vent, comme un murmure d’humain.

Cupido a son couteau sur lui. Pas une arme : piètre ustensile avec lequel il arrive tout juste à dépecer les grenouilles. (Sa mère lui a toujours dit que c’était son père qui le lui avait donné – qui qu’ait été son père.) Mais au moins a-t-il une lame.

La pisse refroidit contre ses jambes arquées. Il s’approche du lion. S’accroupit près de la tête volumineuse. Voit des poux dans la crinière. Ça le rassure. Le pou est la première créature à avoir transmis à l’humanité le message de la lune sur la mort et la résurrection, avant que le lièvre ne gâche tout. Cupido palpe le corps du lion. Il le tourne sur le dos. Ensuite, il découpe la viande avec son couteau. Il lui faut travailler toute la nuit pour dépecer entièrement la bête. Par bonheur, une grosse lune brille au firmament : il sait que c’est Tsui-Goab qui l’observe avec bienveillance. Il ne sent même pas la fatigue.

Au lever du jour, quand le ciel rougit, il en a terminé. Il roule la peau, côté lisse et humide à l’intérieur, et la hisse sur son épaule. Levant les yeux, il voit approcher son troupeau de moutons et de chèvres, y compris la chèvre égarée.

Il prend le chemin du retour. Le troupeau suit.

Au milieu de l’après-midi, il parvient à la ferme.

Le baas émerge de la porte de la cuisine et met la main en visière pour ne pas être aveuglé par le soleil.

“Cupido ! Où étais-tu donc passé ? Par le saint nom de Dieu, que faisais-tu ?”

Cupido fait tomber la peau de son épaule. Derrière lui, son troupeau le regarde, imperturbable.

“J’ai apporté un lion, répond-il, d’un air placide. Il avait essayé d’attraper une chèvre.

— Comment l’as-tu tué ?

— J’ai crié « *Whaaa !* ».

— Quoi ?

— J’ai crié « *Whaaa !* » et il a été terrassé.” Cupido s’enhardit. “Il peut plus nous attraper nos chèvres maintenant, baas.

— Tu mens, Cupido.

— C’est la vérité. Cette peau-là peut pas mentir.”

Le baas prend la peau et l’étale par terre. Il l’examine avec précaution, de la crinière à la queue : aucun signe de violence.

“Je ne vois ni trou ni déchirure, dit-il, éberlué.

— C’est ce que je disais.

— Comment cette folie est-elle entrée en toi ?

— C'est un arbre qui me l'a dit, baas." On ne prononce pas le nom de Heitsi-Eibib devant un étranger.

"Cupido, ne me prends pas pour un idiot. Je te briserai le cou.

— Tu peux briser tout ce que tu voudras, baas. La vérité est la vérité. Maintenant, tu peux récupérer la peau." Et, prenant son courage à deux mains : "Tu peux compter les moutons et les chèvres. Y en a pas un en moins."

MORT D'UN CHASSEUR

Telle avait été l'entrée en matière de Cupido Cancrelas, chasseur. Le baas ne sut que penser de la peau de lion sans marque et sans accroc, mais il ne voulut pas prendre de risques. En son for intérieur, il était convaincu que le lion devait être mort de faim ou de maladie, bien que cela parût improbable, compte tenu de l'excellente condition de la peau. Mais il n'en tint que plus à découvrir la vérité. Le seul moyen de savoir était d'emmener Cupido avec lui dans ses expéditions de chasse et de ne pas le perdre de vue. L'expérience fut-elle concluante ou pas ? Les deux, sans doute. Car, à partir de ce moment-là, lorsque Cupido participait à une battue, le tableau de chasse était spectaculaire : antilopes, du petit gabarit aux bêtes les plus grosses et les plus majestueuses, **koudou**, élan, oryx (lesquels pullulaient dans le Koup, à cette époque-là, à en croire les gravures et peintures rupestres des bushmen dans toutes les grottes et sur toutes les falaises). Mais ils ne rapportaient pas que des antilopes : des girafes (une rareté), des lynx, des léopards, des jaguars, des hyènes, de temps à autre un lion (quoique jamais aussi impérial que le spécimen rapporté par Cupido, cette fameuse première fois...). Des hippopotames assez souvent, moins fréquemment des rhinocéros et, en trois occasions, des éléphants.

Pourtant personne n'aurait pu jurer avoir vu Cupido tuer un éléphant, un lion, un koudou ou même un springbok, avec un arc, une flèche ou le fusil à éléphant du baas. Peut-être avait-on manqué l'instant chaque fois, ayant tourné le regard ailleurs juste au moment où Cupido tirait... N'empêche, c'était curieux. Magie, murmuraient d'aucuns (journaliers ou voisins). Mais comment en être sûr ? Les preuves, toutefois, étaient pléthore : le rhinocéros arrêté dans son élan quand il chargeait ; l'hippopotame ouvrant sa gueule grande comme une portière de chariot, avant de la refermer brusquement, s'enfonçant dans un bouillonnement d'eau, mort comme seule la mort peut l'être. Le léopard sautant sur Cupido depuis son poste dans le squelette d'un arbre, avant de s'effondrer dans une effroyable roulade, pour atterrir, sans vie, à quelques mètres de sa cible manquée.

L'avait-il fait ou pas ? Même le baas ne pouvait l'affirmer. Pourtant, chacun savait qu'il ne quittait pas des yeux Cupido, mû par la jalousie ardente d'un mari observant un autre homme qui approche sa femme. Pouvaient-ils tous se tromper ? Chacun d'eux ? Chaque fois ?

En fin de compte, cela arrivait trop souvent pour que ce soit le fait du simple hasard. Et puis, tout ce qui comptait, au fond, c'est qu'ils rapportaient du gibier en abondance chaque fois que Cupido était de la partie. Et seulement alors.

Il arrivait qu'un homme qui chassait depuis des semaines, voire des mois, sans aucun résultat, vienne en désespoir de cause trouver le baas pour lui demander, chapeau contrit à la main, de lui prêter Cupido pour qu'il puisse enfin attraper une proie, afin que sa femme et ses enfants ne meurent pas de faim. On s'accordait sur un prix (tant de moutons, tant de sacs de blé, tant de bois de chauffe, tant de savon, tant de peaux) et puis Cupido partait avec le chasseur. Il rentrait le surlendemain ou bien une, deux, jusqu'à trois semaines plus tard, le chariot grinçant sous son chargement de viande, de peaux, de cornes et de plumes.

En temps voulu, des inconnus se présentèrent, venus de très loin, et même une fois (c'est juré) du Cap, qui était aussi loin que le paradis et l'enfer : attirés par la réputation de Cupido Cancrelas. Des histoires circulaient sur son compte, recouvraient la contrée telles les premières touches de verdure sur le veld après les pluies (ce vert d'après lequel la tribu de la mère de Cupido avait baptisé ces parages le "Koup").

Chaque fois, Cupido laissait ses accompagnateurs pantois. Pas un seul de ceux qui partaient chasser avec lui ne revenait avec son innocence première. Il n'y en a qu'un que tout cela laissait indifférent : Cupido lui-même.

Il était content d'avoir abattu des lynx, des lions et trois éléphants. Mais ça ne suffisait pas. Au tréfonds de lui, la braise rougeoyait encore. Si seulement on avait pu lui expliquer pourquoi ! Mais personne n'en était capable. Pas même sa mère. Un seul être aurait pu le lui dire : Heitsi-Eibib. Or, il ne se dévoilait jamais et ne répondait pas aux questions. Voici tout ce que Cupido réussit à lui soutirer : "Patience. En temps voulu. Tu sauras... au moment où ça se présentera."

C'est sans doute à cause de cette impatience, ce dépit, que survint le moment charnière. On organisa une autre chasse, peut-être la plus importante, bien au-delà de la Wilgerbos, du Sandleege – la vallée de Sable – et même des monts Nuweveld, plus loin que Koppiesfontein, que Skilpadfontein en Palmietfontein, plus loin que la Sak et les monts Nontees, passé les doux sommets des Kaiing, la Lat et la Hartbeest, jusqu'aux sources du Donkerhoek et aux flots brun orangé du majestueux Gariep. A cette époque, seuls quelques hommes blancs s'étaient aventurés là. Ils chassèrent pendant tout le trajet, jusqu'à ce que les chariots menacent de s'effondrer. Et c'est là, aux abords du Gariep, aux confins du monde connu, qu'ils découvrirent les éléphants, une horde imposante d'au moins quarante ou cinquante.

"Dieu ! s'exclama le baas. Ça pourrait être dangereux. Qu'en dis-tu, Cupido ?

— Nous pouvons nous en retourner, baas. Ou bien les affronter. Regarde ces défenses ! Celles de ce mâle... le premier. Elles raclent par

terre.

— Il est à moi, celui-là. Tu peux me l'attraper ?

— Je peux essayer, baas.

— Alors, apporte-le-moi.”

Cupido s'approcha, suivi par les autres. Décrivant une large boucle, gardant toujours un écran de [withaak](#) entre les éléphants et eux. (Mais ce qu'ils ne remarquèrent pas, c'est qu'ils s'interposaient entre le groupe de tête – le mâle dominant, quelques jeunes et des femelles – et un autre, composé en grande partie d'éléphanteaux.)

Lentement, lentement, car, avec ces bêtes-là, on ne prend pas de risques.

Accroupi, Cupido approchait encore. L'éléphant mâle se mit à battre des oreilles, il leva sa longue trompe.

“Prends ma carabine, dit le baas, fourrant l'encombrant objet dans les mains de Cupido. Ce n'est pas le moment de commettre une erreur, Cupido. Je compte sur toi.

— C'est pas moi, baas. C'est Heitsi-Eibib.”

Il n'eut pas plus tôt prononcé le nom du dieu qu'il comprit son erreur. Il avait prononcé le nom du Grand Chasseur. Il était trop tard pour réparer sa faute.

C'est à ce moment-là que le gros éléphant chargea. En temps normal, on se serait attendu à ce que sa course se poursuive pendant quelques mètres, puis il se serait arrêté, aurait levé sa trompe, par exemple, fait voler du sable, en guise d'ultime avertissement. Mais pas cette fois. Peut-être parce que le nom de la divinité avait été invoqué de manière profane : il ne pouvait y avoir que cette explication. L'éléphant fonça droit sur eux, sans marquer un temps d'arrêt.

Cupido sentit ses jambes fines trembler mais il resta planté là, comme la première fois, quand il avait tenu tête au lion, persuadé que, au dernier moment, Heitsi-Eibib viendrait à sa rescousse. Mais, cette fois, l'éléphant continua sa course, suivi par le reste du premier troupeau. On aurait cru que le tonnerre parcourait le veld, soulevant des nuages de poussière rouge qui rejoignirent ceux du ciel. La terre gronda. Ils la sentirent trembler sous leurs pieds.

Jusqu'au dernier moment, Cupido ne cilla pas. Voulant croire obstinément que Heitsi-Eibib lui viendrait en aide. Comme les autres fois. Le dieu ne pouvait pas ne pas intervenir.

Mais il n'intervint pas. Alors Cupido pensa que tout était terminé pour lui. Voilà donc ce à quoi ressemblait la mort !

RETOUR AU BERCAIL

Ce n'est qu'au tout dernier moment que Cupido s'écarte, plonge dans un fourré d'épineux. On entend plusieurs coups de feu. Les gens crient. Les éléphants barissent.

Le baas saute aussi. Mais pas assez tôt, pas assez loin. L'éléphant le happe avec son immense trompe et le jette en l'air comme une vieille peau de bête. A l'entendre retomber par terre, comme une grosse branche, on en a les tripes retournées. L'éléphant fait ensuite volte-face à une vitesse incroyable compte tenu de sa masse. Et, avec ses pattes larges comme des troncs d'arbres, il se met à piétiner, à écraser le corps déjà brisé.

Alors seulement Cupido se souvient de la carabine. Il la prend à deux mains, la met à l'épaule, vise, vers le haut, l'éléphant qui le domine telle une montagne, et tire. Le coup propulse en arrière, sur plusieurs mètres, Cupido, qui se retrouve allongé sur le dos. Mais il ne quitte pas la bête des yeux. L'espace d'un instant, il semble qu'il ne va rien se passer, que la bête va balayer la balle comme un taon, d'un revers de sa trompe. Mais, tandis qu'il soulève à nouveau le cadavre dégingandé, sanglant et poussiéreux du baas pour le jeter en l'air une fois encore, ses énormes pattes s'affaissent sous lui. Tout se passe ensuite au ralenti. Chancelant, titubant, le corps géant flanche et s'effondre en un tas informe. Sur le chasseur. Qui, heureusement, n'a plus un souffle de vie en lui. Tous les os de son corps en miettes.

C'est la première fois qu'on a vraiment vu Cupido tirer. Un coup parfait – qui confirme ce qu'on a toujours pensé de lui –, sauf que, cette fois, il est venu trop tard.

On arrache les défenses pour les emporter à la ferme. Soixante-cinq livres l'une, indiqueront les balances. Les hommes allongent le baas dans son chariot, sur la pile de peaux de tout le gibier qu'ils ont abattu en chemin. Alors, ils quittent les berges du Gariep et reprennent la longue route du retour.

L'odeur devenant intolérable, ils doivent enterrer le cadavre au bout de trois jours de marche. Ils choisissent un lieu où la terre n'est pas aussi dure qu'ailleurs pour creuser une tombe qui n'est tout de même pas très profonde. Ils la recouvrent de branchages et de pierres pour dissuader les chacals et les hyènes. Ce tas, de loin, ressemble aux tumulus qui, au fil des siècles, ont été érigés en l'honneur des multiples vies et morts de Heitsi-Eibib.

C'est l'apothéose de Cupido le chasseur. Mais il sait que dans tout commencement réside aussi la fin. Jamais plus il ne pourra se fier à Heitsi-Eibib.

Le premier signe du retrait du dieu (bien que... comment en avoir

jamais la certitude ?) survient lorsque, arrivant à la ferme dans le Koup après leur long trek, il découvre que sa mère a disparu de leur hutte abandonnée. Personne n'a la moindre idée de ce qui lui est arrivé. Mais, après toutes ces années où elle parlait de fuir, faut-il s'étonner de sa disparition ?

La consternation est telle dans la ferme, à l'annonce de la mort du baas, que personne ne songe à partir à la recherche de la fugitive. Si elle a bien fui, comme elle l'a déjà fait, des années auparavant. Comment savoir ? Peut-être a-t-elle simplement été emportée par une tornade. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle n'est plus là. La solitude de Cupido est telle que les mots ne sauraient l'exprimer.

L'HOMME QUI REVIENT TOUJOURS

On n'entend plus parler de Cupido Cancrelas jusqu'à ce que deux chariots arrivent un jour à la ferme. Décatis, ils grincent tout leur soûl ; l'un a une roue avant voilée et l'autre ploie dangereusement en son mitan. Ils sont escortés par deux Hottentots et deux enfants de bushmen qui guident deux troupes d'une douzaine de bêtes chacun. A les voir, on croirait qu'ils sont venus du Cap sans faire la moindre halte. Sur le siège du chariot de tête est assis un homme au long visage triste, surmonté par un haut-de-forme d'une hauteur inhabituelle. Ses vêtements sont élimés mais il a le port d'un chef. Il informe la compagnie qu'il s'appelle Servaas Ziervogel. C'est un conteur. Il est aussi musicien, colporteur et ses chariots sont pleins de tout ce qui peut être utile – et inutile – aux colons de l'intérieur du pays. Au Cap, leur dit-il, les marchandises se font rares, car les navires sont de moins en moins nombreux à venir mouiller dans le port, à cause de la nouvelle guerre avec l'Angleterre. Sa cargaison est donc extrêmement précieuse. Voici le détail du contenu :

Sucre, café

Carottes de tabac et tabatières

Half-aums d'arak, pichets en grès d'eau-de-vie et de gin hollandais

Aiguilles, coton

Clous en métal

Poudre à canon, plomb

Amadou, silex

Chapeaux, bas et boutons de toutes descriptions

Rouleaux de chintz, de lin et de velours côtelé

Foulards, chapeaux mous

Sel, épices

Sabots et souliers de dames, d'Amsterdam et d'Amersfoort

Une caisse de livres reliés en cuir, écrits dans des langues dont
personne n'a jamais entendu parler

Coffrets à bijoux, boîtes à outils

Produit à lavement, seringues et tubes destinés à tous les orifices du
corps

Violons et flûtes en argent

Hachettes, égoïnes, scies passe-partout, scies forestières, perceuses,
pincettes, colliers fantaisie et lourdes chaînes de chariot

Enclumes

Une sandale odorante ayant appartenu à saint Paul

Couverts, canifs et sabres

Plumes, pots en grès de poudre d'encre, rames de papier

Loupes et jumelles
Gravures représentant des figures bibliques
Sièges en bois sombre aux ornements surchargés
Collier en fer hérissé de piques pour esclaves récalcitrants
Fil de cuivre
Sacs et tonneaux pleins de toutes les graines imaginables
Lanternes et suspensions en cuivre rouge et en cuivre jaune
Un tigre du Bengale empaillé
Cuves, chaudrons pour faire bouillir le savon, bouilloires, cocottes
Boîtes à pharmacie
Morceaux de la sainte Croix sous verre
Forceps
Une série de montres de gousset et deux horloges de bateau
Rouleaux de dentelle de Bruxelles
Charnières et poignées de portes
Soufflets
Un filet de pêche
Seaux en métal ou en teck, à anse en cuivre
Petit crâne de saint Pierre enfant
Plusieurs pots de chambre à décors de feuilles, de fleurs et de
chérubins
Deux ailes à plumes blanches, d'un ange de Macédoine
Et quantité de miroirs : glaces murales, psychés, miroirs à main,
tous drapés de noir

Mais, par-dessus tout, l'homme au haut-de-forme informe la compagnie qu'il est un serviteur du Seigneur des armées, envoyé pour répandre l'Evangile au fin fond des terres païennes. Il s'interrompt un instant pour essuyer, à l'aide d'un mouchoir rouge, la sueur sur son front, tel Moïse redescendant du mont Sinaï. (Pour une contrée plongée dans de telles ténèbres, quel soleil impitoyable !)

Servaas Ziervogel se propose de diriger une prière collective pour tous les gens de la ferme (peut-être après qu'on lui aura servi une collation ?). Agenouillé, il l'achèvera avec une longue et retentissante invocation à Dieu. Se relevant, il annonce qu'il serait prêt à baptiser tous les membres non encore baptisés de la famille du défunt fermier, pour éviter les affres de l'enfer à ceux qui n'ont pas encore connu la rédemption ; sans même leur demander leur avis, il sort de son chariot un assortiment de parchemins pour prouver qu'il a été ordonné, qu'il est en mesure de pratiquer tous les rituels et d'administrer tous les sacrements de l'Eglise. La mère et les enfants (neuf en tout – ils n'étaient que sept auparavant) affluent vers lui et feuilletent avec respect les imposants documents dont ils ne comprennent pas un traître mot. Même les deux ou trois qui ont appris à lire et à écrire sont incapables de déchiffrer le latin (si c'est bien du latin) ; les écrits

ne les impressionnent pas moins.

Les enfants, dont aucun n'est baptisé, sont invités à former une procession ; ils sont suivis par les domestiques et les esclaves. Jusqu'au trou d'une source sous l'arête rocheuse contre laquelle la ferme a été construite il y a bien des années. Avant que quiconque ait pu l'avertir, l'homme de Dieu plonge dans l'eau, en haut-de-forme, redingote et souliers, ignorant que la déclivité est forte. Au moment où il sent le sol se dérober sous lui, il disparaît brutalement sous leurs yeux. Seul le haut-de-forme continue de flotter à la surface. Stupéfié par la crainte de Dieu, chacun demeure figé sur la berge : dans l'attente d'un miracle, qui sait ? Ils ne voient que quelques bulles remonter à la surface. Un moment passe avant que la veuve éplorée ne semble se rendre compte qu'il faut agir sur-le-champ. Elle crie aux journaliers, dont Cupido, de venir à la rescousse du pauvre étourdi. Or aucun d'eux ne sait nager et tous ont une peur innée de l'eau, si bien qu'ils obéissent à contrecœur. Mais, lorsqu'il devient clair qu'on risque une catastrophe, Cupido s'avance au-devant des autres, non sans appréhension. Comme chacun dans sa communauté, il sait que dans tout puits dort un serpent dont il faut gagner les faveurs avec un sacrifice : un paquet d'entrailles d'un mouton tué de frais. Sans quoi, il sortira de sa cachette pour s'attaquer à l'intrus. En outre, sa mère l'a prévenu dès son plus jeune âge que cette source est aussi hantée par une naïade. Tronc et tête humains, longue chevelure comme des mèches de vase, seins ronds comme des calebasses. Partie inférieure comme un serpent ou un poisson. Si tu la déranges, elle viendra te trouver la nuit et on ne te reverra plus jamais.

Oui mais, là, c'est une question de vie ou de mort. Il faudra que le serpent comprenne. Et la naïade aussi. Sans plus attendre, Cupido se penche sur l'eau et, les mains tendues, la remue. A la grande surprise de l'assistance, il réussit à saisir le corps du saint homme qui, avec l'aide de plusieurs autres mains qui volettent dans tous les sens, est retiré, détrempé, du trou et allongé sur le dos telle une étrange et livide créature lacustre.

Ensuite, personne ne sait quoi faire et certains parlent déjà à voix basse de creuser une tombe dans le sol dur comme pierre ; c'est encore Cupido qui trouve la solution à la crise, en sautant, sur le coup de l'impulsion, et sans cérémonie, à pieds joints sur le ventre du noyé : avec des résultats spectaculaires, puisqu'une quantité incroyable d'eau boueuse jaillit de sa bouche. L'instant d'après, l'homme se retrouve assis, crache, lève les yeux au ciel et regarde autour de lui avec étonnement. Tout à coup, la veuve décide d'envoyer les enfants chercher des préparations et des remèdes à la ferme, alors que Cupido retourne patauger dans la source pour récupérer le chapeau qui flotte encore ; après un moment d'intense activité, on remet sur pied la belle

âme sauvée des eaux, qui entonne bientôt une nouvelle prière. On pense qu'il ne voudra pas tout recommencer mais il semble, au contraire, que cet incident n'ait fait qu'accroître sa résolution, et voici que les rites peuvent reprendre comme si de rien n'était.

Servaas Ziervogel replonge dans la liturgie et les sacrements, quoique pas aussi profondément que dans la source. Mais, au fur et à mesure, il gagne en confiance et conviction, finissant par atteindre de tels sommets d'éloquence que les deux derniers enfants amenés pour être baptisés manquent d'être noyés lors d'une immersion trop fouguese. Cupido observe tout cela depuis le demi-cercle que forment les domestiques et les journaliers, fascinés. Après une nouvelle dose considérable de lectures et de prières, le visiteur est invité à dételer les chariots dans la basse-cour, on demande à Cupido de tuer un mouton, on ordonne aux femmes dans la cuisine de préparer un dîner gargantuesque et, juste après le coucher du soleil, Servaas Ziervogel se retire dans la maison avec la famille pour consommer une chère plus abondante qu'on n'en sert d'ordinaire au cours d'une semaine entière ; le tout suivi de nouvelles dévotions.

Alors que les Blancs sont affairés à l'intérieur, Cupido rôde autour des chariots, trop intimidé pour toucher à quoi que ce soit, mais trop curieux pour s'en éloigner. De loin, il contemple tout ce qui est empilé là : ces marchandises plus variées et nombreuses qu'il n'en a jamais vu, et qui, à ses yeux, pourraient bien descendre tout droit du ciel rouge de Tsui-Goab, sinon de la ténébreuse résidence de Gaunab.

Peu après les prières, dans la basse-cour, le visiteur au tuyau de poêle s'aperçoit du fabuleux intérêt que suscitent ses marchandises : dans la mesure où le jeune homme lui a, tout de même, sauvé la vie, il ne peut que ressentir une certaine affinité avec lui. Mais Cupido garde ses distances. Il se méfie des inconnus, particulièrement des Blancs, car il ne s'est jamais vraiment habitué à leur présence.

Cette défiance n'impressionne pas le visiteur. Servaas Ziervogel sait comment y faire avec les gens. Le lendemain matin, il demande à Cupido de l'aider à décharger les chariots : or on ne peut ignorer un ordre du baas. En outre, en approchant, l'inconnu tend la main – un geste amical :

“J'ai quelque chose pour toi.

— Baas ?”

Le visiteur ouvre la main, paume vers le haut, et montre à Cupido ce que c'est : un couteau de chasse – manche en ivoire et longue lame incurvée.

“Baas ? – le son reste coincé dans la gorge de Cupido.

— C'est pour toi. Sans toi, je serais mort aujourd'hui.

— Pour moi ?

— En signe de gratitude.”

Pendant un bon moment, Cupido se contente de regarder l'objet. Il ne peut en saisir le sens.

“Au ! baas.”

Face à cet homme grand et maigre, qui se tient devant lui tel un bâton de berger, Cupido a l'impression d'être un insecte : grillon moissonneur, mante religieuse, sauterelle.

Voilà donc comment tout a commencé. Ainsi que Cupido s'en apercevra bientôt, l'étranger possède trois tours de magie grâce auxquels il parviendra à l'amadouer. Les miroirs. La musique. Les histoires.

D'abord, les miroirs. Lorsqu'ils déchargent les marchandises, Cupido est intrigué par ces objets enveloppés de crêpe avec grand soin. Il n'est pas certain de pouvoir oser interroger Servaas Ziervogel, et celui-ci ne propose aucune explication de son propre chef, faisant mine de ne pas remarquer la perplexité de Cupido.

Ce soir-là, Cupido n'arrive pas à trouver le sommeil. Il sait qu'il doit prendre garde au serpent et à la naïade. Mais, surtout, il pense aux formes recouvertes de noir. Ce pourrait être des fantômes, des ancêtres figés, des spectres, des pieds-gris, des émissaires de Gaunab.

Avant l'aube, il se glisse hors de la hutte qu'il partageait naguère encore avec sa mère et où désormais il dort seul. Une brise légère qui souffle dans la cour s'immisce sous ses vêtements, perce peau et muscles, jusqu'aux os.

Puis devant lui se tiennent les choses en noir, cadavres enveloppés dans des peaux lors de rites funéraires. Il ne peut s'en approcher davantage et pas plus rester éloigné. Il fait plusieurs fois le tour des chariots en rampant, tel un chien attiré par une bonne odeur, mais il n'ose se jeter dessus. Il tourne autour, sans cesse, jusqu'à ce que le soleil, surgissant derrière les collines au loin, ajoute de longues ombres à ces choses.

C'est ainsi que le grand échalas au tuyau de poêle le découvre, lorsqu'il émerge, plié en deux, de la bâche du chariot.

“Qu'est-ce qui se passe donc ici ?

— Je faisais que regarder, baas. Ces choses. Elles bougent pas mais on dirait qu'elles sont vivantes.

— Tu veux que je te les montre ?

— Je veux les voir, baas. Mais j'ai peur.

— N'aie aucune crainte. Viens donc.”

L'homme se penche et retire le crêpe qui recouvre le premier objet. Il ne se passe rien.

“Viens plus près.”

Cupido s'exécute. Dépouillé de son suaire, la chose n'est plus aussi intimidante. Jusqu'à ce que Cupido se penche à son tour pour l'examiner de plus près.

Il manque tomber à la renverse et pousse un cri qui réveille toute la basse-cour.

“Non, baas. Cette chose est vivante !

— Regarde bien.”

Cette fois, Cupido s’approche à quatre pattes, de biais, pour jeter un coup d’œil, prudent, à l’intérieur du cadre. Le même visage le dévisage. Un visage aux traits animés et aux yeux vifs comme un meerkat, des touffes de cheveux noirs sur le crâne. Il lève les mains pour se protéger. L’homme dans le miroir l’imite.

Il recule de plusieurs pas. L’homme face à lui rapetisse et ne tente pas de le suivre, au contraire.

Cupido rampe derrière l’objet plat. Derrière, il n’y a rien. Il s’aventure donc à nouveau à l’avant. Le visage revient. Ils se dévisagent l’un l’autre. La chose dans le cadre imite tout ce que fait Cupido : s’il fait une grimace, l’autre fait une grimace ; s’il lève la main, l’autre lève la main.

“Viens ici”, dit l’homme au tuyau de poêle, approchant pour retirer le suaire noir du deuxième objet – et puis du troisième, du quatrième, jusqu’à ce que les douze soient pleinement révélés à la lumière du soleil du matin. De chacun des cadres le même visage observe Cupido. Qui se met à courir de l’un à l’autre, essayant de surprendre l’inconnu mais, chaque fois, le visage est là, le singe, s’éloigne quand Cupido s’éloigne, revient si lui-même revient. Et quand il passe derrière les objets, il n’y a plus rien. Alors que, devant, le visage revient toujours.

Il faut longtemps à Cupido pour oser demander : “Qu’est-ce que c’est que cette chose au visage qui revient tout le temps ?

— Tu ne la reconnais pas ?

— Jamais vu, baas. Il peut pas être des environs. Il est venu avec toi dans le chariot, c’est ça ?” Il dodeline de la tête. De là où il se tient, il voit six ou sept visages, tous semblables, tous inconnus et qui tous dodelinent de la tête : les autres sont trop éloignés ou de biais. “Ça doit être des visages de spectres, dit-il. Les *hai-noen*. Peut-être les gens des ombres de l’autre côté ? *Sono khoin*. Ils n’ont pas l’air très dangereux. Mais on ne peut jamais savoir.”

L’échalas au tuyau de poêle réussit à ne pas se départir de son sérieux : “C’est vrai. Si tu fais attention, il ne te fera aucun mal. Mais ne l’agace pas. Quand je pars, il veille sur le chariot. C’est alors que tu dois faire très attention.

— Je crois que le baas doit le recouvrir, avant qu’il se mette encore à se promener tout seul.”

Cupido aide le visiteur à recouvrir les glaces, une à une. Il peut respirer à nouveau. Mais il ne se risquera plus à approcher seul des chariots, surtout la nuit.

Ce n’est que le lendemain matin, quand les autres journaliers

viennent prendre leur café, que Cupido reprend confiance. Il leur raconte ce qu'il a vu et, la mine sinistre, les avertit de ce qui arrivera s'ils s'aventurent trop près des miroirs. Pour s'assurer qu'ils suivront ses recommandations, il demande à l'échalas au tuyau de poêle de les escorter jusqu'à l'apparition, un par un. Ils ont un air très soumis quand ils reviennent. Personne ne remettra les pieds près du chariot.

Le deuxième tour de magie employé par l'étranger pour soumettre Cupido et les siens, c'est la musique.

Après la prière du soir, il vient dans la cour et choisit l'un des instruments qu'il transporte dans le chariot (violon, accordéon, flûte) et joue avec un entrain tel que tout le monde vient écouter. Parfois, ses airs sont tellement endiablés que les gens se mettent à danser follement : bientôt la lune et les étoiles sont cachées par un rideau de poussière. D'autres fois, la musique, lente et triste, vous donne des frissons dans le dos, là où glissent aussi parfois les chatouillis de frémissantes pattes d'insectes et de rampants : araignée, moucheron, caméléon, mante religieuse. On dirait alors que la mort est venue se coucher lourdement sur la ferme. Les ouvriers ne sont pas seuls à venir et écouter : tous les Blancs viennent aussi. La [nooi](#) et toute sa couvée, grands et petits. Tant que la musique joue, tous semblent pris dans un nœud qui les maintient serrés ensemble.

Le troisième tour de magie, c'est les histoires que l'étranger raconte.

Surtout ses voyages. Tous les endroits qu'il a visités en chariot au fil des ans. A travers tout le continent africain et jusqu'aux contrées les plus lointaines du monde. Jusqu'au royaume de Monomotapa. Et plus loin encore, au pays de Prester John et dans l'empire de la reine de Saba, à Ur, la ville des Chaldéens, à Samarie, à Ephèse, dans le pays de Nod, qui se trouve à l'est d'Eden, dans le pays de Kutch. Jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, leur raconte-t-il : une cité pavée d'or, d'argent, de joyaux, de diamants, de saphirs, de jaspe et d'ébénézer : toutes choses qu'il a vues de ses propres yeux. (Et si quiconque dans l'assemblée en doute, il n'a qu'à aller demander à l'homme au visage qui revient toujours : lui aussi y est allé, il pourra jurer, sous serment, qu'il dit vrai, Dieu m'en soit témoin !) Il leur parle de régions où : les lions et les tigres poussent sur les arbres ; les cannibales ont des yeux entre les orteils, entre les dents et sous les bras ; les gens ont trois têtes ou aucune ; les dragons crachent le feu ; il existe un monstre qui porte sur son dos une femme vêtue de pourpre, qui a sur le corps quarante seins ; les gens ont une tête d'homme ou de femme et le corps d'un lion ou d'un aigle. Il leur montre les merveilles qu'il a apportées dans son chariot et leur raconte d'où elles proviennent, la plupart d'au-delà de la mer Rouge et de la mer de Galilée.

Guère étonnant, donc, que, le lendemain ou le surlendemain, la nooi invite l'étranger à quitter son chariot et à venir dormir sous son toit !

Au début, on lui fait un lit à côté de la cuisine de la longue bâtisse étroite. Elle lui rend parfois visite le soir et lui raconte ses peines et ses douleurs, puisqu'il a un remède pour tout. Douleur dans les jambes, crampes d'estomac, douleurs dans le dos, poitrine congestionnée, migraine, douleurs de dame. Et pire que tout, ses cauchemars. Autrefois, elle n'en avait pas mais, depuis la mort de son mari au cours de cette chasse fatale... elle ne connaît plus le repos. Il continue de la hanter dans son lit désormais vide.

Cette information semble plonger le visiteur dans une profonde réflexion. Il jette des regards dans sa direction depuis le premier jour où il a posé ses grands pieds sur le sol de sa ferme : une femme encore si jeune, dans la fleur de l'âge, la trentaine tout juste... et seulement neuf enfants : elle tiendra encore longtemps. Et jolie, qui plus est. *Vade retro Satanas !* Ah, mais il continue de la dévisager, de l'observer – d'un regard lubrique. Il voudrait avoir l'avis du Créateur. Un jour, à la fin de l'après-midi, il s'approche d'elle quand elle fait frire de la couenne de porc dans l'âtre, il s'éclaircit la gorge et dit : qu'il a réfléchi à sa situation et que, oui, il est prêt à lui ramener son mari. Pas de façon permanente. Mais au moins une nuit. Cela lui plairait-il ? Elle rougit et fait oui de la tête. Oui, cela lui plairait. Un ton nouveau dans sa voix. Quand pourrait-il accomplir ce miracle ?

Servaas Ziervogel remarque les yeux de cette femme comme il ne l'avait jamais fait auparavant et il déglutit si fort que sa pomme d'Adam, montant et descendant dans son long cou, le fait ressembler à un herbivore qui rumine. Il précise qu'il faut respecter plusieurs consignes très strictes. Il ne devra y avoir aucune lumière dans la maison car elles pourraient effrayer son mari. Aucune lampe, aucune bougie de quelque sorte que ce soit, et les volets des deux fenêtres devront être hermétiquement clos. Les enfants devront jurer silence au préalable puisque tout bruit ou murmure pourrait avoir des conséquences épouvantables, ainsi que toute tentative par l'un d'entre eux de s'approcher du lit de sa mère pendant la nuit. Et si son époux lui revient pendant la nuit, elle doit le recevoir sans prononcer un mot. Est-ce clair ? Pas un mot, sans quoi il retournera sur-le-champ là d'où il sera venu. S'il vient, ce sera pour lui donner du réconfort de la façon dont un époux réconforte une épouse, pas pour lui faire la conversation. Si elle a un message à adresser à son époux, elle peut le transmettre à Servaas Ziervogel le lendemain. Mais en aucune circonstance elle ne devra s'adresser à lui directement. Est-ce compris ?

C'est compris.

Le lendemain matin, la veuve fait preuve d'une gêne inhabituelle mais ses joues encore pâles hier arborent une indéniable rougeur.

Lorsque Servaas Ziervogel la questionne sur la visite qu'elle a reçue

pendant la nuit, d'abord évasive, elle reste le dos tourné, tout en pétrissant énergiquement la pâte du pain quotidien. Puis, après un moment, elle reconnaît ceci : oui, son époux lui est revenu. Mais d'une façon différente de ce à quoi elle s'était attendue. Différent de ce à quoi elle avait été habituée.

Différent comment ?

Différent, voilà tout.

Mais de quelle façon ? Est-ce que ça s'est mal passé ?

Absolument pas. En fait, cela s'est plutôt bien passé. Mais...

Mais quoi ?

Enfin, elle avoue : elle n'a pas reconnu l'odeur de son époux. Son odeur était... voyons... différente.

C'est l'odeur de l'au-delà, répond Servaas Ziervogel promptement. Elle ne doit pas oublier que son défunt mari venait du royaume des morts. Elle devra s'y habituer. A moins qu'elle ne préfère qu'il s'arrange pour que le défunt ne revienne pas.

Non, non, le rassure-t-elle. Il est plus que le bienvenu. Elle rougit derechef. C'est tellement mieux que d'avoir des insomnies, allongée toute seule dans son lit.

Est-ce tout ce qui la turlupinait ?

Oui. Sauf que (qu'il la pardonne, mais elle doit aborder ce sujet... si intime) son époux s'y est pris d'une façon plutôt différente...

"S'y est pris ?"

Elle lui tourne le dos tout en travaillant la pâte comme si elle voulait l'enfoncer dans la table. Son époux (que le Seigneur ait pitié d'elle) avait l'habitude de hâter les choses, d'être plutôt rude. Cette fois, on aurait dit qu'il avait oublié comment s'y prendre.

Elle doit se rappeler, dit-il, que c'est aussi une nouvelle expérience pour son époux. Après une si longue absence au milieu de la foule des chers disparus. Elle devrait lui donner le temps. Il reprendra bientôt confiance.

D'accord, promet-elle, retournant à sa pâte – avec une compassion nouvelle. Elle est prête à tout accepter. Elle le remercie du fond du cœur.

Tout le plaisir est pour lui, l'assure Servaas Ziervogel.

X

EN ROUTE

Pendant un mois, deux mois, les visites nocturnes continuent. Et même trois ou quatre, n'est-ce pas ? A cette époque, le temps ne comptait guère. Ce n'est que lorsqu'il fut clair que la nooi prenait du poids (miracle s'il en fut, son époux étant mort depuis si longtemps et enterré sur le plateau !) que le temps fut venu pour Servaas Ziervogel d'atteler et de reprendre la route pour Dieu sait où.

Lorsque Cupido eut vent que l'homme aux histoires se préparait à quitter les lieux, il dut affronter un dilemme. Il avait envie de partir et en même temps de rester. A supposer qu'il parte et que, sur ces entrefaites, sa mère revienne aussi subrepticement qu'elle s'était évaporée ? D'un autre côté, depuis le jour de sa naissance, elle lui racontait qu'il était destiné à parcourir le monde : comment pourrait-il contrecarrer sa nature ?

Si seulement il avait pu savoir ce que Heitsi-Eibib lui réservait ! Cela l'aurait tant aidé ! Mais depuis le jour fatal où il avait prononcé en vain le nom du Grand Chasseur, il vivait dans l'ignorance. Il s'inquiétait aussi de s'apercevoir que les histoires du nouveau venu commençaient à lui tourner la tête. Il ne faisait plus autant confiance à Heitsi-Eibib. Et pas même à Tsui-Goab ou à Gaunab. Il commençait à comprendre que le monde était différent de ce qu'il lui avait semblé auparavant. Cette pensée lui pesait comme un poids sur la poitrine. En même temps, il ressentait une sorte de fringale... le genre d'appétit qu'un homme a pour une femme, un désir pour une peau tendre et paradisaque, à laquelle il n'a jamais goûté. Mais sa mère, alors, sa mère ?

Or voilà qu'un soir, avisant l'homme aux histoires qui surgit de la porte étroite de la maison (levant haut les genoux, comme pour éviter un obstacle invisible), Cupido se détourne pour que le visiteur ne voie pas ce qu'il observe. Car les deux chariots sont chargés jusqu'au firmament et, à l'avant du premier chariot est entreposée la congrégation de formes enveloppées de noir, multiplications de l'homme au visage qui revient toujours : or il y a, parmi elles, sur le siège, perchée exactement au milieu, debout sur ses pattes de derrière, pattes de devant repliées et jointes comme en prière, d'un vert si intense qu'il en est aveuglant : une mante religieuse.

C'est le signe que Cupido attendait.

Il se retourne vers la maison, dos au chariot. Et attend que l'homme squelettique approche.

“Je pars avec toi, baas”, annonce-t-il. Sans aucune impudence, d'un ton neutre.

“Que racontes-tu, Cupido ?

— Si le baas s'en va, je pars avec lui.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je pars ?

— Je t'ai observé.

— Même si c'est le cas... et je ne dis pas que ça l'est... j'ai déjà les serveurs qu'il me faut et mes bouviers. Que ferais-je d'une autre bouche à nourrir ?

— Je sais quoi faire de mes deux mains, baas.

— Et alors ?

— J'ai besoin que tu m'emmènes. Mais je crois que le baas a aussi besoin de moi.

— Pourquoi ?

— Je connais cette contrée comme la semelle de mes pieds, baas. Le danger rôde partout et, quand on ne sait pas où mettre le pied dans le noir, ça peut coûter la vie.”

Mijnheer Ziervogel est enclin à le croire. Et il n'a pas envie de s'éterniser ici. Ces dernières semaines, la circonférence de la fermière a crû de façon alarmante.

Avant la fin du jour, il informe ladite dame de l'ordre qu'il a reçu du Très-Haut de retourner dans l'arrière-pays. D'autres réclament ses services : des âmes qui connaissent la rédemption et revendent qu'on leur confirme le chemin qu'elles se sont choisi, et d'autres qui ne la connaissent pas et qui ont besoin de la connaître. Il précise que le défunt mari l'a contacté et lui a demandé de poursuivre ailleurs son ministère.

Cela signifie-t-il, demande-t-elle, que jamais plus...? Il ne saurait dire s'il y a du soulagement ou de l'angoisse dans sa voix.

Son défunt mari ? Non. Mais qui sait, quelqu'un d'autre ? Quand elle sera prête à accoucher, elle devra envisager de faire un voyage : au Cap, par exemple, suggère-t-il, avec son chariot. Il a le pressentiment que, là-bas, Dieu attend de satisfaire ses besoins. Jamais il n'abandonnerait une jolie créature comme elle.

Dans ce cas, annonce-t-elle, que la volonté de Dieu soit faite. Elle a eu tout le temps de réfléchir à sa situation. Ce n'est peut-être pas un mal, après tout, d'avoir à nouveau son grand lit pour elle toute seule.

Du coup, il changerait presque d'avis. Mais il y a, pour ainsi dire, un temps pour entrer et un temps pour sortir.

Avant la fin de la semaine (dans l'isolement du Koup, personne ne sait plus très bien quel jour on est), il décide de partir et d'emmener Cupido avec lui. L'arrivée de cette nouvelle recrue ne réjouit guère ses

autres domestiques mais ils n'osent point se plaindre ouvertement.

Il faut, toutefois, préparer les chariots pour le voyage. De nouvelles jantes là où c'est nécessaire, un nouveau moyeu, il faut remplacer plusieurs rayons, réparer les timons, remplacer des jougs et des courroies, fabriquer un nouveau couvercle pour l'un des coffres. Cupido doit aller couper du bois dans les kloofs touffus, là-haut sur la colline ; ensuite, avec marteau, scie et ciseaux (même son nouveau couteau de chasse se révèle utile), il se met à l'ouvrage : jusqu'à ce que toutes les pièces soient parfaitement assemblées, jusqu'à ce que chaque languette soit ajustée à sa rainure : une pure merveille ! Comme neuf. Enfin prêts au départ.

Servaas Ziervogel a choisi les présents qu'il veut faire à la veuve : un tonneau d'arak, du chintz, du lin, un collier de perles de la Nouvelle Jérusalem, des jouets et des friandises pour les enfants, du sucre, du café et un miroir à main encore enveloppé dans son crêpe noir. Après quoi, il ordonne à Cupido de faire reluire tous les miroirs. Une fois encore, Cupido regarde, les yeux écarquillés, l'homme au visage qui revient toujours, à la fois soulagé et effrayé de savoir qu'ils vont faire le chemin ensemble. Un matin, bien avant l'aube, tous les gens de la ferme se réunissent pour leur souhaiter bon voyage : la nooi, grosse désormais, et ses enfants bouche bée, les journaliers et leurs rejetons, jusqu'aux moutons, aux chèvres, aux cinq vaches et leur taureau, aux poulets et aux canards de Moscovie, aux trois dindes, aux cochons et à un petit [springbok](#) qui est élevé là parmi les bêtes de la ferme.

C'est ainsi que le convoi s'ébranle, prélude (bien que Cupido l'ignore encore et l'ignorera longtemps) à d'autres tournants dans sa vie. Ce ne sera pas son dernier voyage en chariot dans l'immensité !

Le voyage l'emmène très loin de la ferme où il est venu au monde : du Koup à la région juste au-delà de Graaff-Reinet.

Aujourd'hui, avec beaucoup d'imagination et en prenant sans doute nos désirs pour des réalités, nous pouvons nous amuser à retracer sur une carte leur parcours d'une halte à l'autre, mais, à un moment donné, le tracé pourrait bien s'écarter de tous les repères familiers et plonger dans les étendues sauvages de l'autre côté des noms. Quand, un soir, Cupido s'aventure à demander vers où ils se dirigent le lendemain matin, le sinistre voyageur répond : "Comment te dire ça à l'avance ? Tout ce que je sais, c'est : quand on arrivera à une bifurcation, on la prendra." Voilà pourquoi leur parcours pourrait ressembler à ceci :

Au-delà de la rivière des Chacals, de la Dwyka et de la Gamka, plus loin que la Vyevei (ou vallée des Figuiers), en suivant le cours de la Sand River, vers Droëberg, c'est-à-dire le mont Sec, et Witberg (ou montagne

Blanche),
en passant par les Droëkloofberge ou massif du [Kloof](#) sec
jusqu'à la Bakoondlaagte (la plaine du Four) et Groenport (la porte
Verte),
Kwaggapoel (la source du [Quagga](#)) et Rietkuil (le creux aux
Roseaux),
Eensaam, qui signifie Solitude,
Boesmanpoortberg, le mont de la Porte-du-Bushman,
au pied du Trompettersberg (le mont du Trompette), jusqu'à la
Graslaagte (la plaine aux Herbes),
puis vers Platbosch, Bloupoort et le Klein Winterhoekberge,
à travers les étendues arides du Vaaldraai, en passant ensuite à la
source au Serpent,
en remontant la haute route jusqu'à Plum Hill, la colline aux
Prunes, et Olive Fountain, la source aux Oliviers,
sans oublier Horse Fountain (la source aux Chevaux) et Garlic
Fountain (la source aux Aulx),
ou bien alors ils auront pu prendre la route basse jusqu'à Hoogenest
et Oukraalleegte, et ensuite Speelmanskraal, Vaaldraai et
Gwarina, attirés par des noms comme Kootjieskolk, Wagendrift et
Windheuwel, à savoir le lac de Kootjie, le gué des Chariots et la
Colline ventée,
par-delà Sandkraal, Voorspoed et Kwaggasfontein
jusqu'à Goedverwachting, dont le nom signifie Grandes Espérances,
puis Gans Fountein ou source de l'Oie
jusqu'à Bossieskraal (kraal des Broussailles) et aux Dakklipheuwels
(collines des Toits d'ardoise),
et, qui sait, Fisanterivier, Vinkfontein, Bulwater, Rooiheuwel,
ou bien par le Karoo de l'Assassin au Middle Lake et par le barrage
de Boue,
au-delà de Scoppelmaaikraal, Skoorsteen, Die Puts,
la source du Loup et celle du Chacal, la source de Jurie et la source
aux Herbes,
Kleinkraalvoëlkuil, Grootraanvoëlkuil et Hannekuil
jusqu'à Bakoond, Gannahoeck et Poffertjiesleegte
et ensuite les Deux Sources, la source des Joncs,
la source du Rhinocéros et celle du Canard sauvage : toutes ces
sources (chacune dotée de son serpent, et la plupart de sa naïade)
après lesquelles ils auraient filé vers Riem et Luiperdskloof
et continué à descendre jusqu'aux Onder-Sneeuberger et aux
Moordhoeksberge
et puis peut-être vers Geveltjie, Wilgerbosch et Gemora,
suivis par la Gannalaagte ou le Noordhoekskloof
et, qui sait, à en croire Servaas Ziervogel, Samarie, Damas,

le Kyber Pass et l'Ouzbékistan,
Vladivostok, Nijni-Novgorod, Samarkand,
plus loin que la mer Morte, la mer Caspienne et la mer Noire
au-delà d'Uranus, de Saturne, de Pluton,
du Soleil et de la Lune, jusqu'à la Voie lactée de Tsui-Goab, pour
répondre à l'attrait des Blomfonteinsberge (monts de la Source
aux fleurs)
et de Nardousberg, pour redescendre sur l'Aasvoëlberg, le mont du
Vautour,
ou Slechtgenoeg (Maudit des dieux), Goedgegund (Béni des dieux),
où, de nouveau, les montagnes donnent naissance aux mortelles
naïades et aux jolis serpents :
Paardefontein, Blinkfontein, Vlakfontein, Boesmanfontein – où ils se
posent enfin.

Pendant tout ce parcours quasi interminable, les deux hommes
doivent se supporter l'un l'autre, les bouviers et les serviteurs se
tenant séparés. Servaas Ziervogel peut raconter des histoires sans fin
pendant des journées entières : tirées surtout de la Bible mais
librement arrangées à sa manière, suivant sa mémoire et son
imagination : en échange, Cupido l'abreuve d'histoires que sa mère lui
a contées pendant son enfance. Parfois, ils chantent, principalement
des hymnes que l'homme pieux apprend à son compagnon, et, sinon,
des airs monocordes et néanmoins complexes que Cupido essaie
d'apprendre à l'homme blanc – mais, la plupart du temps, c'est peine
perdue. Quand ils franchissent une crête, des hauteurs, Cupido lance
sa voix à l'assaut des à-pics ou des monolithes pour entendre les
échos. Ça étonne toujours Servaas Ziervogel, parce qu'il est incroyable
que de telles orgues puissent sortir d'un corps si frêle.

“Tu devrais te faire prédicateur, aime-t-il à lui dire. Une telle voix
est faite pour être entendue, tu ne peux la dissimuler au fin fond du
veld et la réserver aux caillasses et aux aloès.”

Géné, Cupido se contente de sourire bêtement. Parfois, il répond :
“Je suis qu'un Hottentot, baas.”

L'échalas trouve souvent son inspiration dans les Ecritures, dont il
fait la lecture le soir autour du feu de camp, sa grosse *Statenbijbel*¹ à la
reliure marron ouverte sur les genoux. Cupido ne comprend pas
grand-chose mais il est fasciné par la musique des mots. De plus en
plus il se demande s'il ne devrait pas renoncer au monde de Heitsi-
Eibib et pénétrer dans celui du Livre. Sur ces entrefaites, ils passent
par un kloof étroit où se trouve un cairn érigé en l'honneur de Heitsi-
Eibib ; sans hésiter, Cupido saute du chariot et va ajouter sa pierre au
tumulus ; les autres serviteurs hottentots l'imitent sur-le-champ. Même
si Heitsi-Eibib se cache à Cupido depuis le jour de la chasse aux
éléphants, comment savoir ? Il se pourrait qu'il rôde dans les parages :

rien ne lui échappe et, un jour, qui sait, il pourrait revenir pour lui demander des comptes.

Il y a un autre devoir auquel il souscrit avec assiduité : durant leur long trek, il s'arrête à chaque **spruit**, chaque cours d'eau, chaque source, chaque rivière, afin d'offrir un sacrifice : intérieur d'un fruit sauvage ou bulbes, selon, pour s'attirer la faveur du serpent qui y demeure.

Il continue aussi à chasser. Parfois avec les bouviers mais plus souvent seul. Muni du long couteau de chasse que Servaas Ziervogel lui a offert, il part pour un **spoor** dans le veld (personne ne saurait traquer une bête aussi impitoyablement que Cupido) ; il ne revient que des heures plus tard, parfois même après une journée entière, avec ses proies : blesbok, **rietbok** ou *quagga*.

Une fois, un vieux lion, un vieux mâle édenté, boiteux, de toute évidence vaincu et écarté par un jeune rival, les suit pendant des journées entières. La nuit, ils font un cercle de grands feux et se couchent au milieu, mais comment savoir si le vieux prédateur ne sera pas réduit à de telles extrémités qu'il ne finira pas par sauter par-dessus les flammes ? Personne n'ose fermer l'œil. Un matin, Cupido s'adresse ainsi à ses compagnons :

“Continuez avec les chariots. Moi, je vais rester pour avoir un mot avec ce lion.”

Livide de peur, Servaas Ziervogel se tait : les serviteurs hottentots ricanent mais Cupido les ignore. Déterminé, il empoigne son couteau et plonge dans les buissons de **ganna** qui, dans cette région, sont de grande taille.

“Prends l'une de mes carabines, propose Servaas Ziervogel.

— Non, le couteau suffira.”

Les chariots poursuivent leur route. Ils avancent ainsi de leur train de sénateur jusqu'au soir. Régulièrement, les hommes jettent un coup d'œil en arrière ou lèvent les yeux au ciel, avant de reprendre la marche. Jusqu'à ce que la nuit tombe et que Cupido revienne, manifestement sans le moindre souci.

“Alors ? s'enquiert Servaas Ziervogel. Où est le lion ?

— Il ne nous inquiétera plus.”

Il n'en dit pas plus mais jamais le lion ne reparait.

Quand ils s'arrêtent dans une ferme en chemin, immanquablement, leur séjour se prolonge. Servaas Ziervogel n'est jamais pressé, surtout lorsque, à leur arrivée, le fermier est absent (en voyage au Cap où il vend et échange ses produits, achète des esclaves ou des provisions ; parti à la chasse dans l'intérieur profond ou à la poursuite de bushmen). L'homme de Dieu trouve alors toujours un moyen pour lui ravir momentanément sa place. Il trouve les veuves tout spécialement irrésistibles. Elles lui offrent aussi une bonne occasion de faire des

affaires.

Cupido finit par prendre exemple sur son maître auprès des servantes et des esclaves de la ferme. Son goût pour la chose se développe et, avec l'habitude, ses aptitudes.

Il découvre bientôt que, lors de ces séjours, Servaas Ziervogel se montre plaisamment généreux avec ses half-aums d'arak. Pendant les trajets, aussi, Cupido prend goût à l'alcool, et, boissons et femmes aidant, la vie se transforme en une longue fête. Tout ne se passe pas toujours bien : sans doute à cause de son manque d'expérience, ses aventures féminines se terminent à l'occasion par de méchantes bagarres. Par deux fois, son couteau de chasse cause de graves ennuis. La première fois, son adversaire en réchappe avec une blessure superficielle. Mais, la deuxième, l'homme manque mourir, la lame plantée entre deux côtes. Servaas Ziervogel n'a d'autre choix que de payer une compensation aux plaignants – s'ensuit une déplorable réduction des rations d'alcool de Cupido. Mais, comme il sait désormais ouvrir seul le tonneau, se servir et remplacer l'alcool prélevé par de l'eau, la sanction ne fait pas une telle différence ! Tout comme sa réputation de chasseur, de traqueur et de chanteur le précède désormais, de même sa réputation de coureur, de bagarreur et de noceur. Le grand avenir que sa mère lui a prédit jadis se fait réalité.

Mais ce qu'il préfère dans tout ça, c'est que Servaas Ziervogel accepte de lui apprendre à lire. Ils n'ont guère de temps pour ces leçons car il y a toujours autre chose à faire ; mais lentement, très lentement, il commence à maîtriser les principes de l'écriture. A leur arrivée dans la région vers laquelle Servaas Ziervogel se dirige depuis le tout début, il a fait suffisamment de progrès pour pouvoir, avec minutie et un respect immense, tel le bousier poussant sa précieuse petite balle, suivre les mots du bout du doigt sur une feuille de papier.

Leur destination provisoire dans le Cap-de-l'Est est une ferme au pied du Renosterberg. Suivie par une autre dans l'Agter-Sneeuberg. Et puis une autre dans les Bouwershoekberge. Enfin, ils terminent dans les environs du Tandjiesberg – ou mont de la Petite Dent –, près de la modeste bourgade de Graaff-Reinet. C'est là que, à un moment donné, Cupido s'arrête un certain temps alors que Servaas Ziervogel poursuivra sa route. La séparation est douloureuse car il a appris à apprécier cet homme, avec ses histoires, sa musique et toutes les curiosités qu'il transporte dans son chariot. Mais Cupido a trouvé du travail chez un fermier qui peut l'employer pour traquer, chasser, couper le bois dans la végétation dense des kloofs de montagne aux noms magiques. (Est-ce une coïncidence, si c'est dans cette ferme que la provision d'alcool de Servaas Ziervogel finit par s'épuiser ?)

La séparation est adoucie par un geste de Servaas Ziervogel, lors de son départ : il offre à Cupido l'un de ses miroirs miraculeux. Muni

d'un tel objet, Cupido est prêt à affronter tout avenir qui se présentera. Des années durant, il conservera ce miroir enveloppé avec soin dans son linceul de crêpe noir, qu'il ne retirera qu'en de rares occasions, pour conférer avec cet inconnu omniprésent qui, inexplicablement, deviendra comme un autre lui-même.

Le maître des histoires, le musicien et homme de Dieu suit, de son côté, son propre chemin, vers la lune, les astres et les contrées étrangères. Cupido Cancellor s'installe dans la ferme.

Autant qu'il est possible de dater cette séparation capitale, elle doit se situer aux alentours de l'an de grâce 1790, à un ou deux ans près. Cupido a trente ans.

Vers cette époque, il se trouve une femme. C'est ainsi qu'Anna Vigilant fait son apparition dans ce récit.

¹ *De Nederlandse Statenbijbel* : toute première traduction de la Bible (1626-1635) en néerlandais. Financée par les Etats généraux des Pays-Bas, elle s'est maintenue pendant trois siècles parmi les protestants néerlandais, à l'exception des luthériens, qui possédaient leur propre version. (N.d.T.)

LA FEMME AUX ÉTINCELLES

Puisque nous recherchons la vérité, l'entière vérité et rien que la vérité, faisons ici une parenthèse. Cupido n'était pas seulement le plus grand chasseur de ces parages, il en deviendrait aussi le plus grand chanteur, le plus grand conteur et, en temps voulu, le plus grand coureur.

Cette facette de sa personnalité remontait loin. L'histoire n'a pas conservé le souvenir de la première fois – et c'est aussi bien. Ce devait être dans les années avant Servaas Ziervogel lorsque, gardant les chèvres dans le veld, l'adolescent fait avec le doigt un trou dans le sable, le mouille avec sa salive et plante dedans son petit sexe. Jusqu'à là, rien de spécial. Mais, quand il revient sur les lieux après une semaine, suivant une fois de plus son troupeau de chèvres, une plante pousse dans le trou. Et pas un simple *ganna* ! Une plante qui a l'air de pouvoir devenir un arbre. Or, avant la fin de l'année, c'est bel et bien devenu un arbre : au tronc tout droit, au feuillage abondant avec des oiseaux perchés sur les plus hautes branches – un arbre dont on n'a jamais vu le semblable dans la région. Bientôt, ce n'est plus un seul arbre mais tout un bosquet, indication certaine que Cupido a répandu là ses talents.

Nul besoin d'entrer dans des détails plus embarrassants encore, mais mentionnons tout de même qu'au cours des années suivantes Cupido profite de toutes les fillettes disponibles à la ferme. De même qu'une sélection de brebis du troupeau de son maître, de trois dindes et de toute créature qu'il plaît aux cieux de placer sur son chemin.

A une époque, son goût a même dû s'étendre à des créatures féminines à l'extérieur du cadre naturel. Les naïades, par exemple. Sur la logistique d'une union avec une créature femme jusqu'au nombril et serpent écailleux ensuite, mieux vaut ne pas s'étendre. Mais cela explique peut-être pourquoi il a réussi à échapper sain et sauf le jour où il a sauvé Servaas Ziervogel de la noyade, sans prendre le temps de demander la permission de la naïade en résidence : quelque précédente rencontre lui aura sans doute servi de laissez-passer.

A l'époque où Cupido Cancrelas est parti pour son périple en compagnie de Servaas Ziervogel, il devait être bien équipé pour ce qui se profilait. Alors que son maître se cantonnait aux aubaines sporadiques d'une veuve ou d'une femme seule, on peut imaginer sans grand risque de se tromper que Cupido ne manquait pas d'occasions de satisfaire ses désirs. Il n'est sans doute pas exagéré de conclure, avec un historien de renom qui a calculé que, lors de ce périple (au cours duquel, comme nous l'avons dit, il est passé de la rivière des Chacals à la Dwyka et à la Gamtoos, puis a poussé jusqu'à Platbosch,

Noupoort, Riem, Luiperdskloof, à la source Brillante, à la Petite Source et à celle du Bushman), lors de ce périple, donc, il aurait engendré cent trente-quatre rejetons – en dehors du nombre considérable d'arbres auxquels il aurait également donné naissance en chemin.

Après s'être installé à la ferme d'Agter-Sneeuberg, il continua consciencieusement à étoffer sa réputation. A partir d'un certain moment, les gens ont perdu le compte. En fait, cela finit par ennuyer tout le monde sauf lui. Jusqu'à ce qu'un jour, des rumeurs se mettent à circuler jusqu'au Tandjiesberg concernant une femme qui vivait à l'autre bout de la montagne, dans la direction de Platberg (le mont Plat), et qui avait la réputation d'être à la hauteur de n'importe quel homme.

La première fois qu'il a vent de cette histoire, Cupido se contente de sourire et de hausser les épaules. Mais lorsque la rumeur persiste et s'amplifie, elle commence à le titiller. Dans le voisinage, les gens se mettent à jaser : tu plastronnes... Mais il y a là-bas une bonne femme qui te bat à plate couture !

Et que je te titille, et que je te titille. Tititititille. Comme un brin d'herbe dans la cavité d'une dent.

Cupido mène son enquête. D'abord très discrètement, indirectement, ensuite plus franchement, sans se cacher.

Pour qui se prend-elle donc, celle-là ?

On lui apprend qu'elle s'appelle Anna Vigilant. Elle boite, mais quel rapport est-ce que ça a ? Ramenée du Bushmanland, quand le baas est allé chercher là-bas des enfants pour les faire travailler sur ses terres. Depuis, elle s'est forgé une drôle de réputation ! Mais surtout, surtout, c'est sûr : cette femme épuise tellement le galant qui vient la trouver qu'on doit enterrer le fanfaron avant le lendemain matin. Il n'est pas un homme qui réussirait à passer toute une nuit avec elle.

Qui dit ça ?

Tous ceux qui la connaissent.

Cupido perd son calme. Soit. Allons voir ça.

Peut-être a-t-il trop bu. Depuis le départ de Servaas Ziervogel, Cupido a goûté à toutes sortes d'élixirs. Sortis de la cave du fermier qui l'emploie pour l'instant. *Karie* et autre. N'importe quoi. Des concoctions de *kougoed*, de racines de *gli*, de feuilles de *ganna* et de tabac du diable. Aussi fortes que la préparation d'eau au sel alcalin qui sert à faire le savon. Assez pour te brûler les intestins, les illuminer comme un foyer incandescent et te faire voir des étoiles en plein jour. C'est dans cet état, trébuchant quelque part entre soleil, lune et étoiles, que, par un crépuscule téméraire, Cupido prend la décision capitale de rencontrer cette femme.

La tâche n'est ni aisée ni rapide. Ils doivent attendre un moment où tous les habitants du Tandjiesberg puissent se rassembler sans éveiller

les soupçons parmi les fermiers. Il n'y a qu'une période où les conditions sont réunies : les quelques jours autour du Nouvel An, quand tous les fermiers s'octroient un peu de repos parce que les travaux des champs sont momentanément interrompus. Pendant des mois, Cupido et la femme échangent des messages – suivis par le silence intolérable et bouillonnant de l'attente.

Non que ça change quoi que ce soit pour les autres, car il y a quelque chose que Cupido leur fait bien comprendre dès le départ : cette rencontre ne concerne qu'elle et lui. Ils pourront festoyer de leur côté, sur la ferme du baas, devant leurs huttes et leurs taudis, alors que lui et la femme se rencontreront dans la montagne, où il pourra être lui-même et elle, elle-même.

Mais les gens veulent savoir : comment connaîtront-ils la fin de l'histoire ?

Ils la découvriront bien.

Cupido envoie un message à la femme. Comment l'envoie-t-il ? Par l'intermédiaire d'un petit garçon, disent certains ; un garçon de l'âge qu'il avait lui-même quand on l'envoyait porter chez les voisins des grenades et des coings.

Mais d'autres répondent : Non ! Ce n'était pas un garçon.

Qu'était-ce, alors ?

Un lièvre, bien sûr.

Oh non, rétorquent les autres. Pas un lièvre. Et un caméléon, alors ?

Non, pas un caméléon.

Quoi, alors ?

C'était le vent, tout simplement. Lorsqu'on a un message à transmettre, on ne peut se fier qu'au vent.

Nous statuons donc : d'accord, Cupido envoie son message par l'intermédiaire du vent. La femme demande aussi au vent de lui transmettre sa réponse. Elle répond : Oui. Nous nous verrons dans la montagne, tout à fait au sommet, là où il y a une aire dégagée, comme si une grosse main avait aplati le terrain. La nuit où le vieil an se fond dans le nouveau.

Cela laisse à Cupido Cancellas plusieurs jours pour réfléchir à la manière dont il s'y prendra. Car ce n'est pas seulement une affaire de débouler en fanfare. Une vie est en jeu. Deux vies, pour autant qu'il sache.

Pendant cette période d'attente, Cupido Cancellas consulte d'abord son miroir. Un soir après la tombée de la nuit, à la faible lueur d'une bougie dans la pénombre de sa petite hutte. Il tourne le dos à l'entrée. C'est ainsi que, scrutant les yeux ombreux de l'inconnu dont le visage revient toujours, il avise une étoile filante derrière sa tête, qui explose dans un jaillissement d'écume. C'est cela qui lui donne l'idée. Impossible de dire ni comment ni où il déniche les lucioles, tant de

lucioles, ni où et comment il parvient à les cacher, mais c'est comme ça.

Le soir du Nouvel An, les gens se réunissent devant les huttes des journaliers, hésitant, gênés, comme les invités d'un baptême, d'un mariage ou d'un enterrement, qui ne veulent pas sembler être trop empressés. C'est là qu'ils convergent, venus de près ou de loin, des plaines et des collines, des hauteurs, des montagnes, hommes, femmes et enfants qui forment une foule comme on n'en a jamais vue là, même pas pour [Nagmaal](#). Il se trouve aussi que c'est la pleine lune, signe que Heitsi-Eibib et Tsui-Goab ont choisi de venir assister en personne à l'événement. Même dans des circonstances ordinaires, on aurait dansé pour célébrer ça.

Ce soir-là, quand la lune a pris place au centre de la voûte étoilée, tous les gens sont réunis, en longues rangées devant les huttes. C'est alors que Cupido sort de sa cabane et se met à serrer la main de chacun comme s'il était sur le point de partir pour un long voyage, avant de s'éloigner seul dans le veld puis de grimper l'escarpement de la montagne, pour être plus près de la lune. Au sommet, là où la pente s'aplanit, il a déjà construit, les jours précédents, un modeste abri de branches séchées : pas très grand mais suffisamment spacieux pour deux ; deux peaux de vache masquent l'entrée.

C'est là qu'il arrive, drapé dans son [kaross](#) de peaux de chacal. La femme, elle, arrive de l'autre côté de la montagne, couverte de pied en cap dans un *kaross* de peaux de [dassie](#) cousues ensemble. Elle traîne un pied.

Au loin, les gens attendent à la ferme, qui bourdonne comme une ruche. On entend alors la musique des [ghoera](#), des pipeaux, des tambours en cuir. Tout se passe très lentement et calmement. Personne n'est pressé. Personne n'écoute vraiment la musique. Les oreilles sont tendues vers l'intérieur, le tréfonds de chacun, où le silence est comme une corde que l'on vient d'accorder. Les conversations ont cessé, personne ne bouge.

Là-haut où la montagne effleure les étoiles les plus basses, les deux participants plongent dans l'abri. Ni l'un ni l'autre ne dit mot. A partir de maintenant, leurs seuls témoins seront la pleine lune, et les astres, bien sûr. Et le vent, très probablement. Car, si c'est le vent qui a transmis leurs premiers messages, c'est lui qui répandra aussi la suite de l'histoire de par le monde.

A l'intérieur de l'abri, ils ôtent leur *kaross*. Ils ont dû s'enduire le corps de graisse et de [buchu](#) car, dans le bref instant qui s'écoule avant qu'ils ne drapent les peaux sur l'entrée, leurs corps nus reluisent au clair de lune.

Ssssssss, font les étoiles – le bruit que fait l'eau qu'on verse sur des braises. Sssssssssssssss.

On dirait que deux tornades, l'une de clair de lune et l'autre de ténèbres, brassent l'intérieur de l'abri.

Sssssssssssssssssssss.

La femme se met à chanter d'une voix gutturale. Cupido grogne comme un léopard.

Au lointain du lointain, là où les gens attendent tous ensemble, à la ferme, des tambours font monter jusqu'au ciel un grondement de tonnerre, les flûtes chantent, les *ghoera* se lamentent et bourdonnent.

Dans l'abri, pas un moment de repos ou de répit. Les tornades continuent de baratter l'air.

La lune entame sa lente descente, la spirale de la Voie lactée passe d'un bout à l'autre du firmament, le Grand Guerrier avance à grandes enjambées. Dans l'abri, les ombres vrillent et tourbillonnent. Sans fin.

On doit en être aux petites heures du jour quand il arrive quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'elles passent une fois de plus devant le *kaross* que Cupido a retiré, Dieu sait comment, il prend une poignée de lucioles, abaisse la main jusqu'à l'endroit où son corps et celui de la femme sont joints et lâche une bestiole. On perçoit un filet brillant et mousseux de lumière.

Une étincelle !

Sssssssss.

Une pause haletante, énergique, culbutée. Et puis : une autre étincelle !

Sssssssssssssssssss.

Des profondeurs de sa gorge, la femme gazouille comme un oiseau nocturne qui prend son envol.

Encore des étincelles !

Sans doute ont-ils épuisé tous deux toute leur énergie, or ils continuent. Maintenant, maintenant, maintenant !

Sss

ss.

Il meugle. La femme hurle. Avec son hurlement, elle se modèle elle-même, autour d'un nom : Anna Vigilant.

Il lâche maintenant toute une poignée de lucioles entre leurs cuisses. Elles papotent comme des étoiles filantes, comme une pluie de comètes dans le ciel nocturne dont les franges rougissent déjà.

Hééééééé ! crient, hurlent et grondent les étoiles. Anna s'est enflammée ! Apportez de l'eau ! L'abri a pris feu !

Si, un instant, ils sont pétrifiés par la peur, cela ne dure pas. En effet, quand ils observent bien autour d'eux, ils ne voient aucune flamme qu'il faudrait éteindre. Les branches séchées d'hier sont couvertes de jeunes pousses et de feuillages bien verts, grisés de fleurs.

Cupido Cancrelas et Anna Vigilant émergent enfin de l'abri, main dans la main, vêtus chacun chastement de leur *kaross*. Ensemble, ils

descendent la pente, retournent vers les gens et la musique festive qui
va encore bon train – vers leur univers quotidien.

UN SAVON QUI LAVE PLUS BLANC

Une fois que Cupido Cancellor et Anna Vigilant sont mari et femme, ils s'installent tous deux à la ferme adossée au Tandjiesberg. Des négociations sont nécessaires entre le fermier qui emploie Cupido et l'homme chez qui Anna est sous contrat depuis qu'elle a été prise, enfant, dans le Bushmanland. A cause du profit qu'il en retire en sa qualité de savonnière, il rechigne à la laisser partir. Mais le baas de Cupido a absolument besoin de son menuisier et, après des calculs savants quant à la valeur d'Anna, et plusieurs mois de marchandage, au cours desquels sont échangés de méchantes menaces, on s'accorde enfin, et une certaine quantité de dollars rix, de bœufs de trait et de blé change de main. On permet à Anna de rejoindre son homme, qui a construit une hutte, et ils fondent un foyer. Il chasse, il boit, il scie du bois et ensemble ils chantent et passent de longues nuits à parler de la tribu de Cupido, des leurs, des Blancs. Quant à elle, elle fabrique le savon qui a fait sa réputation.

La fabrication du savon n'a pas de secrets pour elle.

D'abord, vous dira-t-elle, vient la préparation d'eau au sel alcalin. Pour ça, on a besoin de buissons de *ganna*, et de rien d'autre. Dans la région, ils poussent bien et atteignent la taille d'un homme. On brûle ces buissons pour faire de la cendre. On ajoute ensuite la chaux, qu'on extrait des roches dans les hauteurs. Cela dit, Anna Vigilant préfère remplacer la chaux par les débris de coquillage ; pour s'en procurer, il faut s'arranger avec quelqu'un qui se rend sur la côte, à Algoa Bay ou jusqu'au Cap.

Pour préparer l'eau au sel alcalin, il faut faire bouillir le *ganna* et les débris de coquillage dans le chaudron à savon dans la cour. Il ne faut pas utiliser tout le bois du *ganna*. Il faut de grandes branches fines, qu'on puisse retirer aisément du feu quand la chaleur devient trop intense et que la préparation risque de déborder. On ajoute sans cesse de l'eau, on remue et on remue encore jusqu'à ce que ce soit prêt. Une fois que l'eau a bouilli, on continue de remuer de temps à autre, et on laisse la préparation refroidir et s'éclaircir. On transvase ensuite le liquide dans un autre récipient. Le premier est rempli de cendre nouvelle, de chaux et d'eau : ce mélange, on le fait bouillir à son tour et on le transvase ensuite dans un troisième récipient. On conserve celui-ci à l'écart des précédents, car cette dernière préparation n'est pas aussi forte que les deux premières.

Puis on ajoute la couenne. La meilleure couenne qu'Anna a jamais employée, c'est la couenne d'hippopotame. Aucune n'est aussi riche, aussi blanche, aussi lisse. Mais il va sans dire qu'on n'a pas toujours des hippopotames sous la main dans ce désert. Elle a donc appris

d'autres méthodes. En l'absence de couenne d'hippopotame, elle récolte du gras de mouton pendant une période qui peut aller jusqu'à un an. Le gras de bœuf fait aussi l'affaire, tant que l'animal est encore jeune. Le gras de mouton donne un savon blanc comme neige, alors que celui du bœuf a tendance à donner un savon jaunâtre, comme de la crème. Parfois, si Anna a des difficultés à se procurer du gras de mouton ou de bœuf, elle fait frire le gras de carcasses de gibier trouvé dans le veld, de préférence des gnous ou des antilopes, mais, dans ce cas, il est tout de même conseillé d'ajouter un peu de gras de bœuf ou de mouton. On peut utiliser du porc, naturellement, mais on ne doit jamais mélanger le gras de porc à d'autres : il faut que ce soit du pur porc. A la couenne on peut ajouter une mesure de coquilles d'œufs d'autruche broyés à l'aide de deux pierres, ce qui confère au savon un aspect très fin et très lisse. Autre ingrédient recherché, les figues de Barbarie des environs d'Algoa Bay donnent une certaine brillance au produit fini. Il est intéressant d'écouter Anna discourir de tout ça : il est évident qu'elle connaît sa partie.

Une fois qu'on a suffisamment de couenne, on la fait bouillir à petit feu dans un gros chaudron dans la cour, en ajoutant la première eau ; une fois que ce mélange bouilli a séché, on ajoute la deuxième eau jusqu'à ce que ce liquide gras prenne une couleur uniforme, claire, pas trop foncée. Sur quoi, deux hommes doivent passer un long bâton ou une douelle en fer à travers les poignées du chaudron, qu'ils retirent du feu pour que le tout repose pendant un moment. A ce mélange on ajoute du lait, par petites doses. Cela permet à la graisse de se dégager de son enveloppe sèche et d'apparaître dans sa blancheur immaculée. Mais si on essaie de précipiter l'opération, le mélange débordera et vous brûlera jusqu'à l'enfer et retour.

Enfin, on peut remettre le chaudron sur le feu pour l'ultime cuisson. Lentement, encore plus lentement qu'avant, jusqu'à ce que le savon prenne l'épaisseur du miel et se pare de sa teinte dorée. Tout cela prend du temps et exige de la patience : si on aime la vitesse, mieux vaut ne pas se lancer dans la fabrication du savon, ou on ne réussit jamais à en faire du bon. La consigne, c'est : *patience patience patience*. Tout du long, il faut remuer avec la longue louche pour assurer un brassage lent et régulier ; inutile, cela va de soi, de songer à s'arrêter pour se reposer ne fût-ce qu'un instant, ou le savon sera moucheté.

A supposer que vous vous y soyez mis bien avant l'aurore, après toutes ces opérations, il sera presque le soir. Lorsque le savon commence à se séparer comme du lait caillé et que l'eau bouillante déborde du chaudron, on sait que le savon est prêt. On peut alors retirer les dernières braises sous le chaudron. Mais il ne faut pas s'arrêter de remuer avant un bon moment, jusqu'à ce que la pâte ait un peu refroidi. Alors, on recouvre le récipient avec des sacs en jute

pour garder la chaleur à l'intérieur, parce que, pour que le tout refroidisse, il faut encore bien lui laisser le temps. Jusqu'au lendemain matin. Alors seulement on peut, avec un gros couteau, détacher le savon des bords du chaudron. On coupe des blocs, on les retire du chaudron, et on les enveloppe. Six ou huit semaines plus tard, ils ont suffisamment séché pour être coupés en morceaux plus petits et lissés.

Tout ceci n'est que le résumé du résumé du procédé. Pour quelqu'un comme Anna Vigilant, ce n'est que le début de l'affaire. Parce que tout dépend ensuite du genre de savon qu'on veut obtenir. On peut ajouter de la courge ou des pommes de terre pour obtenir une texture plus lisse et délicate. Quelquefois, elle ajoute même du sang, si l'on peut s'arranger pour que le jour de la cuisson du savon coïncide avec le jour d'abattage. Du sang de bœuf, de mouton ou même de poulet. Une fois, du sang de lièvre. Que l'on ajoute au moment où la couenne bout encore et bouillonne comme une bête furieuse. Les résultats sont étourdissants. Mais de ça, elle n'en parle jamais, sa recette est un secret. Raison pour laquelle le savon d'Anna Vigilant est recherché dans toute la colonie, jusqu'au Cap.

On est certain que les tissus lavés avec son savon ressortiront blancs. Pas un blanc banal, mais le blanc des fibres intérieures de la meilleure laine de mouton. Le blanc des neiges qui recouvrent les sommets en hiver. Or la blancheur est ce qu'Anna recherche avant tout. Elle raffole de ce qui est blanc et immaculé. Elle est obsédée par la propreté. Dans sa hutte, dans sa cour aucune poussière n'a le droit de se poser. Tout doit être blanc comme au jour où le monde est né. Tout ce qui n'est pas blanc, il faut le blanchir dans les flammes. Ce qui explique son rapport aux Blancs, même si on ne peut guère les dire blancs (ils sont plutôt roses, comme les pourceaux ou les pis d'une vache). Mais c'est toujours mieux, prétend-elle, que d'être marron. Parce que, depuis le jour où elle a été attrapée, tout enfant, dans le Bushmanland, elle sait qu'être marron n'est pas un sort enviable. On ne peut rien y faire. Mais une personne sensée ne choisira pas d'être marron.

Enfant, elle croyait qu'elle pourrait changer de couleur dans le chaudron à savon. Par bonheur, elle n'avait d'abord essayé qu'avec un pied : elle avait failli y rester. Depuis, elle boite – et elle n'est toujours pas blanche. Ce qui n'a diminué en rien son désir de le devenir.

LES GENS DE L'AUTRE RIVE

Fabriquer le savon n'est pas la seule chose qu'Anna apprend à Cupido. Elle peut tout lui raconter de ce qui se passe sous le soleil, les coutumes et les traditions de son peuple. Comment fabriquer des flèches avec des roseaux bien fins qu'on redresse, qu'on lisse et qu'on fait sécher, avant d'attacher à l'extrémité (avec du jus de *tkwai* et une lanière) une plume qu'on imbibe de venin de vipère heurtante. Comment préparer et traiter de petites peaux à la façon des Sans. Comment on isole une fille dans une hutte le jour de ses premières menstrues, jusqu'à l'arrivée du taureau de la pluie. Comment un jeune homme fait des avances à une jeune femme qui a touché son cœur, et travaille pour ses parents jusqu'à ce qu'il ait prouvé sa virilité. Des histoires sur la lune. Toutes ces histoires sont interminables. Des histoires de rencontres entre élan et mouffette, entre lion et serpent, entre meerkat et mante religieuse, de toutes tailles, tous d'une force égale, parfois d'une faiblesse égale. Des histoires dont elle ne se rappelle plus qui les lui a racontées d'abord : des histoires tout simplement portées par le vent. Semblables à celles que la mère de Cupido lui racontait mais différentes. Sur la façon dont la mante religieuse s'est mise en boule parce que le meerkat a tué l'élan que la mante avait créé, et la façon dont elle avait planté une flèche dans la vésicule de l'élan mort pour assombrir le monde, sur quoi elle était elle-même devenue aveugle et s'était perdue dans le noir. Sur la façon dont, aveugle, elle avait jeté son soulier dans le ciel, pour qu'il se transforme en lune, une lune qui paraît rouge dans les ténèbres, à cause de la poussière qui s'était déposée sur le soulier quand la mante le portait au pied en traversant la terre rouge, d'un pas lent et déterminé.

Les histoires d'Anna étaient sans fin. Sur le dieu de son peuple, celui qu'on appelait Tkaggen, et que les hommes blancs appellent le diable. Comme Heitsi-Eibib, avance Cupido. Oui, répond-elle, mais ce n'est pas Heitsi-Eibib, c'est Tkaggen. Et Tsui-Goab et Gaunab, alors ? demande-t-il. Non, elle ne les connaît pas, et elle ne peut donc pas croire en eux. Leurs discussions infinies émaillent leurs longues nuits. Le trouble s'empare de Cupido : les histoires que sa mère lui racontait sur les Khoïs, les histoires que lui a racontées Servaas Ziervogel sur son chariot, sur un Dieu qui était le Père, le Fils et le Saint-Esprit tout à la fois et qui vit au-dessus des nuages, et, maintenant, les histoires d'Anna sur Tkaggen et les siens... Que croire, où est la vérité dans tout ça ?

Nous arpentons ces plaines immenses, dit Anna, mais au-dessus et au-dessous de nous il y a d'autres plaines – invisibles. Derrière les

rochers et les falaises, ces plaines débouchent sur des mondes inconnus, peuplés par les esprits des morts. Si l'on sait comment y faire, on peut passer de l'un à l'autre monde n'importe où, n'importe quand. Il suffit de rêver le bon rêve. Tout vient des rêves. Imagine que tu pars chasser demain : alors, tu devrais rêver ce soir de l'antilope que tu veux tuer, ou bien du gnou, du phacochère, de l'éléphant ou encore de la gazelle. (Mais ne songe pas à offrir à ta femme de la gazelle alors qu'elle doit encore porter des enfants : n'as-tu pas remarqué que la tête de la gazelle ressemble étrangement à celle d'une mante religieuse ? Ce serait rechercher les problèmes et provoquer les ténèbres.) Une fois que tu auras réussi à rêver le bon rêve, le matin venu, l'animal que tu auras rêvé se présentera de son propre chef devant ta flèche. Tout ce qui t'environne, dit Anna, les êtres humains, la moindre pierre, les animaux, la lune, les étoiles : il n'est rien ni personne qui n'ait d'abord été rêvé. Il est donc en ton pouvoir de tout métamorphoser dans ce bas monde, simplement en rêvant la métamorphose.

Un jour, Cupido lui demande : "Et toi et moi, alors ? Ce fameux soir au sommet de la montagne. Ça s'est passé tout bonnement comme ça s'est passé. Nous ne l'avions pas rêvé."

Anna esquisse un sourire entendu. "Qu'est-ce qui te fait croire que je l'ai pas rêvé avant que ça se passe ?

— C'est moi qui ai apporté les lucioles.

— Mais c'est moi qui les ai rêvées pour que tu puisses les attraper."

Au début, il refuse de croire à ces histoires. Mais, en plusieurs occasions, il arrive une chose étrange à Anna, quelque chose qui sème le doute dans l'esprit de son mari. Elle s'assoit en tailleur et se met à méditer sans plus prononcer un mot ; le regard fixé loin devant sans rien voir. Puis ses yeux se révulsent. Anna n'entend plus ce que son mari lui dit. Elle se met à battre le sol, elle se couvre de poussière, d'herbes sèches et de tiges, elle émet des sons bizarres, bave.

Une fois, deux, trois, il a si peur qu'il court chercher du secours. Mais les autres se contentent de dodeliner de la tête et lui disent de la laisser tranquille : elle a toujours fait ça, ça lui vient des sorciers de sa famille.

Elle est envoûtée ?

Non, pas envoûtée. Ce qu'il y a, c'est qu'elle voit ce que nous ne pouvons pas voir et qu'elle entend ce que nous ne pouvons pas entendre. Elle te le dira elle-même quand elle nous reviendra.

C'est exactement ce qui se passe. Et Anna veut bien tout lui raconter : elle a l'impression de se mettre à vriller, explique-t-elle, et tout, autour d'elle, se met à vriller aussi : les arbres, les gens, les étoiles ; les gens se métamorphosent en lions, les esprits se promènent en liberté, il y a des serpents partout. Il lui semble alors plonger dans

des eaux profondes, elle a du mal à respirer. En même temps, elle est de plus en plus légère, elle flotte, elle vole. Le plus souvent, dans ces visions, elle revient du Bushmanland, où les hommes blancs l'ont capturée quand elle était encore une petite fille qui venait à peine d'avoir ses premières règles. Elle lui conte en détail qui étaient les personnages à qui elle a parlé en chemin, les vivants et les morts. Quand elle ne retourne pas au monde de son enfance, elle se rend au pays d'où vient la pluie. Par temps de sécheresse, elle ramène celle-ci avec elle, elle tire un taureau de la pluie avec une lanière de la cour jusqu'aux hauteurs, où elle déclenche un orage, d'où surgit un torrent qui dévale les pentes. En d'autres occasions, elle emmène une vache de la pluie, aussi imposante que le taureau, avec le même pelage brun-gris, mais avec des pattes plus longues et plus fines, qui descendent des nuages à la terre, apportant une bruine sans tonnerre qui se prolonge pendant un grand nombre de nuits.

Si quelqu'un tombe malade, le plus souvent empoisonné par une flèche que les défunts décochent pour une raison ou une autre, elle fait brûler des buissons, des coquilles d'œufs d'autruche, ou bien elle moule des feuilles et des racines séchées, pour en faire une poudre qu'elle mélange ensuite à du sang, de la bile, de la pisse ou quoi que ce soit, et elle donne cette potion au malade, qui guérit en un rien de temps. C'est donc bien plus que la fabrication du savon qu'Anna Vigilant a apportée avec elle. Elle maintient la ferme en bonne santé, écarte les mauvais esprits et rend Cupido Cancrelas heureux.

C'est elle, aussi, qui, un jour, lui dit : ce n'est pas bien, ce n'est pas juste qu'elle et lui restent sur ces terres à travailler pour l'homme blanc. Ils vont vieillir sans rendre service aux leurs. Ils sont encore forts et vigoureux, ils peuvent gagner suffisamment par eux-mêmes. Elle peut fabriquer du savon et soigner les malades ; il peut scier du bois, fabriquer des chariots et des meubles. Ils peuvent parfaitement se débrouiller tout seuls.

Cupido est tenté par l'idée. Mais, avant de prendre une décision, il se retire dans leur hutte pour consulter son miroir. Avec cérémonie, il ôte le crêpe noir et le plie méticuleusement. Puis il s'assoit en tailleur devant l'objet et, pensif, fixe du regard l'homme dont les traits lui sont devenus familiers mais dont les yeux conservent leur éclat étonnant. Il garde un silence involuté. J'attends que tu me conseilles, lui confie-t-il en pensée. Cette chose qu'Anna m'a apportée, est-ce une bonne idée ? Ou bien une mauvaise ?

Ça a l'air d'être une bonne idée, répond le miroir. Si tu sais quoi faire de tes mains, il ne semble guère raisonnable de passer le restant de tes jours à la solde d'autrui. Toute ta vie, tu as voulu progresser. Pas seulement avancer mais aller *plus loin*. Tu attends cet arend, cet aigle dont ta mère parlait. Tu ne peux pas rester ici à l'attendre. Tu

devrais partir, ailleurs, pour qu'il puisse te trouver plus facilement quand il viendra.

Cupido pousse un petit soupir, se lève, recouvre une fois encore son miroir avec le crêpe noir et, une fois de plus, le dissimule à la tête de sa paillasse d'herbe et de joncs.

C'est ainsi qu'un jour d'automne ils quittent la ferme au pied du Tandjiesberg.

D'abord, le baas essaie de s'opposer à leur départ. Cupido est arrivé seul et, s'il souhaite vraiment partir, qu'il parte. Mais Anna est sous contrat. Il a dû payer une grosse somme pour elle, et donner beaucoup de blé et de bétail en échange, ne l'oublions pas !

Cupido et moi sommes ensemble, réplique-t-elle. Le baas peut bien voir ça, non ?

Où trouverai-je une autre femme pour fabriquer le savon ?

Pendant toutes ces années, j'ai fabriqué du savon pour les fermiers et j'ai récuré leur monde. Maintenant, il est temps que je le fasse pour moi.

Tu resteras ici.

Ne parle pas comme ça, baas. Imagine qu'un grand vent vienne tout balayer sur ta terre ?

Ne t'avise pas de me menacer, Anna.

Alors se lève un grand vent qui emporte tout sur son passage : maison, abris, appentis, écuries... tout. Le baas leur permettra-t-il de partir, maintenant ?

Tu me prends pour un idiot ?

Le baas doit redouter les criquets, prévient-elle.

Le lendemain, les criquets s'abattent sur la ferme comme une couverture noire glissée entre le soleil et eux, d'un horizon à l'autre : ils s'abattent sur les champs et engloutissent toute la verdure.

Qu'est-ce qu'il dirait d'accepter, maintenant ?

Anna, je vais te donner le fouet, jusqu'à ce que tu restes prostrée par terre, prise de spasmes comme la peau d'un lac par grand vent.

Veille sur ton fils aîné, baas, dit-elle doucement. Les esprits des défunts l'assiègent.

Le lendemain, sans crier gare, sans le moindre coup de tonnerre, sans qu'on voie une seule bête sauvage, une seule bête de proie, l'aîné de la famille s'effondre dans la basse-cour, mort.

Et si tu nous laissais partir, baas ?

Allez en enfer et ne remettez plus jamais les pieds ici, hurle-t-il.

C'est ainsi que, à l'approche du tournant de l'année, Anna Vigilant, Cupido Cancrelas et leurs enfants quittent la ferme pour aller vivre dans la modeste bourgade de Graaff-Reinet avec ses quelques maisons passées à la chaux, parsemées de-ci de-là, son [drostdy](#) prétentieux et ses longues et étroites parcelles irriguées. Ils y entament une nouvelle

existence.

UN COUTEAU TURBULENT

C'étaient des temps troublés, là-bas, près de la frontière orientale de la colonie du Cap. D'une manière tout à fait imprévisible, des événements qui se déroulaient en Europe, quasiment aux antipodes, avaient une incidence sur ce qui se passait aux franges du monde. Qui aurait pu penser qu'un soulèvement en France pourrait convaincre les habitants des bourgades de Graaff-Reinet et de Swellendam, dans les régions frontalières du Cap, de se donner du "citoyen" et de la "citoyenne" quand ils se rencontraient dans leurs rues poussiéreuses ? Que les arguments de Voltaire et de Rousseau pousseraient les habitants du Cap à se soulever contre les autorités locales ? Ou que la Révolution et la guerre en Europe pousseraient les Khoikhois des régions frontalières à prendre les armes contre leurs maîtres blancs ?

Pendant tout le XVIII^e siècle, la Compagnie hollandaise des Indes orientales continua désespérément à s'accrocher à ses privilèges, tel un cancéreux toujours plus revêche et mesquin qui s'accroche à la vie, alors qu'il sent ses forces et son énergie le quitter toujours davantage. Lorsqu'une énième guerre entre l'Angleterre et les Pays-Bas, rivaux pour la maîtrise des fabuleuses richesses et du pouvoir que conférait le commerce des épices et du coton, fut compliquée, contre toute attente, par les ambitions militaires de Napoléon, l'Angleterre réussit en 1795 à arracher Le Cap aux affres de la Compagnie. De la baie de la Table à la Great Fish River à l'est, les vaillants burghers qui, depuis cent cinquante ans, subissaient l'exploitation de leurs maîtres avides et intraitables, virent là enfin une occasion de rejeter leur joug. Au Cap, l'Angleterre réussit bientôt, grâce à la rigueur militaire et aux cajoleries de lady Anne Barnard, à restaurer l'ordre ; mais dans les régions isolées de Graaff-Reinet et de Swellendam, on proclama des "républiques", le [landdrost](#) réformateur Maynier, soupçonné depuis longtemps de soutenir la cause des rebelles xhosas et khoikhois contre les colons, fut expulsé *manu militari* et les fermiers le remplacèrent par un homme de leur choix, un certain Gerotz : pendant quelque temps, il sembla que le monde tournerait à l'envers jusqu'à la fin des temps. Ce n'était pas seulement une question de politique. La congrégation de Graaff-Reinet bougonnait parce que les sermons de leur pasteur, le [dominee](#) von Manger, étaient trop abscons à leur goût et qu'il ne montrait pas assez de compassion pour leurs problèmes, en raison de quoi lui aussi fut suspendu sans cérémonie. Et ce n'était qu'un début.

Alors qu'il semblait de plus en plus impossible d'endiguer les incursions des Xhosas qui traversaient la Great Fish River, le sentiment général d'appréhension et de désespoir fut aggravé par les récits des raids des Sans dans le Nord, sans parler d'une rébellion d'esclaves à

Stellenbosch. Des troupes britanniques furent envoyées à Algoa Bay par terre et par mer, on arrêta les chefs de file des colons, on les emprisonna au Dark Hole, au château du Cap ; des chefs khois du Suurveld (Stuurman, Trompetteur, Boezak) rejoignirent les Xhosas et se déchaînèrent, incendiant des fermes en chemin, depuis Winterhoek jusqu'à Bruintjieshoogte, à moins d'une journée de Graaff-Reinet. Des familles entières de fermiers furent massacrées, dont les noms furent dûment inscrits dans les registres publics. Quantité de Khois et de Xhosas furent abattus, dont la mort n'a été enregistrée nulle part.

Lorsque Cupido Cancelas, Anna Vigilant et leurs enfants emménagèrent dans le *kaia* de ma Martha, une vieille femme khoi, la bourgade (à en croire le voyageur John Bartow) en était encore à ses balbutiements et ne comptait qu'une douzaine de maisonnettes en torchis occupées principalement par des négociants ; il y avait aussi une église réformée et son presbytère, sans parler des modestes bâtiments de la garnison. Peu après leur arrivée, l'église fut incendiée. On la reconstruisit rapidement mais, avant qu'elle ne soit consacrée, elle fut réquisitionnée et devint le quartier général des *pandoers*, les troupes hottentotes.

C'était aussi l'époque où les premiers émissaires de la Société missionnaire de Londres arrivèrent d'Europe. Au milieu de la guerre ou des rumeurs de guerre, ils tentèrent d'établir un semblant de paix et de stabilité par le biais de leurs inlassables sermons auprès des Blancs et des autres ; mais leur présence ne fit qu'aggraver les dissensions et une situation déjà catastrophique. Un nombre croissant de colons délogés par les soulèvements entre la Sunday's River, la frontière et la Great Fish River vinrent trouver refuge dans la bourgade. En outre, des centaines de Khois, pris entre les colons et les Noirs, y affluèrent en quête d'un havre. Entre Blancs et hommes de couleur les tensions montèrent.

Anna se résigna aux circonstances. En guerre ou en paix, les gens auraient toujours besoin de linge blanc, et on lui commanderait toujours son savon. Le bois que Cupido rapportait des kloofs et des collines était de plus en plus demandé. Il perfectionna encore son art de menuisier et le bois ajouta considérablement à ses revenus. Bon an mal an, le couple commençait même à prospérer.

Mais, au tréfonds de son cœur, Cupido ne réussissait pas à trouver le repos. Les braises intérieures, bien vives, qui, pendant des années, lui avaient valu des nuits blanches et avaient perturbé ses journées, couvaient dangereusement. Les premiers mois que le couple passa à Graaff-Reinet lui apportèrent une paix temporaire. Mais ses troubles intimes ne faisaient que patienter pour mieux exploser le moment venu.

Il était de plus en plus tenté d'aller satisfaire ses désirs auprès

d'autres femmes. La bourgade, envahie par des hordes de gens venus des lointaines contrées frontalières, paraissait un petit paradis verdoyant après la brousse aride à laquelle il avait été habitué. Chaque fois qu'Anna osait ne fût-ce que lui lancer un regard désapprobateur, il partait en quête d'une autre fille. Si elle essayait de lui parler, il penchait la tête d'un air contrit – abject – et lui jurait qu'il ne comprenait pas d'où lui venait ce désir effréné : il prenait possession de lui et il était impossible de lui résister : que pouvait-il y faire ?

Elle insistait. Je suis ta femme. Tu as des enfants. T'es plus un jeune galant. Ressaisis-toi avant d'apporter la honte sur notre famille.

Et lui : Je sais, je sais.

Il lui arrivait de se calmer pendant quelque temps, puis le feu reprenait possession de lui. S'il essayait d'écarter la tentation, c'était pour se tourner vers l'alcool. Un jour, il vola même un tonneau d'un [half-aum](#) d'eau-de-vie sur le chariot d'un négociant qui attendait d'être déchargé. S'il avait été pris, s'insurgea Anna, on l'aurait emmené tout droit au Cap ! Fouet ou cachot du Dark Hole, sinon la potence, une bonne fois pour toutes. Et qu'il ne vienne pas alors pleurer sur son épaule !

Cupido s'apitoyait sur lui-même. Quelquefois, il ne se levait pas pendant des jours d'affilée, il éclatait en sanglots dès qu'on essayait de lui faire entendre raison. Mais, tôt ou tard, il finissait par se lever et se rendait à l'estaminet le plus proche. Ou à la femme la plus accessible. C'était pire quand il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Alors il ne connaissait plus de limites. Il lui arrivait même d'aller dans les kraals du drostdy et de prendre une chèvre, comme autrefois quand il se satisfaisait de tout ce qui lui passait sous la main.

Tu peux pas continuer comme ça, Cupido, le tançait Anna. Tu apportes la honte sur moi et nos enfants.

Je peux pas m'en empêcher, Anna. Je suis ainsi fait.

Il est temps de changer de ton. Une chèvre ! Nom de Dieu, mon gars ! T'as donc pas d'honneur ? Si ta mère savait ça...

Laisse ma mère tranquille.

Si ta mère savait. Tu peux pas t'empêcher de fourrer tes mains sur tout ce qui bouge. Hormis un lièvre et, encore, c'est parce qu'il est trop rapide !

Laisse-moi tranquille, fiche-moi la paix. Tu sais pas ce qui me passe par la tête.

Je sais ce qui se passe dans ta bête là et ça me suffit !

Anna, arrête.

Non, j'arrêterai pas. Parce que ça me concerne. Je suis ta femme. Je compte donc pas pour toi ?

Alors, il se désolait de plus belle. A cause d'elle. A cause de lui. Mais

pas pour longtemps. Il remettait bientôt ça.

Et ça ne se terminait pas toujours bien. Deux, trois fois, ça lui valut de gros ennuis. Un jour où il était avec la femme d'un autre, celui-ci, le surprenant en pleine action, sortit un couteau et jura de castrer le mécréant sur-le-champ.

Nu comme un ver, Cupido glissa de l'épouse au sol en terre battue et se mit en position de combat face à son adversaire. C'était comme quand l'envie de boire le prenait, ou le besoin d'avoir une femme : ça l'aveuglait, il ne voyait plus rien. Baissant la tête, il plongea sur l'homme. Il reçut un coup de couteau à l'épaule – qui ne réussit qu'à le faire sortir de ses gonds. La femme se mit à crier. Des badauds affluèrent. Quand ils s'emparèrent de Cupido, il était sur le dos du mari trompé, il essayait de l'étrangler. Ils réussirent *in extremis* à l'empêcher de perpétrer un crime. Il rentra chez lui dans un état lamentable. Sans ses vêtements. Essayait de se cacher d'Anna. Mais elle le tira de dessous le *kaross* et se mit à le houspiller. Toute l'eau de la Sunday's River ne réussirait pas à le laver de ses souillures. Elle le serina jusqu'à ce que, une fois de plus, pris de remords, Cupido éclate en sanglots. Anna resta de glace.

La deuxième fois, Cupido avait sur lui son couteau, le beau cadeau de Servaas Ziervogel. Il avait déniché cette femme-là dans le veld tandis qu'elle ramassait des branches de *ganna* pour Anna. Son mari attaqua Cupido par-derrière. Mais Cupido parvint à se libérer de la prise et se mit à frapper aveuglément avec son couteau. Le mari trompé, furieux, répliqua. Manqua de justesse la jugulaire de son adversaire. Mais il y avait du sang partout. C'est l'attaquant en personne qui dut ramener Cupido chez lui, où il put pleurer, se lamenter, fulminer et vitupérer à sa guise (ce fut un vrai supplice, il était au désespoir...) pour finir par sortir boire jusqu'à plus soif et sombrer dans une stupeur éthylique. Sur quoi, il passa trois jours au lit dans le *kaia* de ma Martha : on l'aurait cru à l'agonie.

La troisième fois, il y eut meurtre. Personne n'intervint lorsque la femme et lui besognèrent. Mais, par la suite, cédant au remords, l'épouse adultère avoua tout à son mari. D'abord il la fouetta et ne s'arrêta que lorsqu'il ne resta plus à la pauvre créature qu'un souffle de vie ; ensuite, il sortit en furie de sa maison, son *kierie* toujours à la main, et alla trouver Cupido dans le *kaia* de ma Martha. Sans s'abaisser à demander une explication ou même ouvrir la bouche, il se mit à frapper Cupido sur la tête et les épaules, en courant après lui trois ou quatre fois autour du *kaia* ; toutes les femmes du voisinage caquetaient et ululaient, essayant d'éloigner les enfants, qui hurlaient de peur. Sur quoi, Cupido réussit à rentrer précipitamment dans la cabane et, quand l'homme trompé fonça à l'intérieur pour le suivre, il se tourna vers lui, le beau couteau à la main. Un seul coup, en avant

puis en haut, et l'homme était mort.

Lamentations tonitruantes dans le *kaia*. Comment parviendrait-on à sauver Cupido du gibet, cette fois ? C'était une chose de se battre avec un inconnu dans la rue et de le laisser pour mort (Cupido avait raconté ses faits d'armes en détail à Anna) mais commettre un meurtre... et dans une ville blanche ! c'était une autre affaire ! Aucun savon dans le monde ne pourrait laver cette infamie.

“Anna, tu dois m'aider”, supplia-t-il mille fois, tremblant (ses genoux, ses bras, son corps entier tremblaient), pelotonné près du cadavre allongé dans une mare de sang. Sous leurs yeux, celui-ci crût, épaissit, fonça. Déjà, les mouches venaient voler à son pourtour. Cupido sentait déjà la corde autour de son cou. Était-ce pour en arriver là que sa mère l'avait élevé ? Pour cela qu'il avait souffert ? Cela qu'il avait appelé de ses vœux ? Pour cela qu'il avait tant voyagé, parcouru tant de chemin depuis le Koup, traversé des monts et des plaines, des étoiles et les confins du monde ? Sans jamais se débarrasser de cette insatisfaction, de ce feu qui brûlait en lui ? Il ne savait toujours pas avec certitude de qui il était le fils. Qui il était. Il ne savait rien. Sauf qu'il ne pouvait en toute décence mourir maintenant : c'était impensable.

“Anna, tu dois m'aider, gémit-il encore. Tu es ma femme.

— Tu aurais dû y penser avant de labourer la femme d'un autre. T'as que ce que tu mérites.

— Anna, aide-moi. Aide-moi, Anna”, plaida-t-il en pleurnichant.

Anna se laissa attendrir. Elle n'y pouvait rien, tel était l'homme qu'elle s'était choisi, l'homme qui l'avait baptisée avec des lucioles : elle devait prendre soin de lui.

“Sors, dit Anna Vigilant. Emmène les enfants. Toi aussi, ma Martha.

— T'as pas le droit de me renvoyer de chez moi.”

Cupido fit oui de la tête, trop embrouillé pour rechigner. Les enfants s'agrippèrent à ses jambes, gémissant, pleurant. Jamais dans sa vie il ne s'était senti aussi mal.

Pourtant, il savait bien, en son for intérieur, que, si une belle femme venait à passer par là, il la suivrait. Même si on devait l'exécuter dix fois, la corde autour du cou.

Enfin, il parvint à calmer les enfants en leur racontant des histoires, assis par terre devant la hutte. Les histoires de sa mère et celles d'Anna.

Ma Martha l'écoutait sans rien dire, jambes allongées devant elle. Elle refusait de croiser son regard.

Il s'écoula une bonne heure avant qu'Anna n'ouvre la porte branlante et de guingois – attachée par des lanières en guise de gonds.

“Vous pouvez rentrer, maintenant.

— Où est-il ? demanda Cupido d'une voix étouffée.

— Il est jamais venu personne ici, dit Anna d'un ton neutre. Mets-toi bien ça dans la tête.

— Anna, Anna." Il crut être traversé par une bourrasque, par un diable de poussière, par *sarês*, messager du dieu sombre Gaunab.

"Dis-moi... tout simplement", demanda-t-il encore, ce soir-là quand ils se retrouvèrent seuls – après qu'elle eut fait bouillir un grand chaudron d'eau et qu'elle l'eut observé se laver de la tête aux pieds, avec un pain de son meilleur savon, à la couenne d'hippopotame.

"Il y a rien à dire.

— J'ai tué un homme. Tu l'as fait disparaître.

— J'ai aussi fait disparaître le couteau turbulent.

— Comment tu as fait ?"

Elle ne lui adressa pas un regard. "J'ai eu une vision", dit-elle après avoir beaucoup attendu.

Il hocha la tête. Il savait qu'il était inutile d'insister.

"Comment puis-je te remercier ? demanda-t-il doucement.

— Tu peux me remercier en refaisant plus jamais ça.

— Si seulement je pouvais promettre. Mais comment ce serait possible ? Tu me connais.

— Je t'aiderai, Cupido."

Il presse son front contre la poitrine de sa femme. Il en a tellement envie ! Il n'y a rien qu'il désire tant. Mais il sait déjà. Demain, quand à nouveau l'astre du jour illuminera la terre, s'il voit une calebasse de vin ou une belle femme aux hanches dansantes, s'il sent dans sa main un couteau dont les contours épouseront ceux de sa paume, il cédera à la même pulsion. Il n'est pas encore près d'avoir les mêmes visions qu'Anna.

Mais, du moins, fera-t-il un effort. Il a sa fierté, après tout. Il suffit de le voir aujourd'hui : il vit dans une ville au milieu d'autres gens, des Blancs et des autres. Il a un travail pour occuper ses mains. Il se sent plus ou moins respecté. Il n'a peut-être pas réalisé ce que sa mère prévoyait pour lui mais il a tout de même fait quelque chose de sa vie, n'est-ce pas ?

L'avenir s'annonçait meilleur, avec Anna Vigilant à son côté.

Dans ces temps tumultueux, les bons artisans étaient prisés. Et nul autre que le nouveau landdrost, Frank Bresler, désormais locataire du drostdy en remplacement de mijnheer Maynier, ne passa commande auprès de Cupido Cancrelas, scieur. Le contrat stipulait que celui-ci recevrait par an seize dollars rix (pas moins de quatre shillings anglais) plus vêture et nourriture, s'il fournissait le drostdy en bois de charpente : c'était le meilleur prix qu'un fonctionnaire avait, à l'époque, le droit d'offrir à un artisan. Cela paraît moins mirobolant quand on sait que les Blancs du Cap payaient au même moment six dollars rix par mois pour envoyer leurs filles à l'école. Mais qu'à cela

ne tienne ! Cupido Cancrelas n'était pas blanc et ses enfants n'allaient pas à l'école, hein ?

SCANDALE A L'ÉGLISE RÉFORMÉE

Le moment charnière se situe un dimanche : Cupido redescend de la partie haute du bourg vers le *kaia* de ma Martha ; il vient de livrer un lot de savons. A l'aller, il avait déjà entendu une sorte de grondement, comme si le bourg s'était transformé en ruche. Dans les mois qui avaient précédé, on avait assisté à des manifestations et à des échauffourées : les gens, déjà, s'étaient rassemblés dans les rues, sous un prétexte ou un autre, mais, aujourd'hui, c'est pire, plus menaçant, la colère gronde. Cupido remarque la présence d'hommes blancs, de loin en loin, regroupés en paquets compacts devant telle ou telle maison, tous armés de mousquets. Il voit que les Khois regroupés près de l'église réformée ont eux aussi des fusils, ce qui est très rare.

A des hommes du groupe rassemblé devant l'église il demande ce qui se passe.

“C'est une question de religion, répond un vieillard en crachant un jet de jus de tabac jaunâtre qui lui frôle l'oreille.

— Quelle question de religion ?” Ces dernières semaines, Anna lui a recommandé de ne surtout pas traîner dans les rues : ils n'ont pas à se mêler des querelles d'autrui : ils ne feraient que s'attirer des ennuis. Surtout quand l'église des hommes blancs est mêlée à l'affaire – car les querelles ne sont jamais aussi violentes que lorsque Dieu en est l'enjeu. Les hommes blancs ne connaissent rien à Tsui-Goab ou Tkaggen et il est vain d'essayer d'en parler avec eux ; il vaut beaucoup mieux laisser chacun croire ce qu'il veut.

“C'est à propos du grand échalas.

— Quel grand échalas ?

— Comment peux-tu vivre ici et pas être au courant ?

— Maintenant, je veux savoir.

— Le grand gars qui s'appelle Van der Kemp, c'est un missionnaire. Il prêche pour nous, les Khois, à l'église réformée, une fois par semaine. Il a invité tous ceux qui sont baptisés à partager le pain et le vin.

— Qu'est-ce que le vin a à voir là-dedans ? s'enquiert Cupido, dont l'intérêt est piqué, tout à coup.

— Il donne du vin à tous les baptisés. Il dit que c'est le sang de son Tsui-Goab à lui, celui-là qu'il appelle Jésus.

— Il peut garder son sang. Mais s'il y a du vin, je viens.

— Tu peux pas aussi facilement demander à boire... D'abord, tu dois être baptisé pour devenir un enfant du Seigneur.

— Et ensuite, il me servira du vin ?

— Ensuite, il te servira du vin.

— Personne m'a jamais dit qu'il c'est, mon père. Ma mère me donnait

une réponse différente chaque fois que je lui posais la question. Qui sait si c'est pas Heitsi-Eibib ! Un inconnu qui serait passé par là un soir. Ou bien un spectre, un pied-gris, un *hai-noen*, ou encore un esprit, un *sono khoïn*. Ça pouvait même être notre baas, il était familier de la chose. Mon père a bien su s'entourer de brume. Alors, puisqu'on parle de vin, qui sait, ça pourrait bien être ce Jésus ! Comment est-ce qu'elle pouvait savoir ? C'est arrivé dans le noir.

— Tu ferais mieux de venir te rendre compte par toi-même, dit le vieillard en lançant un autre crachat qui manque de peu l'oreille gauche de Cupido. C'est presque l'heure de l'office."

Cupido hésite encore. Le vin, c'est une chose, mais il a assez entendu de sornettes, de la bouche de Servaas Ziervogel et d'autres, pour ne pas gober cette histoire si facilement !

"Alors, tu entres ou pas ? Si tu entres, tu pourras décider en connaissance de cause."

Sur quoi, Cupido s'aventure avec les autres à l'intérieur de la petite église réformée aux murs passés à la chaux. Mais ce qui le gêne... c'est que tous les Khoïs sont rassemblés à cette extrémité du bâtiment alors que les hommes blancs forment un groupe compact de l'autre côté. Il y a encore des fusils partout. Peut-être aurait-il mieux valu rester dehors, vin ou pas. Il commence à étouffer. Il jette des coups d'œil partout pour voir s'il pourrait se retirer discrètement.

Mais il n'a pas le temps de se précipiter vers la porte qu'un grand maigre en redingote noire, chauve, le crâne bossu, entre par l'avant du bâtiment. La congrégation lui ouvre un passage, comme un kloof étroit dans la montagne. Le grand maigre se dirige vers une table à tréteaux. Cupido prend bien note, sur celle-ci, des plateaux en argent sur lesquels sont posés du pain... et plusieurs pichets bien luisants.

"Il est là-dedans, tu vois, le vin..." lui glisse à l'oreille le vieillard à côté de lui.

Pas en grande quantité, vu la taille de la congrégation, songe Cupido, mais il a tellement soif qu'une simple gorgée lui ferait l'effet d'une cascade.

Le grand chauve ouvre grands ses longs bras. On dirait qu'il a l'intention de voler et, l'espace d'un instant, Cupido croit qu'il va le faire. Mais, au dernier moment, il ne se passe rien de ce genre, même si Cupido ne perd pas espoir. L'homme prononce quelques phrases que, à cause du brouhaha, Cupido ne peut comprendre – il s'attend encore à tout. C'est alors que, sans crier gare, la congrégation khoï entonne un hymne, et Cupido chante de même avec élan (sa voix résonne comme une cloche), son propre air, comme il en avait l'habitude lors des prières dans la ferme de son premier baas : un chant de pluie pour Heitsi-Eibib. Beaucoup plus tard, on l'informerait que c'est le psaume cxxxiv qu'il fallait chanter ce matin-là :

Allons ! bénissez le Seigneur, tous les serviteurs du Seigneur qui officient dans la maison de Dieu...

Avant même que les voix sonores des Khoïs se soient tues entièrement, les Blancs à l'autre extrémité de l'église se lèvent pour répondre (ainsi que Cupido l'apprendra plus tard) avec le psaume LXXIV :

Il a tout saccagé, l'ennemi, au sanctuaire : tes adversaires ont installé leurs insignes au fonton... Ils ont mis le feu à ton sanctuaire, ils ont souillé en la mettant à terre la demeure élevée en ton nom...

Pendant plusieurs minutes, il semble que les groupes opposés vont s'affronter sous le toit même de l'église réformée. Mais, absolument pas perturbé, le grand maigre lève ses longs bras et lance d'une voix tonitruante : "Prions."

C'est ainsi qu'est évitée la confrontation que Cupido a crue devoir être la conclusion inévitable de l'épisode. Quelle pitié qu'avec toute cette agitation, on n'ait pas versé une goutte de vin !

L'épisode continue de le hanter. Il le racontera à Anna, pas immédiatement, mais après l'avoir tourné et retourné dans son esprit, comme une pierre dans des rapides après un orage violent.

"Te mêle pas de ces choses-là, conseille-t-elle, laconique. C'est l'affaire des hommes blancs. Ça nous regarde pas.

— J'ai vu beaucoup des nôtres là-bas.

— Des tiens, peut-être, pas des miens. Pas des Sans. Nous sommes pas si bêtes.

— Ah bon, maintenant tu crois que tu vaux mieux que moi ?" Cupido porte une main à son *kierie*. Il n'a jamais levé la main sur Anna ; mais elle ne devrait pas mettre sa patience à l'épreuve. Elle le sait.

"Pas mieux. Quelquefois pires. Mais nous, les Khoïs et les Sans, nous avons notre voie toute tracée devant nous. Si nous nous retrouvons en travers de leur chemin, les hommes blancs nous écraseront.

— Nous nous retrouvons en travers de leur chemin dès le jour de notre naissance. C'est pas ce que nous voulions, mais c'est comme ça.

— Nous pouvons rien changer à la façon dont nous sommes venus sur cette terre. Mais ce que nous faisons aujourd'hui, nous pouvons le choisir. Et, Cupido, j'aime pas ce que nous faisons aujourd'hui.

— Pourtant, il y avait quelque chose chez cet homme... dit-il, encore troublé, les yeux mi-clos. Je sais pas ce que c'était. Tout ce que je sais, c'est que ça aurait pu mal tourner. Il y avait de l'orage dans l'air, mais cet homme avait pas peur. Son visage resplendissait.

— Quelle différence ça fait !

— Cet homme sait voler, annonce brusquement Cupido, inspiré, tout à coup.

— Quoi ?

- Il sait voler.
 - Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
 - Je l'ai vu, Anna. De mes propres yeux.
 - Tu mens.
 - Entends ce que je te dis, Anna.
 - J'entendrai mais j'écouterai pas. Pas tant que tu mâcheras ce
tabac rassis.
 - Nous verrons bien.
 - Oui, nous verrons.”
- Pour l'heure, l'affaire en reste là.

LE JOUR OÙ IL A FAILLI Y AVOIR LA GUERRE

Anna Vigilant croit que Cupido voit une nouvelle femme parce que, dans les semaines qui suivent, il disparaît régulièrement, alors qu'il est censé couper du bois, réparer un chariot ou raboter une table pour le landdrost. A moins qu'il ne soit en train de s'enivrer. Tant qu'il ne se retrouve pas mêlé à une bagarre ! Mais, en fait, il passe son temps à l'église réformée, ou à la modeste chapelle tout près, où le révérend Van der Kemp, quand ce n'est pas l'un de ses aides, le révérend Van der Lingen, souffreteux, bossu et poitrinaire, ou encore le jeune révérend Read, est pris par son sacerdoce. Read, qui, récemment débarqué d'Angleterre, parle encore mal le néerlandais, s'occupe surtout d'apprendre aux enfants à écrire et à compter. Ses deux aînés enseignent le catéchisme aux trente-deux Khois désireux d'en savoir plus sur la Bible, dans le but d'être baptisés en temps voulu.

Cupido ne se mélange pas aux autres. Mais il est toujours là. Afin, si l'occasion se présente, de pouvoir porter un siège ou une table, courir chercher une pile de manuels d'orthographe au presbytère ou encore aller faire une course. Les révérends sont le plus souvent courtois avec lui, bien que le grand maigre avec son manteau et son pantalon en velours côtelé noir soit souvent trop perdu dans ses pensées pour remarquer quiconque tandis qu'il court sans cesse de-ci de-là, à grandes enjambées toutes raides, comme un héron.

Lorsque Cupido a enfin le courage de demander pourquoi il est comme ça, un catéchumène lui apprend que, si le révérend est distrait, c'est qu'il est extrêmement érudit. Il parle toutes les langues connues des hommes ou des bêtes, y compris le xhosa, qu'il a appris en travaillant avec le chef Ngqika sur l'autre rive de la Great Fish River ; il apprend maintenant quelques rudiments de la langue khoi.

Mais qu'est-ce qu'un homme tel que lui fait parmi des gens comme eux ?

C'est une longue histoire, que Cupido apprend bribe par bribe. D'après ce qu'il entend dire, cet homme très érudit vient d'au-delà des mers, d'une ville beaucoup plus grande que Le Cap. Mais il a un caractère difficile. On raconte que, dans sa jeunesse, c'était assez terrible : toujours en train de boire, de fumer, de jouer, de se bagarrer. Et les femmes ! Encore célibataire, il a fait un enfant à une fille qu'il avait ramassée dans le caniveau (certains ont affirmé à Cupido qu'il a eu des *ribambelles* d'enfants). Puis il a ramassé une autre fille dans la rue et l'a épousée, sans renoncer à ses mauvaises habitudes. Jusqu'à ce que le Seigneur décide de le faire rentrer dans le rang. Et le voici donc

aujourd'hui à Graaff-Reinet, près de la dangereuse frontière orientale de la colonie du Cap.

Personne ne saurait garantir la véracité de ces récits. Mais un je-ne-sais-quoi frappe Cupido, fait résonner en lui une corde de *ghoera* : toutes ces histoires de femmes, de boisson, de batifolages dans la grande ville. Il se dit qu'il serait utile d'écouter un tel homme. En voilà un qui doit savoir de quoi il parle.

Pendant un temps, il hésite à franchir le pas. Mais plusieurs événements l'amènent à poursuivre sa réflexion.

Le premier suit de peu ce fameux dimanche où Cupido s'est aventuré pour la première fois dans l'église réformée. Cela débute avec des rumeurs selon lesquelles toute une horde de fermiers chassés de leur propriété à la frontière par des maraudeurs xhosas ont formé un *laager* avec leurs chariots près de Swaershoek, juste au-delà de Brintjieshoogte. Près de trois cents chariots, dit-on. Ils ont fait savoir qu'ils en avaient assez que les Hottentots profanent leur église de Graaff-Reinet et que, à moins que cela ne cesse sur-le-champ, ils vont venir mettre le feu à l'édifice. Ils exigent qu'on lave à grande eau tous les bancs, qu'on déterre le pavement autour de l'église et qu'on érige une barricade pour repousser ce ramassis de païens ; on devra couvrir la chaire d'une étoffe noire en signe de deuil pour montrer que les fermiers n'ont pas de pasteur digne d'eux.

Van der Kemp va discuter de ces exigences avec mijnheer Maynier, tout juste revenu au bourg avec le grade de commissaire à la sûreté. Les choses se présentent mal. Si des violences devaient éclater, ils n'ont à leur disposition pour défendre Graaff-Reinet que vingt et un dragons, dix-neuf pandoers (les soldats hottentots), environ quatre-vingts Khoïs armés, une poignée d'habitants blancs et quatre modestes canons. De son côté, le missionnaire accepte, pour que la paix revienne, de retirer de l'église réformée sa congrégation hottentote. À l'avenir, ils se réuniront au presbytère. Les Blancs qui souhaiteront participer à l'office seront les bienvenus. Mais, pour sa part, il ne remettra plus les pieds dans une église dont aura été exclue une congrégation d'indigènes.

En outre, les fermiers réclament que leur soient livrés tous les Hottentots soupçonnés d'avoir été impliqués dans des attaques contre les fermes que les Blancs ont reçues en partage. Maynier refuse : s'il y a au bourg des Hottentots accusés de tels crimes, il les fera arrêter et passer en procès selon les lois de la colonie : d'aucune façon il ne les livrera aux fermiers qui veulent faire justice eux-mêmes.

À ce moment-là, les fermiers rebelles sont massés à quelques centaines de pas, à l'abri derrière un mamelon. Les troupes sur lesquelles les autorités peuvent s'appuyer, disposées en croissant à l'extrémité basse du bourg, sont prêtes à l'assaut.

Cupido est là, lui aussi. Il pense que ce qui va suivre va compter. Il y a de la tuerie, de la fumée et du soufre dans l'air.

Au moment où il semble qu'on s'apprête à ouvrir le feu (les canons sont installés, les soldats en position d'attaque), la silhouette de Van der Kemp – on dirait un échassier – avance vers les troupes. Parvenu au presbytère, il va dans la cour, passe derrière le bâtiment, d'où il ressort à cheval. Plusieurs de ses gens tentent d'intervenir mais il leur fait signe de reculer et s'engage, au pas, sur la large chaussée poussiéreuse.

A mi-parcours, pile devant l'endroit où, médusé, Cupido observe la scène, soudain le missionnaire serre la bride, scrute un instant la chaussée, avant de descendre avec précaution de sa monture. Il plie en deux sa carcasse osseuse et ramasse quelque chose par terre. Pendant un instant, il regarde autour de lui, d'un regard myope et perdu, avant de remarquer Cupido, vers lequel il se dirige à grandes enjambées.

“Tiens”, lâche-t-il, comme s'il se parlait à lui-même.

Sans réfléchir, Cupido tend la main, paume vers le haut. Le missionnaire y dépose délicatement ce qu'il vient de ramasser. Une mante religieuse, vert vif, qui se balance sur ses délicates pattes de derrière.

“Mets cette petite chose en lieu sûr. Si la guerre éclatait aujourd'hui, je ne voudrais pas qu'elle soit écrasée dans la mêlée.”

Sans plus attendre, il retourne à son cheval, remonte en selle avec un mouvement plutôt inélegant de sa jambe gauche bizarrement articulée, et descend la rue en direction du mamelon qui miroite sous le soleil écrasant. Derrière, on ne le sait que trop, sont retranchés les colons, prêts à l'assaut. Ce missionnaire, seul contre des centaines de colons, court à une mort certaine ! Aucun espoir de le revoir vivant...

Cupido sent son cœur battre comme un pinson qui essaierait d'échapper à un piège. Repliant avec précaution sa main gauche sur la droite, dans laquelle repose l'insecte, il va vers le bas-côté de la chaussée, vers le jardin le plus proche, où il dépose délicatement l'insecte, dans une grosse touffe d'herbe sèche.

Il est conscient qu'il vient de se passer quelque chose d'une extrême importance. Son corps se fige, se resserre autour du secret qu'il détient.

Il retourne auprès des autres, gens de couleur et hommes blancs, tous amassés d'un seul côté de la rue.

Pendant longtemps, il règne dans la bourgade un silence de mort. De loin en loin, un chien aboie, une tourterelle roucoule – un roucoulement à vous fendre le cœur – et, près de la rivière, les tisserins pépient : ils savent que, d'un moment à l'autre, un cataclysme va s'abattre sur eux.

Or voilà que le missionnaire revient, de sa même allure nonchalante

et impassible, cette fois accompagné par deux colons, barbe fleurie, vêtements en sergé et chapeau à large bord. Ils pénètrent ensemble dans le drostdy avec Maynier – ses conseillers, les heemraden, à sa suite.

Il faudra attendre que Maynier et le landdrost Bresler reparaisent, le révérend Van der Kemp entre eux, annoncent qu'on a trouvé un terrain d'entente et que les fermiers sont prêts à se retirer, pour que la foule se disperse, pour que les habitants rentrent chez eux en petits groupes. La plupart des Hottentots se rendent au presbytère pour un office d'action de grâces. Cette fois, Cupido ne peut se retenir. Il entre avec les autres. Et, comme de bien entendu, il chante plus fort qu'eux.

Après l'office, le missionnaire rejoint ses collègues dans la modeste école. Cupido le suit, encore sous l'effet de ce qui vient de se passer.

“Baas”, dit-il en rattrapant l'homme en noir.

Van der Kemp s'arrête. Se retourne lentement. Sous les sourcils noirs et épais qui dessinent deux équerres de menuisier sur son front bombé, ses yeux dévisagent son interlocuteur.

“Comment m'as-tu appelé ?

— Bbaaas, bafouille Cupido, s'étouffant d'appréhension.

— Ne m'appelle plus jamais par ce nom, le tance le missionnaire, à voix basse. Personne n'est le baas d'un autre en ce bas monde. Nous sommes tous les esclaves du péché.

— Baas ?

— Non, te dis-je, je ne veux plus jamais entendre ce mot passer tes lèvres.

— Alors, comment est-ce que je dois appeler le baas ?

— Tu peux m'appeler « révérend ». Si c'est indispensable.

— Ré... vé... rend, répète Cupido – lentement comme s'il goûtait le mot sur le bout de la langue. Ça doit être un mot... savant, ça.

— Ce n'est pas un mot savant, c'est juste un nom.

— On dirait un nom beaucoup trop savant pour quelqu'un comme moi. Trop savant, trop grand, trop blanc.

— Point du tout. Si tu le voulais de tout ton cœur, tu pourrais devenir révérend toi aussi.

— Je ne peux pas croire ça.” Cupido réprime un gloussement gêné.

“Aux yeux de Dieu, il n'y a pas de différence entre les hommes.” Un silence. “Je t'ai dit que nous sommes tous esclaves du péché. Mais dans le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous pouvons tous être lavés de nos péchés, libérés par son infinie miséricorde.

— Comment est-ce qu'on... fait... une chose pareille ?” Les mots ont failli rester coincés dans sa gorge.

“Viens au catéchisme demain. Nous commencerons à nous occuper de ton âme.”

Cupido le regarde bouche bée.

Lorsqu'il rentre à la maison, Anna l'attend à côté de son énorme chaudron noir dans la cour de Martha.

“Où étais-tu ? demande-t-elle en poussant un soupir. Avec une autre femme à cette heure de la journée ?

— Tu vois ce savon ? demande-t-il posément.

— Qu'est-ce qu'il a, ce savon ?

— Tu sais que les vêtements qu'on lave avec deviennent très blancs...

— Bien sûr, je le sais. Tu veux m'apprendre des choses sur mes savons, maintenant ?

— Demain, je t'emmène à l'église réformée. Quand nous ressortirons de cet endroit, nous serons blancs et propres.

— Un jour, j'ai essayé de me laver dans un chaudron comme ça. Je boite encore d'avoir essayé de devenir blanche.

— Je parle pas de nos corps, Anna.

— Alors de quoi tu parles ?

— Il y a quelque chose qu'ils appellent « l'âme ».

— Laisse-moi tranquille.” Elle lui tourne le dos pour se remettre à tourner la grande louche.

“Cet homme parle beaucoup de purification. Comme toi, il croit qu'il faut mélanger le sang au savon. Il dit que ça rend tout plus blanc.”

Anna ne peut s'empêcher de lui jeter un regard de biais, pour vérifier qu'il ne plaisante pas. Mais elle demeure sceptique. “Que connaît-il au savon ?

— Pourquoi tu m'accompagnes pas ? Tu pourras te rendre compte par toi-même.”

Agacée, elle claque la langue : “Tu sais pas de quoi tu parles, Cupido Cancrelas.

— Attends un peu, tu verras. Un jour, les gens m'appelleront « révérend ».”

Elle rit : un long rire qui s'étire comme des boyaux qu'on déroule.

“Révérend mes fesses.”

Sans se laisser décourager, Cupido continue : “Je veux devenir un enfant du Seigneur.”

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT

Le lendemain matin, ils se rendent tous chez le [heemraad](#), près de l'église réformée, où l'on enseigne le catéchisme : Cupido, Anna et les quatre enfants, Vigilant, Geertruid, Rachel et Jan. Cupido et Anna ne s'adressent pas la parole. A un moment donné, quand ils sortent de la maison de ma Martha, il regarde sa femme qui est en train de nouer son [doek](#) rouge – elle lui renvoie un regard menaçant : tu dis un seul mot et je te tape avec la louche à savon.

Son attitude n'a rien de soumis. Au contraire. On a l'impression qu'elle n'a pas dormi, qu'elle a réfléchi toute la nuit : je veux d'abord bien me rendre compte de ce que c'est, cette histoire... Je suis une San, je ne vais pas me faire prendre si facilement. Mais si ce soi-disant révérend peut vraiment voler, s'il peut te tenir à l'écart des autres femmes, de l'alcool et de la bagarre, alors il ne peut pas être mauvais !

Dans la pièce côté rue de la maison du heemraad, elle s'installe sur un banc, à l'arrière, en compagnie de plusieurs autres femmes ; les enfants s'assoient en tailleur, devant, sur le sol de noyaux de pêches passé à la bouse et au [miel](#)¹. Cupido s'assoit au premier rang, droit comme un meerkat. Il ne veut rien manquer.

C'est le jeune frère Read qui prend la parole le premier. Il se bat avec les arcanes du hollandais, sa langue s'empêtrant encore dans l'anglais, ce qui accentue la rougeur de son visage rubicond. Encore un peu jeunot pour aspirer au titre de "révérend", se dit Cupido : une pêche verte. Pauvre homme, le soleil du Kamdeboo semble taper trop fort pour lui. Mais ce que Cupido approuve, c'est la façon dont ses yeux bleus s'attardent sur les femmes de l'assemblée, notamment les jeunes. Voilà quelque chose qu'il peut comprendre. Il décide d'autoriser le frère à œuvrer pour le bien de son âme. Qui sait !

Mais c'est le grand révérend maigre qu'il attend. Et lorsque Van der Kemp fait son entrée, se fraie un chemin à travers les nombreux corps assis là, avec le discernement d'un chat qui marche dans la boue, Cupido jette un œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'Anna regarde bien.

Aucun doute là-dessus. La diction du missionnaire capte tout de suite l'attention de son épouse. Sans préambule, le révérend se lance dans une description de l'enfer : d'un cercle de feu et de soufre, qui rappelle beaucoup à Cupido le savon en ébullition quand, écumant et passant par-dessus le bord du chaudron, il déborde sur le sol de la cour ; des cris des damnés, de leurs grincements de dents. Il agite les

bras comme une outarde qui essaie de prendre de la vitesse dans les plaines. Comme la fois précédente, Cupido croit qu'à tout moment le prédicateur va s'envoler, survoler l'assemblée, sortir par la porte ouverte.

Mais c'est sa voix, plutôt, qui s'élève dans les airs. Elle monte toujours plus haut tandis qu'il grimpe dans la hiérarchie des péchés (alcoolisme, jurons, jeu, bagarre, fornication) jusqu'au plus haut – et alors la bâtisse résonne tout entière des échos de sa voix. S'ensuit un silence total, de mort, comme lorsqu'une tornade dans le Koup va mourir dans les collines. Et puis sa voix s'élève de nouveau, mais elle est devenue douce brise dans les feuillages. Doucement, il leur parle de miséricorde, de bienveillance et de paix, de foi, d'espoir, de charité. Bientôt des larmes coulent sur ses joues livides et striées de rides. Nombre d'hommes et de femmes, dans l'assistance, pleurent aussi.

Il leur parle de sa jeunesse dans la ville de Leyde. De ses excès, de ses péchés, de sa complaisance impie. Puis du jour où, tandis qu'il se promenait en barque avec sa famille sur la Meuse, il avait essuyé un orage : les hurlements du vent, les cris de sa femme et de son enfant. Une fois encore, sa voix s'élève vers les cieux, de plus en plus haut. Cette fois, Cupido est tellement transporté qu'il se produit vraiment un miracle. Il voit le révérend se mettre à battre ses longs bras comme la fois précédente ; il le voit qui rame de toutes ses forces – deux roues qui se mettraient à tourner, deux énormes roues. Alors, Cupido voit le révérend qui commence à flotter, à s'élever très lentement au début, avant d'accélérer, les moulinets s'amplifiant. Et le mouvement n'atteint pas seulement le révérend mais Cupido aussi : son corps s'agite tout à coup, des plumes poussent sur ses bras qui deviennent des ailes, un tremblement qui débute à ses pieds remonte par ses jambes maigrichonnes, puis le long de sa colonne vertébrale, par chaque vertèbre jusqu'à la nuque, toujours plus haut, et voici que le mouvement s'étend de lui à ses compagnons, à toute l'assemblée, hommes, femmes, enfants, jusqu'au plafond tout là-haut, avant de sortir de l'édifice, comme un envol d'oiseaux qui tourbillonneraient et se répandraient au-dessus du bourg, pour se diriger vers la montagne, au-dessus des collines, des [koppies](#), des sommets, des crêtes, le long des méandres alanguis de la Sunday's River, et le mouvement passe ensuite par la mer rouge sang, le long de la côte, franchit les estuaires de nombreux cours d'eau, Bushman's River, Riet River et Great Fish River, par-delà la frontière, par-delà toute frontière imaginable, si loin qu'on ne saurait le concevoir, et toujours plus haut, par-delà la lune et les étoiles, jusqu'au soleil, et puis à travers le soleil, dans une lumière étale et aveuglante de tous côtés, un torrent de lumière des plus pures qui les transperce, les lave comme le meilleur savon qu'Anna ait jamais fabriqué, et puis retour, de plus en plus lentement, à

contrecœur, avancée empêtrée, jusqu'à ce que, enfin, Cupido distingue à nouveau le bourg en contrebas, ses avenues bordées de canaux, des jardins tout en longueur, quelques arbres, des maisons éparpillées par-ci par-là, le drostdy, l'église réformée. Enfin, ils sont de retour sur leurs sièges. Le révérend redescend des cieux parmi eux, bat des ailes encore quelques fois, puis une toute dernière fois, s'ébroue jusqu'aux extrémités de ses longues plumes et, avec un ultime frémissement, recouvre son impassibilité. Le visage en feu, il est trempé de sueur et son énorme crâne bombé brille comme l'œuf d'un volatile descendu d'une autre planète. Beaucoup, dans l'assistance, ne pouvant contenir leur émotion, pleurnichent. Cupido reste bouche bée, il lui semble sortir de chez une femme qui lui aurait sucé jusqu'à la dernière goutte d'humidité de son corps, jusqu'à la dernière pensée de sa cervelle.

Béni soit le Seigneur, entend-il le saint homme dire, au loin, très loin. Béni soit le Seigneur, ô mon âme / Toute ma vie, je louerai le Seigneur / Je chanterai le Seigneur tant que j'aurai une once de vie en moi.

Et ce n'est là que le premier matin !

Le soir, longtemps après qu'ils ont couché les enfants sur la terre battue, telle une rangée de petites miches de pain sortant du four, Anna et Cupido bavardent encore.

“Je suis content que tu m'aies accompagné, dit-il dans l'obscurité, lorsqu'ils en ont terminé avec leurs affaires intimes.

— Je devais y aller. Tu es mon mari.

— Tu l'as fait pour toi aussi.

— Oui, pour moi aussi. Mais ce missionnaire est mauvais. Ses paroles sont dangereuses pour nous.

— Il est bon.

— Peut-être. Mais est-ce qu'il est bon *pour nous* ?

— Tu as vu qu'il volait, ose s'enquérir Cupido, qu'en as-tu pensé ?”

Pendant un long moment, Anna reste muette à son côté. Avant de répondre : “Je pourrais pas dire, Cupido. Mais il sait bien parler. Ça, je le reconnais. Et s'il peut t'aider à renoncer aux femmes, à l'alcool et aux bagarres, il se peut qu'il fasse du bien. Mais je suis pas certaine que ce soit si bien que ça, qu'il nous détourne de nos habitudes...

— Quelles habitudes ?

— Qu'est-ce qui nous arrivera s'il m'éloigne de Tkaggen ou s'il t'éloigne de Tsui-Goab ? Qu'arrivera-t-il si je peux plus voir les visions que je vois ?

— Qui dit que c'est ce qui se passera ?

— Il parle de son propre Seigneur Dieu. Il est pas des nôtres.

— Ne crois-tu pas qu'il y a assez de place pour Tsui-Goab, Heitsi-Eibib, Tkaggen et son Seigneur Dieu ?

— Non, Cupido. Bientôt tu comprendras qu'y a plus assez de place pour tous ici. Le jour viendra, tu verras, où il nous dira : Maintenant,

vous devez choisir. C'est l'un ou c'est l'autre.

— Nous pourrons y réfléchir ce jour-là. Aujourd'hui, tout ce à quoi je peux penser, c'est voler.”

Anna ne répond pas.

“Et toi ? insiste-t-il.

— Je vole depuis le début, à ma manière. Dans ma tête. Tu le sais bien.

— Mais je veux que tu m'accompagnes. Tout du long.”

Elle pousse un soupir, lui prend la main dans le noir. “Je serai avec toi, Cupido. Je marcherai à ton côté. Mais, pour ce qui est de voler, me pousse pas.”

Le lendemain matin, elle retourne à l'église avec lui – et les enfants aussi : pour eux, c'est une drôle d'aventure.

Désormais, la famille y retourne tous les jours. Cupido continue de scier et de couper du bois, et Anna fabrique ses savons. Mais, le matin, ils suivent le catéchisme.

Il y a des jours où l'on n'y fait que raconter des histoires – le plus souvent quand frère Van der Lingen ou le frère Read prend le relais. Des histoires comme ils n'en ont jamais entendues. Adam et Eve et le serpent. Noé et l'arche. Daniel dans la fosse aux lions, Jonas et la baleine ou David et Goliath. Ou bien encore l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qui changeait l'eau en vin, guérissait les malades et ressuscitait Lazare quatre jours après sa mort. Qui fut cloué sur une poutre avec une autre poutre mise en travers, ressuscita comme Heitsi-Eibib et voulut que les gens plantent l'index dans les trous qu'on lui avait percés dans la main.

Ensuite, ils entonnent des hymnes au cours d'offices qui durent des heures. Les chants encouragent Cupido à lancer sa voix tonitruante à l'assaut des murs, les chants qui font pleurer les adultes, les chants qui font que les enfants se pissent dessus et que certaines femmes se mettent à écumer et à marcher à quatre pattes dans l'église.

Béni soit le Seigneur, ô mon âme, et tout ce qui est en moi, béni soit Son nom. Béni soit le Seigneur, ô mon âme, n'oublie pas tous Ses bienfaits : Il te pardonne toutes tes injustices ; Il guérit tous tes maux ; Il sauve ta vie de la destruction ; Il te couronne de douceur et de tendre miséricorde ; Il satisfait ta bouche à l'aide de bonnes choses ; afin que ta jeunesse soit renouvelée comme celle de l'aigle...

Les enfants restent médusés devant les adultes. Ils ne comprennent pas grand-chose de ce qui se passe, mais c'est comme une boisson forte qu'on leur verserait dans la gorge, ils sont emportés par le flot, sans pouvoir résister. Ils tentent de saisir des bribes d'histoire. Les chants les transportent.

Pendant les mois d'hiver et le printemps sec, quand les arbres fleurissent, jusque dans la chaleur féroce de l'été. Jusqu'à un peu

avant le Nouvel An. Alors on prépare un office important sur les rives de la Sunday's River, pendant lequel on baptisera les convertis, gloire à Dieu, alléluia !

Ces derniers jours sont tombées des pluies torrentielles. Le courant est très fort, à la surface de l'eau on voit des tourbillons et des remous boueux. Quand le révérend Van der Kemp s'essaie à pénétrer dans l'eau, celle-ci grimpe vite autour de lui. Des voix inquiètes l'appellent depuis la rive. Ne devraient-ils pas attendre quelques jours... que les eaux se calment ? Et si une catastrophe était tapie dans le barattage du torrent brun ?

Au milieu des eaux tumultueuses, Van der Kemp les interpelle d'une voix qui porte loin malgré le tintamarre : Vous avez donc si peu de foi ! Le Seigneur des armées vous appelle !

Depuis le début, Anna Vigilant s'est contentée d'observer. Elle n'est pas encore prête. Jusque-là, fort bien, dit-elle à Cupido. Mais elle n'ira pas plus loin. Pas maintenant, en tout cas. Il lui faut consulter Tkaggen. Comment pourrait-elle tout simplement lui tourner le dos ? Elle a encore besoin de lui. Il se pourrait d'ailleurs que *lui* ait encore besoin d'elle.

On passe les enfants de main en main. De peur, deux d'entre eux se mettent à hurler et essaient de se rattraper aux jambes de Cupido, mais il se libère de leur étreinte et les pousse sur la berge pentue, dans les bras accueillants du révérend. Ils ne peuvent rester dans ses pattes en un tel jour, cette journée lui appartient, ses pensées le précèdent. Peut-être va-t-il voler de nouveau, s'envoler dans le giron de Dieu.

Un, deux, trois, quatre, le missionnaire baptise tous les enfants : Vigilant, Geertruid, Rachel, Jan.

Ils remontent avec peine la berge escarpée, grelottant, le visage trempé, brillant de larmes et de morve. Sauvés, enfin. La rédemption.

C'est maintenant au tour de frère Cupido.

Au-dessus des flots colères parvient la voix de stentor de l'homme de Dieu : *“Voyez ! J'ai été pétri dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu... Purge-moi avec l'hysope et je serai propre : lave-moi et je serai plus blanc que neige...”*

Comme les savons d'Anna, songe Cupido. Une dernière fois, il regarde en arrière. Anna l'observe, clouée sur place, au sommet de la berge pentue, entourée par les enfants qui sanglotent. Elle attend un miracle.

Ce qui arrive n'a rien d'un miracle.

Cupido se trouve là où la berge plonge dans l'eau, dans son meilleur habit, col haut et tout, un costume qu'Anna a acheté avec l'argent de ses savons. Le missionnaire est perdu dans les circonvolutions de son discours. Il agite les bras.

“Avant ce jour joyeux, avant sa conversion, notre frère Cupido

Cancrelas était un pécheur notoire entre tous ; connu pour ses jurons, ses mensonges, ses bagarres, sa lubricité, et surtout pour ses beuveries, qui le confinaient souvent à sa paillasse, car il est de constitution fragile. Dans ces moments-là, il était toujours prêt à renoncer à ses pratiques, et à s'engager dans une vie d'abstinence. Mais il était toujours surpris de voir que, dès qu'il se retrouvait à nouveau sur pied, le goût du péché reprenait le dessus. Or, voici qu'en ce moment capital il l'abjure solennellement devant les témoins de la congrégation de Dieu."

Et, renversant sa grosse tête en arrière : "Au nom de Dieu le Père, du Fils et du Saint-Esprit, frère Cupido, pénètre dans l'eau."

C'est le grand moment de Cupido. Tout le monde l'attend depuis si longtemps !

Maintenant, songe-t-il, maintenant, c'est à moi de voler.

Il plonge dans le courant, littéralement. Le missionnaire long comme un jour sans pain tente de l'agripper mais le manque. Le torrent furieux attrape le corps frêle de cet homme qui s'est jeté dedans sans calculer. Il gronde dans ses oreilles. Ce doit être, songe-t-il, cela dont Anna parle si souvent : l'instant où l'on pénètre dans une vision, où elle disait qu'on avait l'impression d'être sous l'eau. Rêve, Cupido, songe-t-il, pour l'amour de Dieu, rêve ! Maintenant ! Ouste ! Il faut que tu aies une vision ! Mais, dans les eaux remuantes, son esprit est lavé de toute pensée. Il suffoque. De l'eau partout : dehors, dedans. Une eau brune qui brasse, culbute, cascade, tonne, dévale vers l'océan : ou bien l'enfer ? se dit-il.

Il la sent qui l'empoigne, le tourneboule, le terrasse, l'entraîne dans un flot ténébreux. C'est pire que voler. Et incomparablement plus merveilleux.

Alléluia ! C'est donc la fin. Le voici qui meurt pour la troisième fois dans sa vie. Mais, cette fois, c'est la bonne.

Me voici, Seigneur Jésus !

1 Méthode traditionnelle de fabrication des planchers dans la région. (N.d.T.)

DEUXIÈME PARTIE

LE RÉVÉREND JAMES READ

1802-1815

Ma première véritable rencontre avec Cupido Cancrelas (même si je l'avais déjà aperçu en plusieurs occasions) remonte à son baptême dans la Sunday's River, à Graaff-Reinet, par un jour orageux de la fin 1801. Quelle ironie du sort ! C'est moi qui, après l'avoir repêché dans les eaux tourbillonnantes, ai dû ensuite l'abandonner dans le désert... moi qui, après avoir aidé à lui insuffler la vie de l'esprit, ai été rejeté par l'Eglise pour avoir succombé aux tentations de la chair.

J'ai toujours pensé qu'il était un peu fou. Mais si c'était de la folie, c'était une folie stimulante, attachante, qui me forçait sans cesse à réévaluer les bases de mon jugement et de ma pensée. N'y avait-il pas eu de la folie dans ma décision de renoncer à une existence sûre et prévisible d'humble menuisier du petit village d'Abridge dans l'Essex, à laquelle je préférerais celle de missionnaire dans une contrée dangereuse, à l'autre extrémité de la terre ? N'était-ce pas folie que de s'accrocher à Luther en m'embarquant sur le *Duff*, en partance pour les rivages septentrionaux de l'Afrique ? *Non pas le chemin que tu choisis mais celui qui t'est indiqué contre ta volonté, ton esprit et ton souhait : voilà le chemin que tu dois arpenter, c'est là que je t'appelle, là tu seras son disciple, tel est ton temps, tel est le chemin que ton maître a arpenté.* Considérez le résultat : une traversée qui dura deux années entières, qui nous entraîna d'abord jusqu'aux côtes du Brésil, où nous fûmes capturés par le navire corsaire français *Le Grand Buonaparte* ; puis vers Montevideo et Rio de Janeiro sur un autre navire qui fut à son tour intercepté par une flotte portugaise qui nous déposa à Lisbonne ; et puis de retour, abattus, sans le sou, à Londres, d'où seuls sept d'entre nous étions encore déterminés à partir pour Le Cap. Aujourd'hui, en vérité, je dois avouer que j'ignore si je suivais alors la voie de Luther et m'en remettais à Dieu ou bien si je ne faisais que suivre ma propre volonté, alors que tant de mes compagnons avaient reconnu dans nos adversités un signe par lequel Dieu nous montrait qu'Il ne désirait pas que nous atteignions le cap de Bonne-Espérance, comme on l'appelle (providence ou ironie, cela reste à voir). Les signes sont-ils jamais clairs ? L'âme connaît-elle jamais son propre aveugle raisonnement ? Où s'achève l'impénétrable volonté de Dieu, où commence notre obstination personnelle ? J'étais encore jeune, tout juste vingt-trois ans, lorsque nous débarquâmes sur ces rives sauvages. Comment aurais-je pu prévoir les nouvelles tribulations qui m'y attendaient ?

Tout ceci n'a d'intérêt, bien sûr, qu'en relation avec le personnage de Cupido Cancrelas – dont je puis dire maintenant, trop tard sans doute, qu'il fut le fléau et en même temps la bénédiction de ma vie.

Si ma mémoire est bonne, je l'ai rencontré quelques mois avant son étrange baptême au cours duquel il semble que ç'ait été la volonté de

Dieu que je lui sauve la vie. La première fois que je le vis, c'était dans la modeste église réformée de Graaff-Reinet, dont les pauvres murs étaient blanchis à la chaux ; il y eut ce jour-là une spectaculaire confrontation entre les colons et les Hottentots de la congrégation. Notre père Van der Kemp prêchait le sermon mais il se retint d'intervenir lorsque les deux parties de la communauté s'opposèrent en chantant, par défi et à tue-tête, des psaumes contradictoires. Le père Van der Kemp n'était pas toujours aussi passif et paisible ! Mais, ce jour-là, il semblait décidé à laisser les émotions s'épuiser d'elles-mêmes, tandis que les deux parties semblaient être de plus en plus honteuses de leur comportement face à sa sérénité – on pourrait oser parler de "sainteté" si l'on ne voulait risquer de pécher en employant ce terme. C'est ce jour-là que je remarquai frère Cupido parmi les autres, tout simplement à cause de la façon dont il chanta, de sa voix de stentor qui avait la puissance d'un orgue, même s'il chantait faux et pas l'hymne qu'il fallait dans cette bâtisse aussi modeste qu'austère.

A peine quelques semaines plus tard, m'en souvient-il, les tensions manquèrent tourner à la guerre ouverte. C'est alors que je remarquai encore frère Cupido, au milieu d'un groupe de gens dans la grand-rue qui menait de l'église réformée aux extérieurs du bourg, là où les colons étaient retranchés derrière un mamelon. Intrépide, ignorant mes supplications et celles d'autres proches, le père se rendit à cheval au campement des ennemis pour négocier avec eux (après tout ce qui s'est passé depuis lors, c'est avec une grande tristesse que je dois reconnaître que, en effet, les colons étaient bien nos ennemis). C'est à ce moment-là que, avisant une petite mante religieuse sur la chaussée juste devant le sabot de son cheval, le père serra les rênes, descendit de sa monture, tel le noble guerrier qu'il avait été en Hollande avant de s'exiler sous ces climats, ramassa l'insecte et le déposa presque affectueusement dans les mains de Cupido Cancellas, avant de reprendre sa route. Je suis certain que le père ne vit même pas à qui il confiait la petite créature verte ; je ne crois pas non plus que Cupido ait été conscient de l'importance de la chose. Il est probable qu'il ait reposé l'insecte presque immédiatement sans saisir toute la portée de cet instant. Mais, témoin de celui-ci, jusqu'à ce jour j'en chéris le souvenir, qui correspond si bien à tout ce que j'ai observé du comportement de notre père par ailleurs, depuis le jour de mon arrivée sous ces cieux jusqu'à sa disparition ô combien funeste une douzaine d'années après le baptême de frère Cupido ! (Combien de fois, lorsqu'on réussissait à le convaincre de prendre un bain dans la baignoire installée dans ce but, ce qui arrivait rarement, son esprit étant toujours tourné vers de plus hautes sphères, ne suis-je entré dans son pauvre logis que pour le trouver encore nu et émacié près de la baignoire, l'eau du broc depuis longtemps refroidie, tandis qu'il essayait

de persuader des fourmis de sortir de l'eau, une à une, avec moult prières, afin d'éviter de les noyer !)

Voilà qui ne ressemblait en rien à la façon dont frère Cupido concevait la vie ou la foi. C'était un véritable feu follet, tempétueux, passionné, extrême. Je vois une démonstration parfaite de son tempérament, me semble-t-il, dans ce qui se passa le jour de son baptême, lorsque, le moment de son immersion dans la rivière approchant, il se précipita de la berge très pentue et sauta, tête la première, dans les eaux tumultueuses. (Plusieurs d'entre nous, dont le frère Van der Lingen et moi, avions tenté de mettre en garde le père Van der Kemp, lui recommandant de repousser la cérémonie à un jour plus propice, quand les eaux auraient baissé, mais il avait refusé – obstinément, si je puis me le permettre –, arguant que, une fois implanté dans le cœur du chrétien l'espoir du salut et de l'expérience profonde du baptême, personne ne devait contrecarrer cette perspective, car on risquait alors d'encourir l'ire de Dieu.) Cupido lança son corps insignifiant dans les eaux brunes et bouillonnantes – et disparut. Un cri d'angoisse s'éleva de l'assemblée. Des femmes éclatèrent en sanglots, d'autres s'agenouillèrent et se mirent à prier ; les quatre enfants du converti, tout juste baptisés, se mirent à hurler.

Or je me trouvais moi-même à quelque distance en aval, là où des vêtements perdus ou lâchés par les enfants lors de leur immersion s'étaient pris dans les roseaux. Quand frère Cupido (à ce moment-là, il n'était d'ailleurs pas encore "frère" mais sans doute devais-je déjà le considérer comme tel), quand frère Cupido, donc, réapparut un instant, il le fit juste à ma hauteur, quoique à plusieurs brasses de la rive. Sur l'impulsion du moment, mais une prière aux lèvres, je sautai dans le torrent, sans même réfléchir que je n'avais jamais moi-même appris à nager – par là, je veux montrer que Dieu dut intervenir en personne. Au moment où je parvenais à saisir le corps ballotté par les eaux furieuses, je trouvai un appui sous mes pieds dans cette masse liquide et ardente ; je me redressai, portant le corps mou de notre futur frère. Les mains qui me retenaient par l'arrière nous tirèrent jusqu'à la berge.

Fidèle à lui-même, avant de ressusciter l'homme prostré sur la rive, le père Van der Kemp, le missionnaire qui ressemblait alors à un personnage de l'Apocalypse, le porta de nouveau au bord de l'eau et prononça les paroles sacramentelles du baptême : au nom de Dieu le Père, du Fils et du Saint-Esprit. Alors seulement il ramena le baptisé détrempé sur la terre ferme, où plusieurs d'entre nous firent chacun des tentatives maladroitement mais bien intentionnées, destinées à le ramener à la vie.

S'ensuivit un moment curieux lorsque frère Cupido finit par s'asseoir, le visage et le corps encore ruisselant d'eau sale, prit de

grandes inspirations et rota plusieurs fois de façon fort peu chrétienne, avant de proclamer tout de go son intention de sauter derechef dans la rivière, étant incapable de se rappeler quoi que ce fût de la cérémonie qui s'était déroulée sous nos yeux. Mais le père Van der Kemp, lui criant après, d'une voix inhabituellement impérieuse, le convaincquit que son baptême avait bien eu lieu et lui ordonna de rester tranquille.

Etant entré avec un tel fracas dans la fraternité de l'Eglise, il n'est guère étonnant que le frère Cupido ait continué sur le même registre dans son ministère au service du Seigneur et, plus tard, après qu'il eut été ordonné, dans sa célébration des sacrements. Je me rappelle un jour où, à Bethelsdorp, je le découvris en train de battre vigoureusement un jeune Hottentot arrivé depuis peu à la mission et en lequel nous placions de grandes espérances. C'était un spectacle difficile à soutenir. Frère Cupido était certes beaucoup plus petit et plus âgé que sa victime, qui s'appelait Klaas Links, mais il s'acharnait sur lui avec une férocité telle que le pauvre garçon fut presque réduit en bouillie. Nous eûmes la plus grande difficulté à détacher Cupido du corps apparemment sans vie du Hottentot. Et je dus employer toute ma force pour l'empêcher de continuer à frapper.

Il lui fallut beaucoup de temps et d'efforts pour revenir à un état où il fût capable de prêter attention à mes remontrances et à mes questions.

— «Pourquoi as-tu fait cela, frère Cupido ?

— Il refuse de se repentir et de se convertir.

— On n'obtient ni le repentir ni la conversion par la force. Les voies de Dieu sont impénétrables et Il agit en temps voulu.

— Dieu ne tolère pas le péché. Ce gars est un clou planté dans le corps de Jésus ensanglanté. Je ne peux pas autoriser ça.

— Non, frère, je t'en prie. Sois patient. Tu ferais mieux de t'agenouiller et de prier pour lui.

— Il y a un mois que je m'y emploie et je continuerai jusqu'à ce qu'il soit remis et puis je lui donnerai une autre chance. S'il continue de se durcir le cœur, je lui flanquerai encore une raclée.

— Frère Cupido, pour l'amour de Dieu ! En essayant de sauver l'âme de ce pauvre homme, tu compromets la tienne par les excès de ta violence.

— Dieu m'a parlé, frère Read. Je sais que c'est Sa volonté que cet homme soit converti à la foi.

— Certainement pas de cette manière. Ne vois-tu pas que tu fais beaucoup plus de mal que de bien ?

— Dieu jugera.

— Et à supposer que tu le tues ?

— Dieu s'arrangera pour sauver son âme avant qu'il meure."

Aucun argument ne pouvait le convaincre qu'il était dans l'erreur. Je me décidai à le surveiller de près, surtout lorsque Klaas Links alla mieux. Mais Cupido fut plus malin que moi. Très tôt un matin, avant que la cloche de l'église n'eut invité la congrégation à la prière (il faisait encore nuit et seules quelques traînées sanguinolentes commençaient à teinter le ciel), je fus réveillé par de grands bruits dans une hutte voisine. Me précipitant là-bas, je tombai sur Cupido qui, une fois de plus, s'acharnait sur le jeune Klaas Links.

Avec d'autres personnes qui avaient également été réveillées par le raffut, nous réussîmes à éloigner le frère Cupido de l'infortuné jeune homme et à le faire sortir de la hutte.

Cette fois en présence du père, j'essayai une fois de plus de raisonner et sermonner notre collègue. Il n'éprouvait aucun remords et, avec douceur mais fermeté, se déclara prêt à user de la force jusqu'à ce que sa victime se repente de ses péchés et accepte qu'ils soient rachetés par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après une longue discussion, tout le monde repartit de son côté, nous laissant seuls, le père Van der Kemp et moi.

“Si Cupido refuse de s'amender, dis-je, profondément attristé par les événements, il se pourrait que nous n'ayons d'autre choix que de l'exclure de notre troupeau.”

Ainsi qu'il en avait l'habitude, le père Van der Kemp plongea dans une profonde rêverie. Il plissa tant et si sombrement son front songeur que ses yeux disparurent.

“Voyez-vous, déclara-t-il enfin (en poussant un long soupir mais aussi avec, je pourrais le jurer, une lueur surprenante dans les yeux), l'histoire a retenu qu'à l'époque du roi chrétien Charlemagne on avait essayé d'amener le peuple saxon dans le sein de la chrétienté. Mais ces gens refusèrent le baptême. Pendant trente-huit années, Charlemagne lança des expéditions contre les Saxons pour les soumettre. On en tua des milliers. Jusqu'à ce que, enfin, ils se soumettent et acceptent la parole de Dieu.

— Père, vous ne pouvez attendre de Cupido qu'il s'acharne sur ce jeune homme pendant trente-huit ans !

— Je ne le crois pas, en effet. Mais peut-être ne devrions-nous pas trop intervenir dans ce qui pourrait bien être, au fond, la voie de Dieu.”

Je jugeai imprudent de le contredire. Qui sait, d'ailleurs, si Dieu n'était pas témoin de notre conversation ? Parce que, à peine un mois plus tard, après que frère Cupido eut une fois de plus échappé à notre surveillance et battu le toujours récalcitrant Klaas Links pour n'en laisser qu'un tas geignant de lambeaux de vêtements et de chair, sans compter des côtes brisées, un bras disloqué, le nez cassé et les yeux au beurre noir, le pauvre jeune homme se présenta un jour à nous et

demanda à être baptisé. Il devint l'un de nos plus ardents fidèles et l'un des membres les plus consciencieux de notre congrégation de Bethelsdorp.

Au fil des ans, j'eus maintes occasions d'être frappé par les extrémités auxquelles Cupido poussait sa ferveur. Je me souviens encore bien de la première fois. C'était moins de deux mois après le jour mémorable de son baptême, sur la longue route de Graaff-Reinet, à la ferme qu'on disait de Botha, près de Fort Frederick, à Algoa Bay, où le gouvernement avait alloué au père Van der Kemp un terrain pour qu'il puisse y établir une mission. Car c'était là son ambition depuis qu'il était revenu de chez les Xhosas, de l'autre côté de la frontière orientale, quelques années plus tôt, et il n'avait cessé de supplier les autorités de lui donner les moyens de la réaliser.

Un bon nombre de nos fidèles se joignirent à la marche, dans l'espoir de trouver un lieu qu'ils pourraient enfin considérer comme un véritable foyer, après une vie d'errance dans ce pays qu'ils parcouraient depuis des temps immémoriaux mais dont les colons hollandais tentaient, avec un acharnement grandissant, de les déloger. Parmi ces déracinés en grande partie démunis et persécutés, un observateur n'aurait pu que trouver exceptionnel le statut de Cupido Cancellas et de sa famille. Fruits de son propre labeur comme scieur et de celui de sa femme, Anna Vigilant, comme savonnière, il était désormais le fier propriétaire de son propre chariot (quelque peu branlant, certes, mais remplissant fort bien sa fonction), quatre bœufs et un modeste troupeau de chèvres, de moutons et de vaches. Il avait insisté pour nous accompagner, alors que nous ne pouvions pas lui offrir grand-chose en échange. Mais il méprisait l'idée même des gains matériels (sa femme, doit-on préciser, était, de ce point de vue, plus mercenaire ou peut-être plus pratique) : ses yeux, nous assurait-il avec feu, étaient constamment rivés sur la Croix du Seigneur Jésus.

Il y avait des moments où il me semblait que le zèle de Cupido Cancellas menaçait de mettre à l'épreuve jusqu'aux ressources quasi infinies du père Van der Kemp, qui, cependant, s'abstenait de l'avouer en public. Cela faisait partie de la croix qu'il avait choisi de porter en préférant échanger sa carrière lucrative de médecin militaire, d'homme scientifique et de philosophe contre les aléas et les tribulations d'une vie au milieu des miséreux de l'Afrique.

Nous devions être partis depuis dix jours lorsque nous passâmes devant un grand tumulus érigé sur le côté de la route au moment où elle suivait un étroit défilé dans une montagne dont le nom ne m'était pas encore familier. J'avais déjà vu de telles constructions (le terme n'est sans doute pas adéquat) sur les longues routes qui partaient du Cap vers l'intérieur et, plus tard, en accompagnant le père lors de son second et bref séjour chez les Xhosas, mais je n'y avais pas vraiment

prêté attention. Elles n'étaient pour moi que l'une de ces bizarreries qu'on s'attend à trouver dans toute contrée païenne. Il me semblait me rappeler qu'on m'avait expliqué que c'étaient des édifices érigés par les Hottentots en l'honneur d'une quelconque divinité indigène au nom imprononçable ; et je crois que chaque passant était censé ajouter sa propre pierre à ce cairn afin de s'assurer un heureux voyage.

Ce cairn-là, un spécimen impressionnant, dépassait de beaucoup le plus grand d'entre nous (qui devait être le père). Mais il n'y avait aucune raison, n'est-ce pas, d'attacher une signification particulière à un tas de pierres ! Je fus donc très surpris de l'attitude de Cupido lorsque notre trajectoire nous amena droit sur ce monument. Il poussa une exclamation dans sa langue natale que, dans les circonstances, je fus content de ne pas comprendre ; il déposa ensuite l'enfant qu'il portait dans ses bras et, se précipitant sur la pile, au lieu d'ajouter une pierre à toutes celles qui étaient entassées sans doute depuis des siècles par les voyageurs de sa race, il se mit à en retirer et à en faire rouler de l'édifice, pour les lancer dans tous les sens.

“Que fais-tu, frère Cupido ? m'enquis-je.

— C'est... c'est un monument païen ! explosa-t-il, pris d'une rage telle qu'il avait du mal à parler. C'est un blasphème. C'est ignoble. C'est une insulte à Dieu.”

Un ou deux de ses compagnons s'approchèrent pour lui prêter main-forte. Mais, colère, Cupido les arrêta. Il hurla qu'il ne voulait pas d'aide. C'était un devoir qui lui revenait et à personne d'autre : pour expier, supposai-je, tous les péchés qu'il avait commis au cours des années où il avait été enchaîné à ses croyances païennes.

Sa femme essaya d'intervenir, posa une main sur son bras pour le retenir. “Ce n'est pas nécessaire, Cupido.” Mais il la repoussa et, d'un geste rude, lui indiqua de s'éloigner.

Pendant près de deux heures, nous dûmes patienter, à une distance respectable, tandis qu'il continuait de démonter le cairn, pierre par pierre. Il les jetait dans les buissons ou dans un ravin non loin, d'où on ne pourrait guère aller les ramasser pour reconstruire le tumulus. Au fil des ans, lors de nombreux voyages, dont le long trek au Cap en 1813 et le dernier et malheureux trek par-delà les frontières de la colonie pour l'emmener à son ultime destination, le poste où il fut nommé en 1815, je le vis réitérer ce rituel, avec une énergie tellement féroce qu'il en avait des ampoules et des éraflures aux mains.

Je sais que, notamment dans les premières années, lorsqu'il s'attaquait ainsi à un cairn, aux environs de Botha's Place puis autour de Bethelsdorp où nous finîmes par installer notre mission, le père Van der Kemp le raisonnait chaque fois, gentiment, pour lui montrer qu'une telle initiative était excessive et inutile. Tant qu'au fond de son cœur il avait renoncé à son paganisme, il n'y avait aucun besoin de

démonter de simples signes extérieurs des rituels païens. Mais sur Cupido cet argument ne portait pas et son ardeur ne faillit jamais dans l'exécution de cette vocation qu'il s'imposait lui-même.

Il y avait un autre aspect pour lequel sa croisade contre ce qui avait un jour donné un sens à sa vie était portée à des extrêmes apparemment vains : c'étaient les chants et les danses qui marquaient les soirs de nouvelle et de pleine lune. Dans ce domaine, il rencontra moins de succès. Ces fêtes avaient une emprise telle sur l'esprit et l'imagination des siens, même ceux qui avaient en grande partie rejeté la superstition, que rien, vraiment rien, ne put les contraindre à s'abstenir. Pas même ses sinistres avertissements, ses imprécations, ses malédictions, ses réactions monstrueuses. Mais il refusa de reconnaître sa défaite. Après de nombreux mois de sombres réflexions, il trouva une solution que je ne pus qu'encourager. (Le père Van der Kemp fit remarquer, l'air désabusé, que la solution n'était pas très différente de celle trouvée, des siècles plus tôt, par l'Eglise catholique dans ses tentatives pour éradiquer les rites païens en Europe.) Il décida que les danses et les chants pourraient continuer avec la même intensité que de coutume mais que, désormais, il faudrait remplacer les paroles païennes par des psaumes chrétiens. Tout le monde sembla se satisfaire de cet arrangement et nos nouvelles et pleines lunes à la mission de Bethelsdorp continuèrent, curieusement, à être célébrées par des manifestations païennes endiablées. Que notre père Van der Kemp tolérât, voire – personnage insondable qu'il était –, semblait même approuver.

Combien de fois entre les près de vingt années qui séparent ce qu'on pourrait nommer l'accession à la grâce de Cupido et ma propre chute n'eus-je pas l'occasion de réfléchir au lien profond et surprenant qui unissait le père Van der Kemp et Cupido ! Avec un soupçon de perversité, sans doute, je puis accepter aujourd'hui de reconnaître que j'éprouvais peut-être une touche d'envie. Comme j'aurais aimé pouvoir considérer notre missionnaire comme mon véritable père, ainsi qu'il l'était pour Cupido ! Nous avons toujours été proches, et le fûmes de plus en plus au fur et à mesure que sa force (mais pas ses facultés) déclinait et qu'il devait de plus en plus souvent garder la chambre, de plus en plus faible et criblé de rhumatismes alors que je devais prendre en charge l'administration de Botha's Place et plus tard de Bethelsdorp. J'admirais cet homme et, en vérité, autant que cela pouvait se faire sans tomber dans l'idolâtrie, je le vénérâis, je l'aimais comme je n'ai jamais aimé personne dans ma vie. Or, à ses yeux, je crois et puis maintenant admettre sans rancœur que je ne fus jamais le fils que notre Cupido semblait être pour lui – de toute évidence.

Cette intimité pouvait bien dériver non seulement de la similitude

de leur passé mais aussi de quelques coïncidences remarquables de tempérament et de caractère, même si, à première vue, il pourrait paraître idiot, sinon scandaleux, de comparer un érudit comme le père, avec sa noblesse d'esprit et son raffinement européen, à un homme tel que Cupido Cancrelas, miséreux et ignorant de naissance, issu d'une famille d'indigènes, dénué de toute éducation, de toute perspicacité, de toute compréhension, de toute perspective pour la plus grande partie de son existence, une existence adonnée au vice et à la misère jusqu'à ce qu'il perçoive enfin la lumière du christianisme. Pourtant, ces différences, oserai-je le dire, sont superficielles. Au tréfonds d'eux-mêmes, ils durent ressentir un lien entre leurs souvenirs partagés d'une jeunesse dissolue, dévolue à la recherche de tous les plaisirs de la chair, et leur entière dévotion, une fois qu'ils se furent tournés vers Dieu, vers les intérêts de la religion chrétienne, sans oublier, cela va de soi, leur inclination mutuelle pour les extrêmes et les excès dans la démonstration passionnée de leurs croyances, de leurs convictions et de leur condamnation de tout ce que, désormais, ils trouvaient frivole, odieux et indigne.

Ils étaient tous deux, me semble-t-il aujourd'hui, mus par un sens féroce et particulier de leur fierté personnelle. Pas la *vanitas* de la Bible, mais une fierté qui dérivait d'une foi inébranlable. Je me rappelle l'occasion où, peu après notre installation à Bethelsdorp, quand, ayant récupéré la cloche d'un navire échoué sur les rochers d'Algoa Bay, le père la hissa fièrement au clocher de notre modeste église et enregistra dûment ses sentiments dans une lettre aux directeurs de la Société missionnaire de Londres, avec ces mots, qu'il me demanda de copier :

“Celui qui commande à la mer et aux ondes a permis que pénètre dans la baie un navire qui, heurtant les rochers, fut brisé en mille morceaux ; équipage et cargaison furent sauvés et la mer a envoyé sur la rive la cloche pour que nous nous en servions.”

Ce fut l'une des rares occasions où j'osai exprimer de molles hésitations quant à la direction qu'indiquaient les paroles et les actes du père. Comment pouvait-il croire, demandai-je tout en relisant la lettre, que Dieu avait fait s'échouer un navire dans le seul but de lui procurer une cloche pour sa modeste église réformée dans le désert ? Cette arrogance – car c'en était – ne confinait-elle pas au blasphème ? Ou, du moins, n'était-elle pas d'une intolérable naïveté ?

“Mon fils (cette façon de s'adresser à moi ne pouvait qu'exacerber, de façon poignante, le fait que, pour lui, je n'étais justement pas un fils), mon fils, les voies de Dieu sont impénétrables. Qui sommes-nous pour les mettre en doute ? Il nous a procuré un havre sur cette terre de luttes et de périls et Il a dû voir combien il importe que nous puissions, par le biais d'une cloche, appeler nos brebis à la prière dans

ce désert. Comment pouvez-vous douter (fit-il avec un sourire où se mêlaient reproche et bénignité) qu'il recoure à des extrêmes pour nous dispenser les marques de Sa bienveillance ?”

Cela ressemblait beaucoup à la façon dont frère Cupido réussit à convaincre de se soumettre à notre prédication les chefs rebelles des tribus, notamment à Algoa Bay, dangereux no man's land entre les colons blancs et les armées xhosas de plus en plus agitées : à la fois le violent et toujours turbulent Klaas Stuurman, ce vaurien chahuteur de Trompetteur et Boezak, ce coquin ivrogne et chasseur de gros gibier : Cupido argua tout bonnement que Dieu l'avait choisi pour triompher d'une existence de blasphème et de transgression afin d'emmener toute la nation hottentote à la rédemption.

La fierté n'était pas leur seul point commun. Ils avaient aussi ce même caractère violent et volatile, le mépris de l'adversaire et une façon dédaigneuse de le traiter, l'assurance souvent très téméraire que, par leur foi, ils avaient raison et les autres toujours tort, la conviction qu'ayant eux-mêmes subi les incrustations du péché avant d'accéder à la vérité, ils connaissaient mieux que quiconque la nature du mal, ce qui les autorisait à condamner avec opiniâtreté quiconque n'avait pas vu la lumière. Comme je comprends bien ceci ! Je sais maintenant, sans doute trop tard, à quel point j'ai moi-même cédé à la même tentation que Cupido, quand, pendant de longues années, j'ai mis trop de zèle à rechercher l'approbation du père et tenté de lui témoigner par tous les moyens mon assiduité et mon soutien inconditionnel. Le père Van der Kemp était, avouons-le, un homme si extraordinaire, son comportement était tellement digne d'un saint, son influence sur autrui tellement manifeste, que le sceau de son approbation semblait être le plus grand trophée que l'on pût souhaiter, son mépris ou son indifférence la pire sorte de révocation.

Mais je manquerai gravement à ma mission de rapporteur si je ne déclinais pas en même temps les maintes qualités que ces deux hommes partageaient : la gentillesse, le sens du sacrifice, l'humilité, la mansuétude. Au fil des ans, j'ai vu le père s'affaiblir et devenir de plus en plus frêle, émacié, trembler de plus en plus : “Quand j'ai vu le révérend la première fois, me dit un jour Cupido, peu de temps avant la mort du vieil homme, j'ai trouvé qu'il ressemblait à une grue ; aujourd'hui, je trouve qu'il ressemble plus à un marabout.” Déchéance due en partie à la vie ascétique qu'il menait, mais aussi à un lent évidemment, une lente brûlure de l'intérieur, car il se souciait de plus en plus des autres et de moins en moins de lui-même. Au point de se passer de chemise pour ne porter que sa longue veste élimée et effrangée tout au long de nos saisons de plomb comme de frimas ; il allait pieds nus car il ne supportait pas d'aller chaussé alors que des membres de sa congrégation étaient trop misérables pour s'acheter des

souliers. Frère Cupido de même, qui, pauvre épouvantail, ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même.

Bien sûr, ils étaient liés avant tout par le souvenir d'une jeunesse faite dans les deux cas d'excès et de péchés innommables, et par la sensation jubilatoire d'en avoir réchappé. Combien de fois, ah ! combien de fois Cupido (en des termes d'une candeur parfois gênante, devrais-je préciser) ne me raconta-t-il pas ses mensonges, ses diffamations, ses vols, ses bagarres, ses beuveries d'antan ! Plus il les racontait, plus elles acquéraient des proportions épiques, notamment, d'ailleurs, comme s'il en retirait un plaisir chrétien tout particulier, ses conquêtes féminines et, plus choquante que toutes, sa rencontre avec Anna Vigilant, celle qui deviendrait son épouse, escapade dont je préfère ne pas répéter ici les caractéristiques fougueuses et profanes. Combien de fois le père ne me détailla-t-il pas par le menu – à moi et à quiconque voulait l'entendre et, quelquefois même, à qui ne voulait pas l'entendre – les frasques de ses années de jeunesse ? Ses beuveries, même après avoir excellé dans l'exercice de ses fonctions militaires à Leyde et à La Haye, étudié la philosophie et les sciences naturelles à Edimbourg et à Middelburg, et obtenu son diplôme de médecin ; son appétit sexuel débridé ("gouverné par la lubricité" – tel était son verdict) ; la débauche, le tapage ; son caractère indiscipliné... Et puis le jour où tout avait changé en un seul moment après une tragédie imprévisible, quand, lors d'une excursion sur la Meuse à Zwijndrecht, par une magnifique journée d'été, à la fin du mois de juin, en 1791, un grain avait tout à coup fait chavirer la barque dans laquelle il avait emmené son épouse Stijnte, qu'il avait pratiquement ramassée dans la rue, et sa fillette, Antje, que lui avait laissée la femme mariée avec qui il avait eu une longue liaison. Elles avaient péri, il avait été sauvé. C'avait été le tournant de son existence. Il lui était arrivé parfois de douter de la religion. (Je me rappelle clairement les mots qu'il employa pour me décrire le désespoir dans lequel il plongea en ces moments tragiques et les termes dans lesquels il s'était adressé à Dieu : "Oh, Seigneur Jésus, s'il me faut avoir foi en Toi seul, je crains de devoir accepter la doctrine chrétienne, dont il a pourtant été prouvé qu'elle n'était qu'un tissu d'absurdités, de contradictions et de blasphèmes !") Désormais, son avenir était tout tracé : tout ce qu'il savait, c'était que son existence serait vouée à la religion, à l'Eglise. Après quelque temps, il lui apparut que la seule vie possible pour lui était celle du missionnaire.

Qu'est-ce qui pousse les hommes à devenir missionnaires ? Il ne peut y avoir pléthore de dénominateurs communs. Par bien des côtés, le père Van der Kemp dut être une exception, par l'intensité du caractère dramatique de son expérience sur son chemin de Damas.

Pour le reste d'entre nous dans la fraternité des missionnaires, la motivation a sans aucun doute été plus empirique et dénuée de drame. Dans le cas de notre infortuné frère Van der Lingen, un simple regard à son corps disgracieux et bossu, un seul mot prononcé par sa voix aiguë, et il devenait clair (Dieu sait que je dis ceci sans malice, je ne fais qu'énoncer un fait) qu'il ne se serait jamais senti à l'aise dans la compagnie des hommes ordinaires et qu'il avait été contraint de se réfugier dans l'univers de la mission, seul sanctuaire qui lui fût ouvert. Le frère Anderson, que je rencontrai plus tard à Dithakong et aux bons soins duquel je dus remettre Cupido, était manifestement (Dieu me pardonne) mû par la volonté d'exercer l'autorité, or jamais une personne de sa modeste extraction n'y serait parvenue dans un autre milieu, où auraient agi des hommes plus énergiques et plus doués. Quant à moi ? Je ne puis éluder la question, bien que je ne sois pas toujours certain de la réponse.

En revisitant mes souvenirs d'enfance, il me semble aujourd'hui avoir toujours été mû par le besoin de protéger et de secourir les vulnérables. Combien de fois, enfant, n'ai-je pas essayé de sauver des petites bestioles ou des oiseaux blessés ! Un oisillon qui s'était cassé l'aile en tombant de son nid, un hérisson attaqué par un chien méchant, un écureuil blessé par une pierre que lui avait lancée un chenapan. L'écureuil, je m'en rappelle bien parce que (je n'avais pas plus de dix ans), rentrant à la maison pour panser ses plaies, je fus poursuivi par son assaillant, un méchant gamin qui prenait plaisir à harceler les petits enfants du voisinage et semblait particulièrement heureux lorsqu'il réussissait à se mettre à califourchon sur sa victime étendue par terre, pour lui mâchurer le visage avec de la boue ou lui plonger la tête dans l'eau d'une mare, refusant de lâcher prise avant que l'infortuné ne rampe devant lui en larmes et ne reconnaisse sa supériorité. Cet après-midi-là, le petit monstre (puisse Dieu avoir pitié de son âme) me rattrapa et me fit un croche-patte pour essayer de me faire lâcher l'écureuil. La bagarre fut rude mais de courte durée : l'écureuil fut écrasé et rendit l'âme. Je sens encore la vie frémir une dernière fois en lui et échapper de son petit corps chaud et tout mou. Je pleurai de colère et de désespoir. Je ne saurais toujours pas expliquer pourquoi, mais je trouvai néanmoins au tréfonds de ma rage la force de m'extraire de la prise de mon adversaire, de l'attraper par sa tignasse ébouriffée et de lui taper le crâne par terre jusqu'à ce que, en sanglots, le visage strié de larmes et argenté de morve, déposant les armes, il demande grâce. Que je lui accordai avec une bonne volonté qui me surprit.

Il y eut au cours de mon adolescence un autre moment sans doute déterminant ; je venais de commencer mon apprentissage de menuisier quand, au cours de l'été, lors d'une fête foraine qui se tenait

sur la pelouse municipale à Abridge, où ma mère et moi vivions, je contemplai, fasciné, comme tout le monde, les animaux présentés par le cirque ambulante. Il y avait là un ours galeux et borgne, une exotique petite antilope qui claudiquait sur trois pattes, plusieurs singes crasseux, auxquels on avait coupé le pouce, et un chameau famélique. Il y avait aussi une baraque à l'entrée de laquelle une grande bannière rouge annonçait que le visiteur pourrait voir à l'intérieur *la femme sauvage de la brousse*. La pauvre créature était assise dans un coin, pelotonnée dans son paquet de hardes, gémissant et toute tremblante tandis que les spectateurs l'abreuvaient d'insultes et lui jetaient des pelures de pommes de terre, des pommes pourries ; de son côté, le propriétaire, rougeaud et d'une forte carrure, lui titillait les parties sensibles à l'aide d'une perche afin de provoquer chez elle une réaction. Du peu que je pus en voir, ce n'était pas une adulte mais une petite négresse, très jeune et très maigre, avec des cheveux crépus et le visage mâchuré. Ce spectacle m'emplit d'horreur ; pourtant, je ne pus m'arracher à sa contemplation : j'avais l'impression que, dès l'instant où je tournerais le dos, la pauvre créature serait tuée. En fait, ce qui arriva fut pire. Lorsqu'il fut évident que l'attraction résisterait à toute tentative pour lui extorquer une réaction, le "dompteur", si l'on peut dire, retira sa large ceinture brune de sa taille rebondie et se mit à rouer de coups le pauvre corps frêle, encouragé par les cris et les meuglements de l'assistance.

À l'instar de tous les autres enfants de ma génération, j'avais assisté à des flagellations en public, voire à des pendants (où je m'étais rendu sans la permission de ma mère) mais, cette fois-là, je ne pus supporter le spectacle. J'eus un haut-le-cœur et sus que j'allais vomir. Aveuglé par mes larmes, je fuis cette scène pénible. J'étais dans un état tel lorsque j'arrivai chez nous, dans Beadle Street, qu'il fallut à ma mère un certain temps pour m'extirper une explication cohérente. Sur quoi, tandis que, sanglotant et pris de hoquets, je l'agrippai de toutes mes forces, brusque et glaciale, elle fit cesser mes pleurs et me dit qu'elle ne pouvait absolument rien faire pour moi. Il y avait de la cruauté dans le monde et essayer d'intervenir ne pouvait qu'aggraver les choses. Je savais que si j'avais eu un père il aurait agi différemment ; mais il nous avait quittés quand j'étais encore dans les langes.

Ce soir-là, je sautai le repas et n'arrivai pas à trouver le sommeil. J'entendis la cloche de l'église égrener toutes les heures de la soirée. Peu après minuit, sans songer à mettre des vêtements chauds sur ma chemise de nuit, je me glissai par la fenêtre et retournai à la fête foraine qui, à cette heure, était plongée dans l'obscurité. Mais je parvins à retrouver la rangée de baraques du cirque. J'avais imaginé libérer toutes ces malheureuses bêtes dont j'avais vu la souffrance. Le

chameau, les singes privés de pouce, l'ours, la petite antilope. Et la malheureuse fille de la brousse. Les animaux étaient bien là, attachés à des poteaux, chacun dans son triste apprentis. Seule la dernière baraque, celle de la petite négresse, était vide. Dans ma poitrine, mon cœur battait la chamade comme un animal qui aurait tiré sur sa chaîne avec acharnement. Je ne pouvais quitter la scène mais je découvris que, devant les faits, j'étais trop pusillanime pour libérer les animaux. Et pourtant, je restai là. En mon for intérieur, je savais que je n'étais pas venu pour eux, sans pouvoir pour autant accepter de reconnaître mon véritable motif. J'errai sur le champ de foire jusqu'à ce que, après en avoir fait quatre ou cinq fois le tour, j'entende un bruit qui provenait d'une roulotte décatie, un peu à l'écart. Un gémissement, un soupir plein de lassitude poussé par une voix féminine – enfantine. Je sus, d'instinct, que c'était la fillette noire, *la femme sauvage de la brousse*.

Comme la nuit était chaude, la portière de la roulotte était ouverte. A l'intérieur, une lanterne, qui fumait méchamment, projetait sa lueur poussiéreuse sur le plancher sale. J'avais presque trop peur pour avancer davantage mais j'étais poussé par quelque chose de plus fort en moi. Je me suis souvent demandé depuis ce que j'avais vraiment pu distinguer dans cette lueur traîtresse, et ce que j'avais ensuite surimposé à la scène. Mais je suis aussi convaincu aujourd'hui que je le fus cette nuit-là d'avoir vu la rachitique enfant noire et son énorme oppresseur rubicond faire la chose, gigotant sur un tas de couvertures immondes, jetées à même le plancher, au milieu d'assiettes sales, de vêtements épars et d'un fatras d'ustensiles de maison. (Que savais-je de "la chose", à l'époque ? On ne devrait pas sous-estimer l'éveil d'un enfant qui vit dans une venelle d'un bourg de province.) La roulotte empestait la sueur et d'indescriptibles émissions et effusions humaines ou animales.

A un moment donné, l'homme dut se relever sur ses bras tendus au-dessus de la fille qui pleurait, et apercevoir mon ombre dans l'embrasement de la portière. Il me hurla après. La fille poussa un cri et se tortilla dans le noir. Il n'y avait aucune différence entre les sons qu'elle émit alors et son gémissement de douleur dans la baraque l'après-midi.

Comme alors, je pris mes jambes à mon cou, m'arrêtai pour vomir et courus encore. Je laissai les animaux enchaînés à leur sort. Et la fille au sien.

Ce n'était pas encore une décision consciente de ma part ; mais, des années plus tard, je sus que ç'avait été ce jour-là que j'avais décidé de ne pas passer le restant de mes jours à Abridge, de devenir missionnaire et de dévouer mon existence à sauver les pauvres et les opprimés de cette terre. Et c'est pour cela aussi, je crois, que Cupido

fit une telle impression sur moi le jour où je le rencontrai pour la première fois.

En ce qui concerne ma relation avec frère Cupido, elle contint, indubitablement, dès le départ, une forte dose d'ambiguïté. D'abord, c'était un Hottentot, et j'étais un homme blanc. Ce qui, dans ce pays, et c'est bien regrettable, est un facteur important et, souvent, crucial. A l'époque, je n'avais pas encore été ordonné et ne pouvais donc administrer les sacrements (ce merveilleux avantage conféré à la Société missionnaire de Londres en 1805 ne fut effectif qu'en septembre 1806), mais, aux yeux de Cupido, je faisais bel et bien partie de l'establishment religieux de Graaff-Reinet en qualité de servant du révérend Van der Kemp, alors que lui-même n'était qu'un païen débarquant de la brousse ; il ne se convertirait que plus tard, pour devenir un membre certes enthousiaste mais néanmoins inférieur de notre congrégation. D'un autre côté, j'étais beaucoup plus jeune que lui, j'étais, à mon arrivée, un jeune blanc-bec de tout juste vingt-trois ans, alors qu'il devait avoir la quarantaine et connaissait de multiples facettes du monde que j'avais du mal ne fût-ce qu'à imaginer.

Sans compter que, contrairement à notre chef missionnaire, j'étais peu doué dans l'apprentissage des langues et qu'il me fallut très longtemps pour maîtriser les arcanes et les sons gutturaux du néerlandais, sans parler du hottentot. Ce fut une chance que Cupido semblât mieux parler le néerlandais que sa langue maternelle.

N'empêche, je puis affirmer qu'il passa entre nous dès le départ un courant de sympathie, une volonté de se comprendre et de nous faire confiance l'un l'autre, alors même que nous n'avions d'autre moyen de nous exprimer que des regards pleins d'une manifeste bonne volonté. Il est indéniable que notre connaissance, à l'un et à l'autre, de la menuiserie nous rapprocha d'une autre manière, quelque matérielle qu'elle fût. A travailler ensemble, à dégauchir, raboter et cheviller différentes pièces de bois pour en faire une bonne table bien solide, un siège rudimentaire ou un banc de métier, nous fîmes une expérience de partage et de compréhension qui se développa en autre chose, que je ne puis qu'appeler : une conscience mutuelle. Conscience de la vie du bois, de l'arbre qui avait crû avant d'être métamorphosé en table ou en banc, de son extension au-delà de nos vies propres. Cupido n'était pas seulement un homme pragmatique mais, en quelque sorte, un artiste. A travers le bois que nous choissions, mesurons, débitons, amaigrissons, chanfreinions et assemblions, je me découvris une affinité avec lui qui me semblait être l'expression d'une grande partie de ce que nous étions incapables de mettre en mots.

Cela dit, au début du moins, on n'aurait pu parler d'intimité entre

nous. Ce pas crucial, si je puis avoir l'audace de l'appeler ainsi, nous l'avons finalement franchi au cours de l'année 1803, le 20 juin pour être précis, quand j'épousai une jeune femme hottentote. Elle était très jeune à l'époque, sans doute pas plus de dix-huit ans, et le plein inventaire de ses biens se réduisait à deux peaux de mouton et un collier de perles qui ornait son corps frêle. Si épouser une femme riche pouvait agir comme une tentation d'infidélité à notre vocation, au moins en fus-je épargné – par la grâce de Dieu. En outre, je dois avouer que je croyais sincèrement que la décision de la prendre pour femme me préserverait de toutes les tentations de la chair, qui, je puis l'avouer aujourd'hui en ma maturité, m'ont toujours taraudé. (Même si je suis fier de dire que je n'ai jamais tout à fait, à cette époque, succombé au désir dont le père Van der Kemp admettait si ouvertement avoir fait l'expérience, avec une franchise qui aurait fait la fierté de saint Augustin ; ma seule défaillance, que trop constante, consistait alors à prendre, pour ainsi dire, mon désir en main, suivant le lamentable exemple d'Onan.) Je ne pouvais qu'espérer que, si pauvre qu'elle fût, ma femme trouverait des richesses dans le Christ que ni elle ni moi ne fûmes capables de jamais définir. Son nom chrétien était, peut-être inévitablement, Maria. Je n'ai jamais appris à prononcer son nom hottentot.

Cet événement, ce choix suscitèrent d'innombrables discussions au fil des ans, à Graaff-Reinet, à Botha's Place et à Bethelsdorp, et plus tard encore dans la mission du révérend Anderson à Lattakoo (que l'on nommait également Dithakong) et, semblait-il, dans toute la colonie. Mais je croyais à l'époque, et je le crois encore, que je pourrais mieux accomplir ma mission si je pouvais m'identifier complètement à mes ouailles, en liant mon sort à celui des gens que j'essayais de convertir. Si d'aucuns trouvèrent cette union "avilissante" pour moi, ce que je conteste avec force, ce ne pouvait être qu'une épreuve temporaire, qui serait forcément et amplement équilibrée par l'élévation spirituelle qui s'ensuivrait. Si une justification était requise, elle se présenta trois ans plus tard, de manière fort impressionnante, quand le père Van der Kemp en personne, à l'âge avancé de soixante ans, prit pour femme une jeune esclave de quatorze ans, Sara, qu'il avait achetée et libérée de ses liens. (Un an plus tard, il acheta aussi et affranchit la mère de la fille et quatre parents pour la somme non négligeable de 3 250 dollars rix, soit 740 livres sterling.) A ce moment-là, ma première fille, à laquelle sa mère donna le nom de Soensi Karoossin, était déjà baptisée : perle nouvelle sur la couronne du Christ. (Il est gratifiant de noter ici que le frère Cupido tint absolument à fabriquer le berceau de l'enfant.)

Plusieurs membres hottentots de notre congrégation parurent eux aussi choqués par notre union, et certains étaient peut-être même

d'accord avec le pauvre frère Van der Lingen, qui fut le seul missionnaire à déclarer ouvertement son opposition. "Ce que ces gens attendent de nous, frère Read, me dit-il de sa voix douce mais critique, c'est de montrer l'exemple, pas de nous abaisser à leur niveau. Nous devons conserver leur respect. Si, un jour, nous réussissons à les élever au nôtre, nous aurons toute raison de nous réjouir. Mais cela n'arrivera pas si nous ne leur donnons pas d'exemples à suivre."

Le frère Cupido, de son côté, applaudit avec enthousiasme cette décision de me marier. Le soir qui suivit la cérémonie, de façon quelque peu dérangement, d'ailleurs, tandis que je me préparais à pénétrer dans la modeste demeure en torchis dans laquelle mon épouse patientait pudiquement, il barra mon chemin et m'agrippa le bras pour me dire ceci :

"Frère Read (il s'adressait toujours ainsi à moi, n'appelant « révérend » que le père Van der Kemp), frère Read, aujourd'hui je sais que c'est le Seigneur qui vous a envoyé à nous. Vous êtes un homme courageux et aimant. Je vous glorifierai dans mes prières jusqu'au jour de ma mort. Le révérend Van der Kemp sera mon guide. Mais vous serez mon ami." Et ainsi de suite dans la même veine. Sur quoi il entonna un air.

Même après que j'eus pénétré dans la chambrette, le frère Cupido continua de chanter dehors, avec ferveur et à tue-tête. Je dois l'avouer, c'était si troublant que ce n'est qu'au matin que mon épouse et moi parvînmes à conclure les affaires nuptiales en vue desquelles nous nous étions joints.

Lorsque, à l'aube, je sortis de notre cabane, il était encore là, il m'attendait, ayant manifestement décidé (et ce fut confirmé par la suite) de devenir mon ombre tout au long de mon parcours dans cette vallée de larmes.

A dire vrai, il avait déjà témoigné de cette tendance à "jouer l'ombre", si je puis me permettre une telle expression, dès notre transfert à Algoa Bay. La situation à Graaff-Reinet était devenue insupportable. Les rumeurs en provenance des parages de la Great Fish River se faisaient de plus en plus inquiétantes. La guerre chez les Xhosas entre le vieux chef irascible Ndlambe et son jeune neveu Ngqika, chez qui le père Van der Kemp avait été en poste pendant une brève période, prenait des dimensions alarmantes : des milliers de Xhosas franchissaient la frontière et causaient des dommages chez les colons frontaliers, qui descendaient de plus en plus nombreux vers Graaff-Reinet pour y trouver refuge à proximité des forces gouvernementales. Les loyautés des Hottentots, apparemment divisés en deux camps, changeaient à tout bout de champ : un nombre croissant, dont les bandes d'Algoa Bay, avec leurs chefs plutôt louches

et perfides, Stuurman, Trompetteur et Boezak, s'allia aux Xhosas contre les Blancs de la colonie, qui, depuis un siècle et demi, depuis l'arrivée des premiers Hollandais, étaient le fléau des tribus indigènes. Mais de nombreux autres, notamment ceux qui avaient été assujettis par un travail permanent ou saisonnier chez les fermiers, cherchaient refuge chez les Blancs, dont la plupart, de leur côté, ne voulaient pas avoir affaire à eux.

La situation dans la bourgade allait dégénérer en conflit, surtout après les confrontations dans l'église et ses abords, lors desquelles j'avais vu frère Cupido pour la première fois. Ainsi, quand arriva une nouvelle invitation de la part du fameux Klaas Stuurman de venir nous installer sur la côte au milieu des Hottentots "qui avaient formidablement besoin d'instruction religieuse", ainsi qu'il exprima cela de façon obséquieuse, et quand un tel déplacement eut reçu le soutien du commandant de Fort Frederick à Algoa Bay, il apparut comme la solution idéale à notre problème.

"L'important, c'est que les Hottentots soient libres, disait volontiers le père Van der Kemp dans le cadre d'une conversation que nous eûmes maintes fois. C'était leur pays, frère. Ils avaient l'habitude d'errer à leur guise dans la brousse. Cela n'a aucun sens, il est injuste d'essayer de les forcer à se soumettre aux colons dont le seul souhait est d'en faire des esclaves. Ils ne peuvent pas non plus espérer la moindre justice en s'alliant avec les Xhosas, qui ne leur trouvent aucune utilité, hormis comme tampons pour absorber la pression des Blancs qui ne songent qu'à étendre leurs territoires.

— Mais aspirent-ils au moins à la liberté ? m'aventurai-je à demander, un soir. Il faut bien que quelqu'un les protège.

— Ils ont besoin d'être protégés, certes, mais pas d'être exploités.

— Comment empêcher qu'ils le soient ?

— En leur garantissant leur liberté.

— C'est un acte politique, pas religieux.

— Dans un endroit tel que celui-ci, il ne peut y avoir de distinction entre l'un et l'autre, frère.

— Et à supposer qu'ils refusent ce que nous leur offrons ?

— Je ne suis pas d'ordinaire partisan de Rousseau (ce fut la seule occasion, je crois, où il cita l'un de ces dangereux philosophes français qui avaient été à la source de tant de troubles dans le monde depuis vingt ans) mais, dans ce cas précis, j'accepte son commentaire selon lequel il y a des circonstances dans lesquelles l'on doit *forcer* les peuples à accéder à la liberté."

Je ne pus m'empêcher de pousser un soupir. Mais je répondis : "Comment un déplacement à Algoa nous... leur... permettra-t-il de faire cela ?

— Ce déplacement nous rapprochera du cœur de la région où règne

le désordre. Et cela nous aidera à nous libérer nous-mêmes, dans un lieu que nous pourrions dire nôtre, et où les Hottentots qui ne désirent pas être impliqués dans le conflit des autres pourront vivre en sécurité avec nous.

— Où Dieu se place-t-Il dans tout cela, mon père ?”

Il esquissa un petit sourire énigmatique. “Dieu est partout.” Il ne dit rien de plus.

Je n’étais pas certain que ce fût une réponse adéquate mais on ne discutait jamais vraiment avec le père Van der Kemp...

C’est ainsi que le 20 février 1802, près de deux mois jour pour jour après la conversion de frère Cupido, nous nous mîmes en marche pour Algoa Bay, accompagnés par cent neuf Hottentots (dont certains désertèrent en chemin, alors que d’autres rejoignirent notre expédition).

Bien que le voyage ne fût pas long, à peine une quinzaine de jours (rien comparé à mon périlleux voyage, plus de dix ans auparavant, d’Angleterre à la lointaine colonie du Cap, en passant par le Brésil et le Portugal), chaque journée fut éreintante car nous craignions sans cesse des attaques de tous bords. Malgré tout, l’atmosphère était grisante, non seulement parce que nous allions enfin avoir un “chez nous” dans ce pays sauvage mais aussi en raison du paysage même : la dureté du veld, de la brousse, des buissons acerbés, des aloès qui tendaient vers le ciel délavé et impitoyable leurs bras séchés en ce qui ressemblait à un geste de supplication, les rudes collines, les crêtes, basses mais sévères, couvertes d’une végétation inconnue et encore innommée, des antilopes furtives qui détalèrent à notre approche, des serpents tachetés qui, à notre approche encore, se dressaient d’un coup, se mettaient à siffler ou à cracher leur venin (un jour, l’un d’eux tua ainsi une vache et, un autre jour, un petit enfant), et, parfois, une silhouette soyeuse, furtive, menaçante derrière des buissons au loin : léopard, lynx ou lion. La nuit, des cris infernaux, des jappements, arpeges de rire renvoyés en échos vers la voûte étoilée : seulement des hyènes et des chacals, nous rassuraient Cupido et les autres, mais on aurait vraiment dit des démons caquetant ou raillant leurs victimes tandis qu’ils leur auraient infligé des tortures infernales – on en était pétrifié. “*Des profondeurs je T’ai appelé, ô Seigneur*, lisait le père, de sa voix sévère et inébranlable, près du grand feu de camp qui crépitait toute la nuit. *Seigneur, entends ma voix : Tes oreilles puissent-elles entendre mes supplications.*”

Pourtant, malgré nos terreurs, malgré le sentiment d’être perdus, seuls dans une contrée étrangère et éloignée de tout (mon Dieu, que nous étions loin de chez nous !), nous éprouvions la sensation extraordinaire, presque jubilatoire, de nous trouver dans un espace suspendu entre les cieux et l’enfer, et où, d’une façon inexplicable, il

importait que nous fussions. Que l'Europe paraissait ancienne, figée dans un autre univers ! Ancienne, un tout autre monde, et, certes, belle... Mais, inexorablement, elle sombrait, se dissolvait dans les brumes futiles du passé. Alors qu'ici, au milieu de ces bruits menaçants, violents, au milieu de la mort qui rôdait, ici, c'était différent : ici régnait une sorte d'intemporalité – à la fois conscience de l'avenir, énergie sauvage et débridée, imprévisible, passion inassouvie, insatiable, force susceptible de détruire des gens et des vies, *la vie même* : réalité physique, immédiateté, urgence, présence rare et indicible toute d'émerveillement et de joie.

A travers tout ceci, presque littéralement jour et nuit, le frère Cupido demeura à mon côté, telle une ombre indispensable, ne me quittant que de temps à autre, échangeant ma compagnie pour celle du père. Notre missionnaire s'assurait que l'instruction religieuse, les leçons d'écriture et de lecture ne fussent pas négligées en route : plusieurs heures chaque jour étaient donc dévolues à ces activités. Cupido était aussi prompt à participer aux leçons qu'à en apprendre davantage sur Dieu et l'enseignement de l'Eglise : avant d'arriver à Fort Frederick, où nous avait été alloué un terrain à Botha's Place, il savait écrire son nom, ceux de sa femme et de ses enfants.

Anna suivait également ces classes, mais elle ne fut jamais aussi enthousiaste que son époux. J'avais l'impression qu'il lui plaisait moins d'apprendre quoi que ce soit de nous que d'avoir par ce biais l'occasion de garder un œil sur Cupido. Cela dit, en temps voulu, elle sembla accepter de me faire confiance. Si, de toute évidence, elle avait un grand respect pour le père, elle semblait davantage le craindre que se sentir la force d'engager la conversation avec lui. Avec moi, sur cette route fastidieuse, et encore davantage après notre arrivée à Algoa Bay, elle se mit à échanger des histoires. Contre le récit de Daniel dans la fosse aux lions, elle m'offrait, par exemple, celui de la mante religieuse et de la mouffette (qu'elle appelait chien-souris) ; à Jonas et la baleine elle associerait l'histoire d'un jeune homme qui, après avoir tué un lion, le voit se métamorphoser en son meilleur ami ; et (à la limite du blasphème) la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la Croix, sans que je lui demande quoi que ce soit, suscite l'histoire de l'antilope, de la mante religieuse et de la lune.

De ce fait, il était inévitable, je suppose, que, environ un an plus tard, époque à laquelle nous étions déjà repartis d'Algoa Bay et installés à Bethelsdorp, Anna Vigilant vienne dans ma chambre un soir après la tombée de la nuit, quand tout le monde, y compris le père Van der Kemp, s'était déjà retiré, pour discuter de l'éventualité de son baptême. J'en fus surpris, dans la mesure où Cupido m'avait souvent fait part de son inquiétude face à ce qu'il disait être, de la part de sa femme, un refus catégorique de le rejoindre dans le giron de l'Eglise.

Elle fut d'une parfaite franchise. "Frère (appellation que je trouvai quelque peu gênante, venant de la bouche d'une païenne), je dois aller dans l'eau. Je veux cette chose que vous appelez le baptême.

— Pourquoi as-tu changé d'avis ?" Je n'étais que trop conscient de son rejet initial du salut.

"Je veux mon mari.

— Tu as ton mari.

— Vous ne comprenez point, dit-elle, impatiente, avec cette façon particulière, formelle, qu'elle avait de s'exprimer. Pendant toutes les années où Cupido allait avec d'autres femmes, quand il se bagarre, quand il boit et fait toutes ces choses, il est encore mon mari, il revient à moi, il dort avec moi, il est mon mari. Mais vous, les gens de Dieu, vous me l'avez pris. Alors, je dois aller où il va. Vous devez me mettre dans l'eau."

Trois mois plus tard, le père Van der Kemp administrait le sacrement à Anna Vigilant et ses deux derniers enfants, Anna et Tryntje, nés après l'immersion de Cupido.

Le père avait envisagé de célébrer le baptême sur la plage, la mer n'étant pas loin de notre mission des environs de Fort Frederick : nous pouvions la voir depuis l'endroit où nous vivions, par-delà un vallon étroit et profond tapissé d'une végétation bigarrée et bien verte qui, l'hiver, était enflammée par les candélabres rouge feu des aloès. Mais nous dûmes renoncer à l'idée, car nombre de nos fidèles craignaient cette immensité qui s'étendait jusqu'à l'horizon et plus loin encore.

Je me rappelle fort bien la réaction de frère Cupido lorsqu'il avait vu la mer pour la première fois, quand nous avions franchi la dernière rangée de collines avant d'arriver à destination. Il s'était arrêté net. Comme d'habitude, il portait un enfant dans les bras, un autre sur le dos. (L'aîné, Vigilant, avait déjà quatorze ans et commençait à aider son père à scier le bois ; la petite Geertruid promettait de suivre les traces de sa mère.) Cupido poussa une exclamation dans sa langue natale et prétendit ne rien entendre quand je lui demandai de la traduire.

"C'est la mer ? s'enquit-il.

— Oui." Taquin, je lui demandai : "Est-elle assez grande pour toi ?"

A ma grande surprise, contemplant le vaste horizon de gauche à droite puis en sens inverse, et enfin du rivage au lointain horizon, il s'exclama : "Les gens en parlent tellement ! Je la croyais plus grande, bien plus grande." Après un instant de réflexion, il ajouta : "Maintenant, nous aurons assez d'eau pour tout le bétail.

— Son eau est salée, on ne peut pas la boire.

— Alors, pourquoi Dieu en a fait tant, si elle ne sert à rien ?"

Je lui rappelai la Genèse : quand les ténèbres couvraient l'abîme,

quand l'esprit de Dieu planait sur les eaux et qu'Il sépara ensuite la terre et les mers.

“Je vois”, lâcha-t-il, perplexe, manifestement, et pas tout à fait convaincu. Sur quoi, fixant de nouveau l'océan bleu nuit, “Il est vivant, dit-il, m'agrippant le bras. Il bouge. Il va pas monter vers nous et nous dévorer, au moins !

— Si Dieu le veut, il restera où il est.

— Je devrai en parler à Dieu, dit-il, ôtant sa main lentement.

— Très bien. Et ce soir, nous pourrions tous joindre notre prière...”

De nouveau, il plissa les yeux pour continuer de scruter le lointain. “Jusqu'où il va ? Une fois qu'il arrive jusqu'à où on peut plus voir, où est-ce qu'il va ? Où est-ce qu'il s'arrête ?

— Il s'arrête, déclarai-je, et je me sentis un peu coupable de tricher avec la géographie, là d'où je viens. Il s'arrête à l'Europe et à l'Angleterre.

— Tu viens de l'autre côté ?”

Je fis oui de la tête. Et songeai une fois de plus : comme il est loin, désormais, cet autre monde, cet “autre côté” ! Presque : non avenu. Ce qui importait désormais, c'était cet ici, ce présent. Avec ce qu'il avait apporté de liberté. Mais, en même temps, et c'était curieux, cet outremer très foncé, presque noir au loin, où l'océan rejoignait le ciel, me donnait des frissons, comme s'il avait fallu le craindre, car, même en son absence, il demeurerait une présence menaçante.

Comme c'était étrange, troublant, que l'Europe pût encore tellement affecter nos vies ! Peu après notre arrivée à Botha's Place, nous apprîmes qu'un traité de paix avait été signé à Amiens entre la France et l'Angleterre, suivant lequel Le Cap serait restitué à la Hollande, rebaptisée “République batave”. La garnison britannique serait retirée de Fort Frederick et nous serions de nouveau à la merci des forces antagonistes.

Cette situation était préoccupante. Dans l'Est, un nombre croissant de Xhosas de plus en plus aux abois traversaient la Great Fish River ; à proximité immédiate du fort, un commando de colons se préparait à l'attaque. Le gouverneur du Cap fit voile vers Algoa Bay pour évoquer notre avenir incertain ; comme, à ce moment-là, le père Van der Kemp, alité, ne pouvait être transporté, le gouverneur vint jusqu'à Botha's Place. Il tenait à déplacer toute la mission au Cap sans plus tarder, mais le père refusa catégoriquement. Dieu nous a amenés ici, argua-t-il, Dieu nous prendra sous Son aile. Le gouverneur nous implora d'au moins emménager au fort dès que la garnison l'aurait quitté. Une fois encore, le père rejeta son offre, avançant que ce serait lâche. En outre, il n'y avait pas assez de place là-bas pour tous nos fidèles et en laisser certains derrière serait une trahison dont il ne

pouvait encombrer sa conscience.

Je soutins sa position de toute mon âme. Mais personne n'aurait pu oublier combien pesaient sur nous l'inquiétude, le sens de notre responsabilité et, par-dessus tout, sans doute, l'incertitude concernant l'avenir de notre communauté. Au cours des années précédentes, malgré toutes les menaces dont nous avons été la cible, nous avons au moins été assurés du soutien moral du gouvernement britannique du Cap. Qu'arriverait-il lors du retour des Hollandais ? Nous avons suffisamment été témoins de l'attitude des colons de la frontière pour craindre le pire.

De nombreux fidèles hottentots étaient prêts à fuir. Mais c'est Cupido qui, avec un autre converti de la dernière heure, Samson, allant vivre parmi eux, les persuada de rester : il supplia, menaça, frappa les plus coriaces et finit par les exhorter à chanter tous ensemble, avec une énergie telle que personne ne put dormir dans toute la mission cette nuit-là, du crépuscule à l'aurore.

Le gouverneur se préparant à partir, les habitants de notre mission de Botha's Place rentrèrent chez eux. J'étais convaincu que l'enthousiasme de Cupido empêcherait toute nouvelle envie de désertion, et ma foi ne fut pas trompée. Après le départ des autres, je restai quelques jours supplémentaires au fort pour réceptionner un don généreux du gouverneur pioché dans les réserves de la garnison : une grande quantité de riz, plusieurs barils de viande salée, un bon nombre de moutons, de bœufs et de vaches, trois chariots, un filet de pêche, une meule, deux tamis et un soufflet de forgeron (celui-ci me donna l'idée de construire à la mission une forge entièrement équipée).

Tout cela n'empêcha pas la précarité de notre situation d'éclater au grand jour à peine une semaine après le départ du gouverneur, car notre mission fut attaquée au milieu de la nuit par une troupe de Hottentots armés. Toutes nos tentatives pour parvenir à un règlement de la crise à l'amiable furent vaines ; leur unique réponse fut de nous tirer dessus avec leurs mousquets.

Frère Cupido, s'arrachant à notre bande malgré les supplications de tous, s'approcha d'eux à la faveur de l'obscurité et engagea le dialogue sur un ton amical. Il fut reçu par des cris et des insultes, le tout signifiant plus ou moins ceci : "Regardez-moi ça, voilà qu'il vient un émissaire ! Tirons-lui dessus, tuons-le !"

"Pour l'amour de Dieu, frère Cupido", hurlai-je, prêt à le suivre au-delà du halo de lumière délimité par nos feux de camp – mais trop de mains me retinrent. (Le père était encore alité, serein malgré les douleurs et l'angoisse.)

S'ensuivit une salve et j'entendis Cupido qui poussait un cri. L'instant d'après, il était de retour parmi nous. Il boitait. Il avait reçu

une balle dans la jambe gauche. Il fut immédiatement emmené vers les quartiers du père Van der Kemp, où le bon docteur, quoique souffrant, pansa sa blessure, assisté par des femmes, dont la jeune fille qui deviendrait mon épouse. Je me souviens encore de cette hutte enfumée, dont le seul mobilier consistait en deux lits étroits, faits de peaux de mouton tendues sur des cadres, d'une table rudimentaire et de deux petits bancs. Le vieillard (déjà extrêmement âgé) était allongé sous plusieurs *kaross*, comme on appelle ici ce patchwork de peaux d'animaux cousues ensemble ; il ne portait qu'une chemise en gros drap, une veste et un pantalon en créseau bleu. Son crâne chauve mais noble et harmonieux reposait sur un bloc en bois couvert de peau ; ses traits, qui respiraient l'intelligence, témoignaient de sa peine et des rudesses de sa vie précaire. Tout autour de lui, enturbannées, ressemblant à des sacs dans leurs hardes et leurs oripeaux, saupoudrées par la triste lueur de l'unique lampe à huile, les femmes allaient et venaient, s'affairant autour de Cupido.

Nous abandonnâmes alors toute tentative de repousser l'ennemi dans l'obscurité. Nous ne pouvions qu'espérer que les maraudeurs se contenteraient de repartir en emportant notre bétail. Hélas, il apparut bientôt qu'ils avaient l'intention de nous tuer. Ils se servirent de notre bétail de la façon que les Xhosas leur avaient enseignée (cela, je l'appris plus tard) : ils le poussèrent devant eux en guise de bouclier et donnèrent l'assaut à notre pauvre refuge.

Mais la providence avait fait en sorte que, la veille, j'eusse rassemblé des planches fraîchement sciées par frère Cupido, que j'avais ensuite posées en tas entre notre maison et la voisine. Le bétail effrayé refusa de sauter par-dessus cet obstacle et obliqua, exposant l'arrière des attaquants. Nos gens, se voyant en grand danger et poussés par la nécessité de se défendre, se mirent à tirer à l'aveuglette sans essayer même de viser, puisqu'il faisait nuit. Mais la main de Dieu dirigea une balle de manière telle que le chef de la troupe fut blessé à la cuisse, eut l'artère coupée et, à la suite d'une violente effusion de sang, perdit la vie en quelques instants, sur quoi toute la bande battit en retraite.

Le lendemain matin, on trouva le cadavre du chef, qui fut aussitôt identifié par certains de nos fidèles : c'était Andries, frère de Klaas Stuurman, qui avait tant fait pour que nous nous installions à Algoa Bay.

Cet incident eut une conséquence inattendue. Nous avions dépêché plusieurs hommes pour apprendre la nouvelle à Klaas Stuurman, dont nous savions qu'il avait établi son campement à quelque distance de nous, de l'autre côté du fort, à l'embouchure d'un modeste cours d'eau. Nous nous préparions à essuyer un assaut plus important encore, en représailles de la mort du frère du chef. Le coucher de

soleil était particulièrement spectaculaire, le ciel tout entier strié de couleurs criardes (ce qu'Anna Vigilant interpréta comme un signe de "grands rires à venir") lorsque nos deux émissaires rentrèrent en compagnie d'un petit détachement d'hommes de Stuurman, vêtus à l'euro péenne (mais pieds nus), coiffés de chapeaux à large bord, tous armés de mousquets. Ils poussaient devant eux un petit troupeau de bétail à longues cornes.

Comme le père était encore confiné à sa chambre, il me revenait de recevoir nos visiteurs. Conformément à ses pressantes remontrances, je laissai mon arme, quoique non sans inquiétude ; ayant demandé à la plupart de nos diacres et aînés de rester chez eux, armés jusqu'aux dents au cas où surviendrait un problème, je m'efforçai de sortir et d'avancer jusqu'à eux d'une allure martiale, comme j'imaginai que le père aurait fait (et comme je l'avais vu faire en une occasion mémorable à Graaff-Reinet). De façon tout à fait inattendue, et sans que je lui demande quoi que ce soit, je retrouvai frère Cupido à mon côté, boitant – assez douloureusement, à ce qu'il semblait – à cause de sa blessure à la jambe. Il était trop tard pour le renvoyer ; j'aurais essayé qu'il aurait de toute façon refusé, j'en suis certain. D'ailleurs, en toute honnêteté, je dois avouer que sa présence renfloua mon courage vacillant.

La délégation s'arrêta à une centaine de mètres de notre église, où j'allai retrouver ces gens, bras tendus et paumes tournées vers le ciel pour témoigner de mes bonnes intentions. A mon grand soulagement, ils répondirent de la même manière.

Ils s'adressèrent à moi en néerlandais, qu'ils parlaient couramment, et je m'apprêtai à faire de même puisqu'à cette époque je commençais à bien maîtriser cette langue. Mais je fus surpris d'entendre frère Cupido qui, s'interposant, annonça qu'il servirait d'interprète. Sans attendre de réponse ni des émissaires ni de moi-même, il entama la discussion avec un long discours en hottentot, qu'il résuma succinctement en deux phrases, à mon intention. Sur quoi, les négociations débutèrent. Les émissaires de Stuurman réclamèrent le corps du défunt pour qu'ils puissent l'enterrer. Je n'y voyais aucun problème. Je fus très surpris par la profusion des excuses qu'ils exprimèrent au nom du défunt, expliquant que l'incident était une regrettable erreur : notre proximité du fort leur avait fait croire que nous étions les alliés des forces militaires de la colonie. Par l'intermédiaire de Cupido, j'expliquai clairement que nous étions plus qu'heureux de voir dans l'incident l'effet d'une simple incompréhension, et que nous espérions bien continuer d'entretenir avec eux des relations cordiales.

Cupido transmit mon message relativement bref par le biais d'un nouveau discours prononcé d'une façon très théâtrale sinon

histrionique, dans une version trois ou quatre fois plus longue que la mienne ; je dois dire que nos interlocuteurs parurent très impressionnés et prirent même un air timoré face à l'assurance de nos bonnes intentions.

La discussion se conclut par un cérémonieux échange de présents : les hommes de Stuurman nous offrirent les six bœufs qu'ils avaient achetés, tandis que je leur offrais notre habituelle quantité de tabac et même un peu d'eau-de-vie ; avec quelque hésitation, je me sentis contraint de refuser d'accéder à une requête tout à fait impudente de leur part : ils auraient souhaité que je leur donne de la poudre à canon.

Ils partirent au crépuscule, portant sur le dos le corps enveloppé dans une couverture verte. Extrêmement soulagé du tour paisible qu'avait pris l'incident, je courus avertir le père Van der Kemp. Le lendemain, toutefois, j'eus l'occasion de percevoir l'épisode différemment, lorsque, remerciant frère Cupido pour son intervention, je l'interrogeai, plus ou moins en passant, sur ce qu'il avait dit lors du rendu passionné de mon ultime message de paix. C'est alors seulement que, arborant un large sourire, il m'expliqua que ce qu'il avait transmis aux visiteurs était loin d'être un message de paix mais de sévères menaces : pendant l'attaque, leur avait-il dit, il faisait si noir que personne n'avait vu ce qui se passait : la mort d'Andries Stuurman n'avait pas été causée par nos fusils, c'est notre Dieu qui était intervenu en personne pour diriger la balle et abattre les païens. De sorte que, si leur tribu se mettait encore en tête de nous attaquer, le même Dieu reviendrait les pourchasser jusqu'aux confins de la terre et abattre jusqu'au dernier d'entre eux, homme, femme, enfant, vache et chèvre. Il leur avait même cité les Ecritures : *C'est chose effroyable que de tomber entre les mains du Dieu vivant.*

Je jugeai plus prudent de ne point transmettre cette nouvelle information au père Van der Kemp.

Il y avait également la question du mousquet d'Andries Stuurman. Dieu sait comment, il avait été perdu dans la confusion de cette nuit-là. Et quand la délégation était arrivée pour récupérer le corps, et avait posé la question, il était apparu que personne ne l'avait vu nulle part. On en était resté là. Or, environ un mois plus tard, revenant de la grève, où j'avais prié, je tombai sur le frère Cupido qui, assis en tailleur, dans les buissons épais le long de la pente qui montait au fort, assemblait un mousquet qu'il avait d'abord démonté. Toutes les pièces étaient disposées sur un carré de toile. En les rassemblant, il les huilait, chacune séparément, avec un soin méticuleux, avant de les remettre en place dans le mécanisme. Je fus frappé par une étoile en argent fixée en décoration sur le côté du canon, que Cupido frottait

avec ce que je ne pourrais décrire que comme de l'affection. Presque, si je puis me permettre, comme un homme caresse sensuellement la joue de sa bien-aimée. Quand j'approchai, il leva la tête mais ne sembla pas autrement gêné par ma présence.

“Ça alors ! Qu'est-ce que c'est ? Où te l'es-tu procuré ?

— C'était celui d'Andries Stuurman, déclara-t-il sans détour.

— Tout le monde le cherchait après l'attaque. On ne le retrouvait pas.

— Il est venu à moi, déclara Cupido sans se démonter.

— Tu n'étais même pas là quand c'est arrivé. Tu étais avec le père Van der Kemp, soigné par les femmes.”

Cupido haussa les épaules. “Il m'est venu plus tard. Je crois que Dieu voulait que je l'aie parce que j'ai été blessé pendant l'assaut.” Il désigna sa jambe encore bandée.

“Il faudra que tu le rendes.” J'avais essayé de prendre un ton sévère. “Tu sais que le père Van der Kemp ne veut pas que des armes traînent dans la mission.

— Il ne traîne pas, je m'en occupe bien.

— Il ne t'appartient pas, frère Cupido.

— Dieu me l'a envoyé. Il ne veut pas, pour sûr, que j'aille désarmé face à nos ennemis païens.

— Nous devons Lui faire confiance : Il nous défendra lui-même.

— Il l'a mis dans ma main pour que je nous défende, frère Read. Je ne puis m'opposer à la volonté du Seigneur. Et tu ne devrais pas t'y opposer non plus.” (Il ne parlait pas aussi élégamment mais, plus tard, dans mon journal, que je transcris ici, j'ai essayé de retrouver l'esprit sinon la lettre de nos conversations.)

“Stuurman a promis de ne plus jamais nous inquiéter.

— Il peut y en avoir d'autres. Nous devons prier sans cesse et être prêts, frère Read.”

La suite montra que nous avions raison tous les deux. Nous ne fumes plus inquiétés par les gens de Stuurman ; en fait, Dieu soit loué, nous avons réussi à faire un bon travail missionnaire chez eux. Mais d'autres groupes de maraudeurs compliquèrent beaucoup notre tâche ; et les fermiers des territoires frontaliers causèrent de grands dommages avec leurs razzias, leurs menaces et, en général, leur incessant travail de sape, qui, en temps voulu, nous forcèrent, malgré notre objection initiale, à transférer la mission dans le fort. Il est miraculeux que, dans les circonstances, nous ayons persévéré dans notre entreprise missionnaire, dans notre travail d'évangélisation (nous avons ajouté vingt nouveaux convertis à notre troupeau), et il fut d'ailleurs prouvé plusieurs fois que nous étions secourus par le pouvoir de l'Esprit et du saint bras de Dieu. Hormis quoi, nous

enseignâmes plusieurs artisanats, ainsi qu'à lire et à écrire aux Hottentots qui affluaient en nombre croissant à notre mission, où ils recherchaient aide, confort et protection.

Ces leçons, particulièrement, irritaient les fermiers des environs, qui nous accusaient d'aggraver ainsi l'indiscipline qui régnait chez nos ouailles : puisqu'ils étaient les descendants de Canaan, fils de Cham, ils étaient damnés et devaient être soumis à une servitude éternelle aux Blancs, élus de Dieu.

L'hostilité des colons était tellement insidieuse que, dès que nous fûmes retranchés dans le fort, ils lancèrent une offensive contre Botha's Place, où ils incendièrent tout, jusqu'à la moindre hutte.

Le père Van der Kemp étant encore très faible et incapable de faire plus que veiller à la volumineuse correspondance que je devais copier en son nom, je demandais de plus en plus à frère Cupido et à son collègue, le frère Samson, un homme doté d'une bonne volonté placide et d'une sorte d'innocence bovine et flegmatique, de célébrer les offices du soir et du matin. Le gros de la correspondance était adressé aux nouveaux maîtres de la colonie car, après la signature du traité d'Amiens, Le Cap était effectivement revenu aux Hollandais. Heureusement, nombre de nos craintes concernant une possible collusion entre les colons et le nouveau gouvernement furent bientôt dissipées et, courant 1803, on nous accorda enfin une propriété ; hélas, elle était aride, guère engageante et presque entièrement dépourvue de végétation ; l'eau y manquait effroyablement et la chaleur y était accablante en été, alors qu'elle était exposée aux rigueurs d'un froid très rude en hiver. Mais du moins étions-nous enfin chez nous, enfin nous avions un endroit dont on ne pourrait plus nous déloger. Recourant à son merveilleux fonds d'ironie et de sagesse, le père choisit de l'appeler Bethelsdorp, du nom du sanctuaire établi par Jacob lorsqu'il fut sauvé des étranges divinités en compagnie desquelles il avait vécu jusque-là.

La construction de la nouvelle mission ne fut pas une mince affaire. Nous devions édifier un nouveau lieu de culte en roseaux et argile, qui servirait aussi d'école ; des ailes devaient abriter le logis du père et le mien. Il nous fallait aussi un certain nombre d'habitations rudimentaires pour notre congrégation. (L'édification de bâtiments plus permanents devrait attendre que nous soyons plus sûrs de notre avenir.) La santé du père s'améliorant, signe certain que le Seigneur avait choisi d'accorder Sa bénédiction à ce lieu, il planta courageusement les prémices d'un verger (des orangers, des pommiers, des cognassiers et des pêchers), tandis que je m'occupai du jardin potager. Nos fidèles nous aidaient un temps mais persévéraient rarement dans des entreprises démarrées avec enthousiasme, certes, et

dans la meilleure humeur : ils semblaient préférer paresser au soleil en hiver ou à l'ombre en été, et nous observer d'un regard bienveillant, avec un intérêt languide, nous, leurs bergers besogneux. Mais ils étaient très assidus à l'école et pouvaient chanter pendant des heures à l'église ; ce qui, tentai-je de me persuader, témoignait d'une bonne volonté ô combien nécessaire dans cet univers où nous étions toujours menacés et harcelés de tous côtés par de réels dangers, de la part à la fois des tribus nomades et des colons armés.

On pouvait toujours compter sur le frère Cupido en cas d'urgence, même si sa blessure à la jambe mettait du temps à cicatriser et suppura même plusieurs fois, si bien qu'il boitait continuellement.

“C'est pour ressembler à ma femme, disait-il, avec un humour inhabituel pour lui. Ainsi, elle ne se sent plus aussi seule !”

Il était toujours à son côté quand elle fabriquait le savon et ils s'absentaient régulièrement de la mission pendant plusieurs jours, avec leur petit chariot, pour aller récolter des buissons de *ganna* utilisés dans la préparation spéciale d'eau au sel alcalin qu'Anna employait. Mais je me rappelle qu'une fois ils revinrent, du district récemment créé d'Uitenhage, accablés, de toute évidence, et le chariot vide. Lorsque j'interrogeai Cupido, d'abord il resta évasif ; mais il finit par rompre son silence rancunier pour raconter leur rencontre avec un colon sur la propriété duquel ils s'étaient arrêtés pour ramasser du *ganna*. Malgré le laissez-passer qu'ils avaient obtenu du landdrost du district (c'était une obligation imposée depuis peu à tout Hottentot désireux de se déplacer), le fermier s'était approché d'eux, mousquet à la main, et leur avait signifié en des termes guère équivoques de passer leur chemin, sans quoi il leur tirerait dessus et les tuerait. Quand Cupido lui avait montré le laissez-passer, l'homme l'avait déchiré en mille morceaux en disant :

“Je me moque de ce landdrost. Il n'a pas de pouvoir ailleurs que dans son petit drostdy.”

Je tentai de reconforter le frère Cupido : “Il faudra du temps avant que les gens s'habituent à ces choses. Et il y a d'autres endroits où tu peux récolter le *ganna*.”

Il hocha la tête tristement. “Frère Read, je ne comprends pas ce qui arrive. Pourquoi se bat-on tant autour de nous ? Les Boers, les Hottentots, les Xhosas, tout le monde. Tous, ils veulent se tuer les uns les autres. Où est le royaume de Dieu ?

— Il est en nos cœurs, frère Cupido.

— Non, non ! Nous en avons besoin partout. Et nous en avons besoin maintenant. Tous les jours, je prêche auprès de mes gens pour leur parler de Dieu et leur dire comment Il nous procurera ce qu'il nous faut et nous protégera. Mais je ne vois rien venir. Quand ils ont faim, où est Dieu pour les nourrir ? Quand des ennemis nous

attaquent, voilà ce qui arrive.” Il se frappa la cuisse, sa cuisse blessée – et grimaça de douleur.

“Nous serons récompensés aux cieux. Plus nous souffrons sur terre, plus grande sera notre récompense.

— Oui, je le sais. Mais ça ne suffit pas pour celui qui a faim. Ça ne suffit pas pour la femme qui perd son enfant. Ça ne suffit pas... pour cet enfant. Mon peuple souffre beaucoup, frère Read.

— C’est à cela que sert notre foi.” J’éprouvais au creux du ventre et dans mon esprit une drôle de sensation. Et puis j’eus une inspiration. “Regarde notre père : il avait tout ce qu’un homme pouvait espérer. De la nourriture à foison, une belle maison, une femme, des amis, la richesse, le pouvoir. Les gens l’écoutaient, l’admiraient. Or il a tout abandonné pour venir vivre ici parmi nous, pour avoir faim avec nous, pour souffrir avec nous. Parce qu’il sait qu’un jour nous récolterons tous les fruits de notre souffrance.”

Cupido émit un grognement. Après un instant, il dit : “Peut-être qu’il est fou.

— Nous sommes peut-être tous fous, dis-je d’un ton badin. Mais sans doute ce monde a-t-il besoin d’hommes comme nous. Qui sait, si le monde est sauvé un jour, ce sera peut-être parce que nous aurons été là.

— Crois-tu vraiment cela ?

— Oui, je le crois.” Presque contre ma volonté, j’ajoutai, d’une voix beaucoup plus douce : “Je dois y croire, frère Cupido. Parce que sinon... – je marquai une pause. Ne comprends-tu pas ? J’ai besoin de toi pour avoir la foi.”

Ce n’était pas prémédité. C’est seulement en prononçant les mots que je découvris la pensée qu’ils traduisaient. Et je savais que j’avais raison même de la façon la plus simple et la plus directe qui fût. Mon succès comme missionnaire, mon statut même de missionnaire dépendaient de ma capacité à faire des convertis. Parmi eux, Cupido était de loin le plus important. S’il commençait à douter de sa propre mission, tout ce que j’avais fait, tout ce en quoi je croyais, mon effroyable traversée pour atterrir dans cet endroit reculé (ébloui de soleil et pourtant imprégné d’un mystère que je ne pouvais sonder, plus noir que des ténèbres), la justification même de mon existence, tout aurait été en vain et perdrait son sens. Tout bonnement, j’avais besoin de ce petit homme tordu et boiteux pour savoir qui j’étais.

Frère Cupido m’écouta et parut réfléchir à mes remarques. Puis il hocha la tête très lentement. “J’aimerais bien avoir un aperçu, tout de même, de ce royaume de Dieu. Mes gens en ont besoin. Ce qu’ils endurent n’est pas seulement dans leur tête, c’est aussi dans leur cœur. C’est dans leur corps. Nous avons des ennemis. Nous avons faim. Nous avons besoin d’aide.

— C'est la façon qu'a Dieu de mettre à l'épreuve ceux qui ont foi en Lui.

— C'est peut-être pour ça, dit frère Cupido tristement, qu'il a si peu d'amis." Il se leva en poussant un soupir. "Il faudra que je Lui en touche un mot", déclara-t-il.

Il s'éloigna en plein soleil. Le soleil qui m'aveuglait, de sorte que je ne vis plus que sa silhouette frêle et angulaire : une silhouette qui ne ressemblait à rien tant qu'à un insecte, une sauterelle, un criquet, une mante religieuse, peut-être, tandis qu'il s'éloignait, la tête auréolée d'un halo de poussière. J'eus une impression fort curieuse, comme s'il ne s'était pas dirigé vers le soleil mais, plutôt, était *entré* dans le soleil. Jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la brume de chaleur éblouissante.

Il s'entretint avec Dieu, ainsi qu'il avait promis de le faire. Peu après notre conversation, je tombai sur lui, un matin où il réparait son chariot à quelque distance en contrebas de la mission, dans un massif d'euphorbes aux allures préhistoriques qui me donna l'impression d'être brusquement transporté ailleurs, à une autre époque. L'entendant parler tout haut, je supposai qu'il parlait à l'une de nos ouailles, or je n'entendis pas d'autre voix que la sienne ; en approchant, caché par les arbres, je m'aperçus qu'il était tout seul. Comme il me tournait le dos, je pus aisément m'approcher encore sans me faire remarquer ; en outre, je l'entendis prononcer mon nom, si bien que ma curiosité fut éveillée.

Il parlait donc à Dieu. Il ne priait pas, il Lui *parlait* comme il se serait entretenu avec n'importe qui, avec une familiarité déconcertante, et même sur un ton désapprobateur, menaçant.

"... en ai parlé au frère Read mais je ne suis pas sûr qu'il comprenne bien. Ça ne peut pas continuer comme ça, je suis désolé, Dieu, mais je T'en ai déjà parlé et Tu n'as pas l'air de T'en soucier. Je sais que Tu as beaucoup à faire mais ça, c'est important. Tu m'as fait venir ici et Tu voulais que je sois Ton enfant. J'ai supporté beaucoup de tracasseries pour Toi, alors, je crois que Tu m'es redevable. Et puis, il y a eu cette affaire avec le fermier qui voulait nous chasser de sa terre, Anna et moi. Avec son fusil ! Moi, on m'a souvent malmené, je peux le supporter. Mais c'est injuste pour Anna. Tout ce qu'elle faisait, c'était ramasser du *ganna* pour ses savons, et Tu sais qu'elle fait le meilleur savon du pays... Comment veux-Tu qu'elle fasse convenablement son travail si Tu ne lui permets pas de ramasser du *ganna* ? Mais c'est aussi injuste pour moi. Parce que j'agis à Ton service et en Ton nom. Alors, si on me menace avec un fusil, c'est Toi qu'on insulte. Qu'est-ce qu'ils penseront, ces fermiers, si Tu ne peux même pas Te défendre tout seul ? C'est tout de la racaille et il est temps que Tu t'occupes d'eux, sinon personne ne Te respectera plus. Je ne veux pas avoir à T'en

reparler...”

Je jugeai préférable de me retirer. Il y eut d'autres occasions où il me fut donné de surprendre les entretiens que Cupido avait avec Dieu. Toutefois, pour des raisons évidentes, elles furent rares. Au moindre bruit, il se taisait. Mais elles furent supplantées par un autre moyen de communication. Il lisait et écrivait de mieux en mieux, il faisait même, on peut le dire, des progrès spectaculaires. Il se mit donc à *écrire* à Dieu. Il me confiait systématiquement ces lettres, pour que je les fasse suivre : jamais il ne me demanda comment je m'y prenais mais, de toute évidence, la foi qu'il avait en moi lui suffisait pour penser que je connaîtrais la procédure. Songeant que le père n'apprécierait sans doute pas la chose, je décidai, non sans me torturer l'âme, de ne pas l'informer de cette correspondance. D'ailleurs, il y eut, au fond, assez peu de lettres. Frère Cupido les prenait tellement au sérieux que seules les circonstances les plus pressantes le poussaient à écrire. Mais, pour diverses raisons, elles m'étaient particulièrement précieuses.

L'une des premières fois, un commando de Boers attaqua la mission dans l'espoir, expliquèrent-ils sans ménagement, de faire prisonniers des Hottentots soupçonnés de meurtre, de vol de bétail et autres crimes. Ils prirent soin de ne pas incommoder les missionnaires eux-mêmes car le nouveau gouvernement batavien du Cap avait fait savoir clairement que l'on devait nous laisser poursuivre sans encombre notre campagne d'évangélisation ; mais les membres de notre congrégation étaient très vulnérables à de telles attaques. Même lorsque nous possédions des preuves de leur innocence, les Boers se débrouillaient toujours pour imbiber leurs victimes d'alcool sous une forme ou une autre, connaissant la faiblesse des Hottentots à cet égard. Une fois que ceux-ci étaient ivres, on ne pouvait guère éviter les écarts de conduite et les actes de violence : et le commando pouvait alors revenir crier vengeance. Ou bien ils attiraient les hommes de la congrégation à l'aide d'horribles promesses : ils auraient toutes les filles et tout le travail qu'ils voudraient (la chose ne se matérialisait jamais et nos Hottentots se retrouvaient à vagabonder, ce qui procurait aux Boers de nouvelles occasions de les arrêter). Cette fois-là, peu après mon mariage avec Maria, trois de nos éléments les plus doués pour le catéchisme furent emmenés pour vol. L'accusation était infondée, de toute évidence, mais nous fûmes impuissants.

Les membres du commando repartirent donc avec leurs prisonniers attachés derrière leurs chevaux (à une allure très lente tant qu'ils restèrent dans notre champ de vision ; mais nous savions, d'expérience, qu'ils se mettaient à galoper dès qu'ils disparaissaient derrière la première crête ou les premiers buissons, si bien qu'arrivés à destination ils ne traînaient plus derrière eux que de tristes lambeaux de chair). Frère Cupido se retira alors dans la salle de classe, qui se

trouvait être libre. Quelques heures plus tard, il m'apporta la lettre suivante, pliée et retenue par une lanière très fine :

cher et estimé révérend Dieu je crois que Tu êtes pas là aujourd'hui sinon Tu aurai intervenu pour arrêté les boers qui ont pris Zacharias, Daniel et Mathew nos amis membres de notre Eglise, nous les connaissons tous et ils sont Tes enfans comme moi maintenant Tu dois et fatigué parfois et besoin de repos je comprends ça mais il faut choisir un meyeur moment on avait besoin de Toi pour arreter les meurtriers c'est pour ça que je Te dis ça de les arrêté et de leur envoyé un coup de ton écler pour les tué très morts avant même qu'ils arrive à Graaff-Reinet révérend Dieu on dépend sur Toi si Tu ne peux pas nous aider où Tu crois qu'on peut aller comme ça qu'on peut continué Te fair confiance, de la part de ton for cher frère cupido cancrelas

Dans une autre missive moins mélodramatique et moins pressante, il rappelle une sévère sécheresse qui avait brûlé nos récoltes sur pied et asséché le cours d'eau, notre seule source d'eau courante :

cher et estimé Révérend Dieu il fait sec les gens meurent le bétail meurt nous avons besoin de pluie autrefois Tsuigoab envoyé Heitsi Eibib pour nous apporter la pluie alors maintenant c'est Ton devoir si Tu Te souviens de nous de Ton mon très cher et très étable frère cupido cancrelas

Cette fois, dois-je préciser par souci d'exactitude, les pluies vinrent presque immédiatement, avec une abondance telle qu'une grande partie des habitations de la mission furent emportées jusqu'à la Sunday's River et finirent à la mer. Ce qui abattit "mon très cher et très étable frère cupido" et fut peut-être la raison pour laquelle dans sa correspondance il ne fit plus jamais référence aux conditions météorologiques.

Ce furent des temps difficiles pour la mission. Mais j'avais mes propres problèmes à résoudre, dont certains très personnels. Je crois pouvoir dire que mon mariage, comme je l'avais espéré (j'avais beaucoup prié pour cela), émoussa la vigueur de mes désirs charnels. Il y avait, cependant, un autre problème que je n'aurais jamais pu prévoir et dont je n'avais jamais rien dit à personne et encore moins, pour des raisons évidentes, au père Van der Kemp. Il s'agissait de ceci : sitôt que je prenais ma moitié dans mes bras, de la façon qu'on est en droit d'attendre d'un époux à l'égard de son épouse, je revoyais en imagination la pauvre et noire fillette du cirque, une vision encore si vive après toutes ces années que j'avais l'impression, chaque fois, qu'elle était effectivement dans mes bras. J'ignore s'il y avait là matière à rédemption ou damnation – lesquelles me paraissent du coup plus voisines que je ne l'avais imaginé. Je ne puis pas dire non

plus si c'est ce qui, en fin de compte, me poussa à perpétrer l'abominable péché qui m'a valu d'être suspendu par mes supérieurs, alors que l'Eglise avait été ce que j'avais connu de mieux dans ma vie.

La plupart des problèmes de Bethelsdorp continuèrent d'être le fait de fermiers chassés de leurs terres par l'envahisseur xhosa et qui se déchargeaient ainsi de leur frustration sur les bandes de Hottentots errants. La restitution de la colonie du Cap aux Hollandais enhardit ces attaquants, puisqu'ils avaient l'espoir que le nouveau gouvernement prendrait leur parti. Cela fut d'ailleurs souvent le cas, les Bataves ne souhaitant pas offenser leurs compatriotes de l'autre bout de la terre ; mais ils soutenaient tout aussi régulièrement notre cause, même si, dans leurs commentaires sur Bethelsdorp, ils étaient continûment cinglants, parfois d'une manière très injuste. Cette attitude rendait le père Van der Kemp d'autant plus intransigeant, sa redoutable opposition étant fondée sur ce que, dans une lettre adressée au gouverneur qu'il me demanda de copier, il décrivait comme notre seul devoir imposé par Dieu : le besoin urgent de travailler parmi "les païens livrés à eux-mêmes, qui jusqu'ici ont été abandonnés sans espoir de jamais atteindre à la grâce".

Nous écopâmes d'un coup du sort inattendu lorsqu'un navire, le brick *John*, qui nous apportait des provisions dont nous manquions terriblement, sombra lors d'une tempête au large du cap Agulhas. Nous perdîmes ainsi une presse, des soufflets pour notre forge, tout un lot de livres que le père avait commandés et ma propre allocation de cent cinquante dollars rix. Mais, gloire à Dieu, le navire qui nous apporta cette nouvelle transportait au moins une provision de blé, si bien qu'après plusieurs mois de privation nous pûmes à nouveau manger du pain, au lieu de devoir recourir à notre habituel substitut pour l'Eucharistie : une préparation poisseuse de poires séchées.

Tout n'était pas désespérant et préjudiciable. Notre congrégation continua de prospérer grâce à trente nouvelles conversions, dont ma jeune épouse et l'infâme chef hottentot Boezak ; conversions suivies, peu après, par celle d'un jeune garçon noir, David, fils du chef xhosa Tshatshu, et de ma première fille, puisque mon vœu le plus cher était que ce premier fruit de mon mariage puisse être soustrait au pouvoir de Satan et à la domination du péché.

Inspiré par des signes aussi clairs de la bienveillance du Seigneur, mes prêches, le dimanche, furent – si je puis oser, en toute humilité, en parler ainsi moi-même – de plus en plus inspirés. Je ne crois pas déplacé de mentionner ici qu'il existait une rivalité bon enfant entre frère Cupido et moi-même ; mais, cela va de soi, j'avais l'avantage de distribuer le pain et le vin, alors qu'il n'était autorisé qu'à prêcher. La réaction de la congrégation était si enthousiaste que, le plus souvent,

ma voix, qui n'a jamais été des plus fortes, était noyée par les pleurs et les cris suscités par mon sermon. Cela s'avérait surtout au cours du repas du Seigneur que, puisque nous avions à nouveau du pain, nous recommençâmes à célébrer tous les dimanches.

Depuis longtemps nous espérions une visite du représentant du gouvernement batave, le commissaire général De Mist, et de son jeune secrétaire, le Dr Lichtenstein, car nous croyions ardemment que, s'ils venaient visiter la mission, ils seraient convaincus de la justesse de notre cause face aux colons. En outre, nous apprîmes que le père et De Mist s'étaient connus dans leur jeunesse à Leyde, ce qui laissait supposer un contact encore plus chaleureux que nous ne l'avions escompté. Hélas, c'est le contraire qui se produisit. Lors de leur première rencontre à Algoa Bay, à laquelle j'assistai, je fus profondément ému par le caractère poignant de la scène lorsque, à l'heure la plus chaude de la matinée, le père approcha, assis sur une simple planche à l'avant d'un chariot tiré par quatre bœufs étiques, tête nue, son vénérable crâne chauve exposé aux rayons implacables du soleil d'été. Grand, hâve, austère et néanmoins vénérable, il était vêtu, comme toujours, d'un manteau noir élimé, d'un gilet et de culottes, sans chemise ni foulard ni bas et ses sandales en cuir étaient attachées à la manière des Hottentots.

La conversation fut chaleureuse et, quand le commissaire général retourna la visite le lendemain matin en venant à Bethelsdorp, je le crus converti à notre cause. Mais, ce matin-là, De Mist était manifestement sur la réserve ; et l'on comprendra ma gêne et mon découragement lorsque, beaucoup plus tard, je lus dans le compte rendu que le Dr Lichtenstein fit de son voyage les commentaires suivants sur notre mission, pauvre, certes, mais bénie par le Seigneur :

Il est à peine possible de décrire l'état lamentable dans lequel nous apparut cette institution. Dans une vaste plaine dépourvue d'arbres, presque sans eau propre à la consommation, sont éparpillées quarante à cinquante huttes, si basses qu'un homme ne peut se tenir debout à l'intérieur. Au milieu, une cabane en terre, avec un toit de chaume, portant le nom d'"église réformée", est entourée de cabanes plus modestes encore, construites dans les mêmes matériaux et destinées aux missionnaires. Toutes sont si mal bâties et si mal entretenues qu'on croirait des ruines. On ne voit pas un buisson sur des miles à la ronde car tous ont depuis longtemps servi de bois de chauffe : le terrain alentour est uniformément nu et piétiné, et l'on ne voit pas une trace d'industrie humaine : où que l'œil se porte, se présentent des silhouettes décharnées, couvertes de hardes ou carrément nues, à la contenance indolente et endormie...

... sa cabane, totalement dépourvue de confort, et même de tout

semblant de propreté, est à l'aune de l'abandon des soucis terrestres qu'il professe. Il aurait bien mieux fait d'avoir inspiré à ses Hottentots un quelconque goût pour les raffinements de la civilisation, plutôt que de s'abaisser à leur niveau et d'adopter leurs penchants à la négligence et à la crasse.

Tout cela nous amène inévitablement à la triste conclusion suivante :

Van der Kemp est de peu de valeur comme missionnaire, en partie parce qu'il n'est qu'enthousiaste et trop obnubilé par l'idée de convertir, en partie parce qu'il est trop érudit, à savoir trop peu au fait des préoccupations communes de l'existence pour attirer l'attention sur elles ne serait-ce que du Hottentot le plus rustre.

Or, le jour même de leur visite, le père, d'humeur résolument joyeuse, avait fait gaiement, après leur départ, en ma compagnie, une inspection de la mission, concluant à la fin de notre visite : "Ne trouvez-vous pas, frère Read, que cet endroit offre une excellente occasion de s'exercer à affronter l'adversité, la souffrance, la pauvreté, les soucis et les privations ?" Je n'eus pas le temps de répondre qu'il poursuivait : "C'est le quatrième jour, n'est-ce pas, que nous devons faire sans pain, ce qui, vous le savez bien, n'est pas une exception. Je n'ai pas en ma possession une seule paire de souliers. Quand il pleut, je me trempe sous mon propre toit. Mais Dieu nous donne plus de joie qu'à ceux qui ne Le connaissent pas et Il nous bénit avec des denrées qui nous font aisément oublier nos maigres délices terrestres."

Il était incorrigible. Ecrivant ces mots aujourd'hui, à propos de ce passé si lointain, je suis éberlué, en fait, par la façon dont, à l'époque, nous ignorions l'indignité de la réalité qui nous crevait les yeux, pour ne contempler que la grande vérité qui resplendissait à travers elle : la présence du père illuminait les faits les plus gris de notre existence comme si nous avions senti le flamboiement de l'inspiration émaner de lui.

Mais tout était encore très temporaire. En un temps étonnamment court, la nouvelle nous parvint que Le Cap devait une fois de plus changer de mains, les Britanniques devant en reprendre le contrôle, changement qui ne pourrait que créer des remous, même si nous nous réjouissions de repasser sous contrôle britannique. C'est alors que, sans doute à cause de la pression constante exercée sur les autorités par les fermiers mécontents, le père Van der Kemp et moi-même fûmes convoqués au Cap pour conclure un nouvel arrangement quant à la poursuite de nos efforts missionnaires. Comment ne pas soupçonner que cette initiative était conçue comme un signe fort de

désapprobation, sinon de censure ? Au début, notre position dans la colonie parut en effet très alarmante : au point que nous envisageâmes la possibilité de fuir le pays et de recommencer ailleurs. Mais, par bonheur, en fin de compte, la crise internationale fut résolue en faveur de l'Angleterre et tout se passa plutôt bien. Du moins, nous reçûmes la permission de continuer, ce que le gouvernement britannique de la colonie confirma bientôt. Mais il fut pénible, pour le moins, de devoir, ne serait-ce que pendant quelques mois, abandonner Bethelsdorp à d'autres : à deux nouveaux missionnaires qui se trouvaient visiter les environs, ainsi qu'à l'inspiration fulgurante de frère Cupido – bien sûr – et au placide sacerdote de frère Samson.

Ce que je me rappelle de nos adieux, c'est un incident qui en soi n'avait aucun rapport avec la religion (bien que, avec le recul, il puisse paraître profondément religieux). La veille de notre départ, frère Cupido et moi faisons une promenade dans le veld pour discuter du côté pratique de l'administration de la mission pendant notre absence, lorsque, soudain, tandis que nous approchions d'un petit filet d'eau irrégulier que l'on voyait sourdre du lit d'un ruisseau presque à sec et où les femmes venaient souvent prendre de l'eau, il m'agrippa le bras pour me retenir. Je vis, à six ou sept pas de nous, droit devant le soleil qui se couchait alors, un gros serpent qui se dressait au loin, dans une attitude menaçante : sa langue noire, fourchue, luisante qu'il dardait constamment ; ses yeux noirs en pointe d'épingle brillant d'un venin accumulé depuis la Genèse.

“Regarde, frère, dit Cupido dans un murmure. Tu vois le joyau sur sa tête ?”

Je ne distinguai pas aussitôt ce qu'il avait vu, mais il est vrai que les ultimes et puissants rais du soleil miroitèrent sur la tête plate et écaillée du reptile d'une manière telle que, l'espace d'un éclair, je pus avoir l'illusion de voir un diadème perché dessus.

“Ne bouge pas, me souffla Cupido à l'oreille.

— Que faire ? Nous n'avons rien pour nous défendre.”

A mon grand désarroi, il dit alors quelque chose de très bizarre : “Le serpent n'est là que si tu veux le voir.

— Pardon ?” Je reculai d'un pas.

“C'est ma femme qui m'a appris ça, fit-il tout bas. C'est juste une autre façon d'affirmer que nous croyons en Dieu.

— Crois-tu que le serpent sache ça !

— Frère Read, répondit-il gentiment. Regarde-moi.

— Quoi ?

— Regarde-moi, simplement.”

Tout juste capable de quitter des yeux le serpent, je regardai mon compagnon. J'ai honte d'avouer que je tremblais de peur.

Frère Cupido me fixa du regard pendant un moment.

Sur quoi, à ma grande surprise, il annonça : “Le serpent n’est plus là.”

Je ne pus en croire mes oreilles. “Que veux-tu dire ?

— Regarde, il est parti.”

Je tournai la tête : le serpent avait disparu.

“Est-ce de la magie noire ? demandai-je, sévère mais tremblant encore.

— J’ai pensé très fort qu’il devait partir”, répondit-il avec calme, comme si ç’avait été la chose la plus simple du monde. Et d’ajouter, après une pause : “Je veux dire que j’ai demandé à Dieu de le faire partir.”

Une paix surnaturelle s’installa alors dans mon esprit et je sus qu’en notre absence notre mission serait sous bonne garde. Je pouvais faire confiance aux deux nouveaux missionnaires qui seraient responsables de la mission, les frères Tromp et Ullbricht (qui seraient bientôt aidés par un troisième, frère Erasmus Smit). Mais, surtout, j’avais une confiance absolue en frère Cupido.

Notre séjour au Cap, où nous arrivâmes après un tortueux voyage de cinq semaines, fut très agité mais un événement, en particulier, fut douloureux : la mort du frère de mon épouse, April, non pas de causes naturelles mais au gibet. Nous apprîmes qu’avec deux autres il n’avait déserté Bethelsdorp en notre absence que pour être repris à Wynberg, accusé de l’assassinat d’une famille de colons et condamné à mort. Quelle nouvelle affligeante ! Cependant, lorsque j’entrepris de faire une enquête, le cas se révéla être des plus troubles. D’abord, ni le père ni moi, ni, en fait, mon épouse, la propre sœur d’April, ne reçut l’autorisation d’aller rendre visite aux prisonniers. En dernier recours, nous dûmes approcher un autre missionnaire, frère Kohrhammer, qui se trouvait être en ville, afin de pouvoir leur rendre visite et les préparer à leur exécution. Le récit qu’ils nous firent ne fut pas moins obscur que les différentes versions proposées par les autorités judiciaires. Tout ce que nous pûmes établir, c’est qu’ils s’étaient pris de bec avec frère Cupido à Bethelsdorp, mais la raison de la dispute demeura obscure ; ils avaient ensuite décidé de quitter la mission dans l’espoir de nous retrouver au Cap. Dans une ferme près de Swellendam où ils s’étaient arrêtés pour demander un peu de nourriture, ils furent appréhendés comme vagabonds et enfermés pendant une nuit dans une écurie. Le matin venu, le fermier et plusieurs voisins convoqués pour l’occasion s’en étaient pris à eux et les avaient fouettés. Ils avaient manqué mourir. Ils étaient censés être alors retournés dans la ferme pendant la nuit pour se venger d’une façon ignoble.

D’après frère Kohrhammer, le landdrost avait rejeté leur témoignage concernant la séance de fouet sous prétexte qu’il n’avait aucun rapport

avec l'affaire, alors qu'il avait permis aux voisins du fermier de témoigner sur la présence d'un mousquet trouvé auprès des condamnés, qui avaient nié vigoureusement en être les propriétaires. Je dois cependant ajouter ceci, qui me troubla effroyablement : à frère Kohrhammer ils avaient avoué avoir volé le mousquet dans la hutte de Cupido avant leur départ de Bethelsdorp. Ce fut pour moi un véritable coup dans le dos, non seulement parce que cet aveu compliquait infiniment l'affaire, mais aussi parce que, d'une façon qui excédait mes pouvoirs de réflexion, il semblait désormais m'impliquer personnellement, affûtant et affinant la culpabilité que j'avais commencé de ressentir au creux du ventre. Hélas, je ne pouvais avoir aucun doute quant à la provenance de l'arme, puisque frère Kohrhammer rapporta qu'au procès les voisins du fermier tué avaient décrit avec force détail le mousquet, qui portait une étoile en argent sur le côté du canon.

Le père tenta d'envoyer un message au gouverneur Janssens pour qu'il y ait révision du procès, mais en vain : pour ma part, je ne pus que lire dans ce refus la continuation de la lettre acrimonieuse envoyée un peu plus tôt par Janssens au père Van der Kemp, dans laquelle il lui reprochait son "hostilité déraisonnable à l'endroit des colons et sa magnanimité à l'égard des Hottentots parce qu'il croyait que c'était « la seule façon de détourner de cette contrée impie la vengeance de Dieu »". Quand le gouverneur finit par lui accorder une audience, il était trop tard, les trois hommes avaient déjà été exécutés. Du moins, nous assura frère Kohrhammer, étaient-ils morts en réitérant leur foi dans le Sauveur.

Je devrais ajouter ici, avec une conscience torturée, que mon épouse Maria reçut la nouvelle avec une démonstration de chagrin très saisissante. Elle ne pleura pas, ni en silence ni fort. Elle *hurle*. On eût dit un animal sauvage pris dans un borbier de douleur trop vaste pour des mots. Elle s'arracha les vêtements, avant de se jeter sur moi et d'essayer d'arracher les miens. Quand je l'en empêchai, elle se mit à faire les cent pas dans la pièce que nous louions à une femme très pieuse, la veuve Hendrina Pieterse, qui vivait tout près de Boerenplein, et elle cassa tout ce sur quoi elle put mettre la main (une chaise, une petite table de toilette, un broc et une aiguière). C'était un spectacle affreux et déconcertant ; pendant tout ce temps, elle continuait de hurler comme un loup hurle à la lune. Le père arriva de sa pièce, qui était attenante à la nôtre, et, ensemble, au prix d'efforts considérables, nous réussîmes à la calmer et à la faire s'allonger. Mais, régulièrement, pendant toute la première nuit, elle sursauta et se remit à hurler et à m'attaquer avec une férocité difficile à imaginer. Même après toutes les années qui se sont écoulées depuis, j'hésite à en parler ouvertement, car il semblait qu'on avait gratté un mince vernis

de civilisation et de religion pour révéler une créature fruste et sauvage qui m'écœura et m'attrista profondément.

Une bonne partie de nos angoisses, à elle et à moi, venait du fait que nous ignorions quasiment tout des événements qui avaient mené à l'exécution de son frère. Mais nous savions que nous devrions attendre de rentrer à Bethelsdorp pour y voir plus clair dans cette triste histoire et, en temps voulu, mon épouse apprit à réfréner la violence de ses émotions, même si elle s'enferma dans un silence buté pendant très longtemps.

Cet événement accablant eut néanmoins une conséquence directe que l'on pourrait juger positive : elle prit la forme d'une résolution qui se forgea dans ma tête et qui, lorsque j'en eus discuté avec le père Van der Kemp, trouva chez lui un allié énergique : dès notre retour, nous entreprendrions dans tout le territoire frontalier une enquête sur les abus et atrocités perpétrés par les colons sur les Hottentots. Même si cette entreprise devait prendre des années, nous nous assurerions que la mort d'April ne serait pas vaine. Ce mal durait depuis trop longtemps et s'était trop répandu. Le temps était venu d'exiger un juste châtiment. Les meules de Dieu pouvaient moudre lentement mais, en fin de compte – j'étais confiant –, elles moudraient extrêmement fin. C'était, du moins, une cause à laquelle je pouvais me dédier de tout mon cœur, une cause plus vaste que ma pauvre vie individuelle, qui donnerait une direction et un sens profond à tous mes efforts missionnaires. J'avais déjà décidé qui employer pour collecter en mon nom toutes les informations qui pourraient être portées à la lumière, de quelque manière que ce fût. Qui d'autre que le frère Cupido ?

Dès que nous fûmes rentrés à Bethelsdorp, après la cessation des hostilités entre l'Angleterre et la Hollande, qui mit enfin un terme à notre séjour mouvementé au Cap, je laissai le père Van der Kemp s'entretenir avec les missionnaires Tromp, Ullbricht et Smit, et me mis en quête de frère Cupido pour qu'il m'informe de ce qui s'était passé à la mission pendant notre absence et, surtout, de l'affaire du regretté April et de ses deux complices.

Il m'expliqua sans détour le sujet de leur dispute. Dès que le père et moi avions quitté les lieux, April avait revendiqué ma modeste hutte en qualité de frère de mon épouse. Cupido s'y était opposé, manifestement parce que la nature du lien qui existait entre nous avait instillé en lui un sentiment de propriété à mon égard et parce qu'il pensait qu'occuper mon logis renforcerait son autorité en mon absence. April avait pris la mouche et, en quelques jours, l'histoire avait dégénéré, de façon absurde, à telle enseigne que personne ne fut surpris de le voir partir avec ses deux amis (officiellement pour nous

retrouver et nous informer de leur différend). Il transpira que les dernières paroles que Cupido leur eût adressées avaient été les suivantes : “Partez, dépêchez-vous d’aller vous rendre compte par vous-même de quel côté il est.” Ce qui, eu égard à ce qui arriva ensuite, me fut particulièrement douloureux.

Je finis par aborder avec lui le sujet qui me tourmentait le plus.

“Et le mousquet ?”

Il joua l’innocent. “Quel mousquet ?

— Ton mousquet. Celui qui appartenait à Andries Stuurman et que tu t’es approprié. Celui qu’April avait en sa possession quand ils sont arrivés à la ferme de Swellendam, celui qui lui a permis d’assassiner des gens et d’être pendu !

— Je n’ai rien à voir avec ça. Le mousquet est ici.”

Je pris une profonde inspiration. “Veux-tu bien me le montrer, alors, frère Cupido ?”

Il se retourna promptement, s’allongea sur le tas informe qui lui servait de paillasse dans le coin et en sortit le mousquet : il avait bien une étoile sur le côté et je n’eus aucun mal à le reconnaître.

Il ne dit rien et moi non plus.

Il me faut signaler un autre événement qui eut lieu pendant notre voyage au Cap. Pour le meilleur ou pour le pire ? Je dois avouer que je l’ignore encore aujourd’hui. Il s’agit de la décision du père Van der Kemp, à laquelle j’ai déjà fait allusion, d’acheter et de libérer, au prix de cinquante dollars rix, deux femmes esclaves. Dorenda, originaire du Bengale, et une fille de quatorze ans censée être la fille d’un prêtre musulman, originaire de Malaisie, et connue sous le nom de Sara du Cap. Il la ramena à Bethelsdorp et l’enregistra sous le nom de Sara Janse, lorsque, en 1806, il la prit pour épouse. Un an plus tard, elle eut de lui un enfant, suivi par trois autres au cours des quatre années suivantes, ce qui semblerait suggérer que la vision que notre saint homme avait de l’état de missionnaire incluait une surprenante variété d’efforts. Les voies de Dieu sont certes impénétrables.

Il me dicta une lettre à l’intention de la Société missionnaire de Londres, dans laquelle il exprimait tout son espoir que, “en franchissant ce pas, j’aie effectivement consulté et suivi le souhait de Dieu, et que cette alliance ne se révèle pas être un obstacle dans mon travail de missionnaire, mon épouse étant tout à fait prête à me suivre où il plaira à Dieu de m’envoyer”.

Nos tentatives pour collecter des preuves concernant la maltraitance des Hottentots par les colons se muèrent en un voyage cauchemardesque en enfer ; pourtant, plus nous avançons dans nos recherches, plus il devenait indispensable de continuer. Le premier

témoignage collecté par frère Cupido, lorsqu'il se rendit sur les rives de la Kasouga pour ramasser du bois, vint, sur la ferme de Rietboschlaagte, d'un vieillard connu sous le nom de Januarie (dans la colonie, les fermiers ont pour habitude d'appeler les Hottentots ou les esclaves qui travaillent pour eux du nom du mois de leur naissance ou de leur acquisition). D'après Januarie (Janvier), son jeune fils, Booi, était berger auprès du fermier Barend Theron. Un jour, Booi avait été envoyé dans le veld avec les fils dudit fermier, Peet et Dries, pour garder le bétail qui paissait au bord de la rivière. On était en décembre et la chaleur était insupportable ; vers le milieu de la journée, les garçons blancs, désobéissant aux ordres formels de leur père, décidèrent de nager dans la rivière ; pendant qu'ils s'ébattaient dans l'eau peu profonde, leurs habits étendus sur des rochers, où ils avaient aussi laissé le mousquet de leur père, des Xhosas surgirent des buissons et chassèrent le bétail. Booi leur cria après, mais ils lancèrent dans sa direction une volée d'assegais dont une transperça la partie charnue de son bras gauche. Se hâtant de sortir de l'eau pour récupérer le mousquet, les fils du fermier durent néanmoins se réfugier dans les buissons lorsque, entendant les Xhosas pousser des cris, ils comprirent qu'ils étaient découverts. Nus comme des vers, dans l'impossibilité d'intervenir, les garçons n'eurent d'autre choix que de laisser les maraudeurs prendre leurs vêtements et le mousquet, et d'attendre que l'ennemi s'en aille, avant de retourner, abattus et consternés, à la ferme où ils durent affronter la colère du fermier.

Le sachant irascible, ils inventèrent une histoire suivant laquelle, attaqués pendant leur garde, ils avaient résisté à l'assaillant (tuant plusieurs Xhosas par la même occasion) mais avaient fini par être vaincus, déshabillés et privés de leur arme. Sur quoi les assaillants avaient fui, emportant les corps de leurs camarades.

“Nous aurions pu les battre, expliqua l'aîné, se laissant emporter par son imagination, mais Booi nous en a empêchés. Il était de mèche avec les Xhosas, c'est sûr, et nous pensons qu'il s'était sans doute arrangé pour nous tendre une embuscade. Ces Hottentots sont tous des traîtres, vous le savez bien !”

Comment cela aurait-il pu se passer de la sorte alors que Booi avait été le seul blessé ? Personne ne se proposa d'éclaircir ce détail.

Barend Theron avait déjà subi deux raids au cours desquels son frère et un autre de ses fils avaient été tués. Il s'emporta tellement en entendant l'histoire inventée par Peet et Dries que personne ne songea à en vérifier la véracité. Il réunit plusieurs voisins pour se mettre en quête des voleurs, mais il était trop tard.

A son retour, le lendemain, après une nuit passée à cheval, le fermier et les voisins fondirent sur le jeune Booi, dont on n'avait toujours pas soigné la blessure, et ils le fouettèrent à mort.

Ils restèrent sourds aux protestations du vieux Januarie et, lorsqu'il alla déposer une plainte auprès du landdrost Cuyler d'Uitenhage, un petit homme trapu, soupe au lait, prompt à prendre le parti des colons, ennemi des Hottentots et encore plus des missionnaires, l'infortuné vieillard fut fouetté à son tour par les adjoints du landdrost, en guise d'avertissement. Il dut refaire le parcours éreintant de trois jours jusqu'à la ferme des bords de la Kasouga, où il fut récompensé en recevant une autre volée de coups.

La deuxième déclaration recueillie par Cupido, lors d'un des fréquents voyages qu'il entreprenait dans la région afin de ramasser du *ganna* pour son épouse, concernait un colon en vue qui vivait sur les rives de la Swartkops à Algoa Bay. Martha Johanna Ferreira, plus connue sous le sobriquet de Martha Colère, vivait avec son mari et ses dix enfants sur la ferme de son beau-frère. Elle fut accusée par des travailleurs hottentots d'avoir mis le feu à la hutte d'une femme hottentote, Rachel, qui fut brûlée vive au milieu de ses maigres biens ; un parent de la défunte, un jeune garçon connu sous le nom de Hendrik, avait été l'autre victime de la même femme implacable dont on disait que, dans un accès de rage, elle lui avait plongé les pieds dans un chaudron d'eau bouillante – il avait perdu plusieurs orteils.

Le troisième cas de Cupido, entendu lors d'un voyage à Graaff-Reinet où il allait vendre un important lot de savons fabriqués par Anna Vigilant, reposait sur une plainte hélas très fréquente : un Hottentot d'âge mûr, au sobriquet méprisant de "Voertsek" (Décampe), avait annoncé, au terme de son contrat annuel auprès du fermier Hermanus Maritz de Bruintjieshoogte, son intention de quitter la ferme. Le fermier objecta qu'il avait contracté tellement de dettes pendant la durée de son contrat qu'il ne lui serait pas permis de partir avant qu'il les ait remboursées ; à la suite d'une altercation houleuse, au cours de laquelle Voertsek avait été battu avec un bâton et failli en mourir, il avait finalement pu partir mais Hermanus Maritz l'avait contraint à abandonner là sa femme et ses trois enfants. Connaissant le tempérament violent de son maître, Voertsek pensa qu'il les tuerait bientôt. Lorsqu'il retourna à Uitenhage pour que le landdrost Cuyler lui rende justice, il fut à nouveau battu, avant d'être jeté à la rue. Deux jours avant sa rencontre avec frère Cupido, la nouvelle lui avait été transmise depuis Bruintjieshoogte que l'épouse du fermier s'était acharnée avec un gourdin sur l'un de ses enfants, âgé de quatre ans, et l'avait tué.

Je ne puis revenir une fois encore sur l'ennuyeuse accumulation de déclarations, d'allégations et d'accusations que nous avons collectée. Tout cela était à peine supportable une première fois, et on l'a depuis si souvent et vainement répété... Il nous fallut cinq ans pour dresser le catalogue des exactions des colons et cela aurait pu durer, je n'en

doute pas. Alors qu'aux premiers stades de l'enquête frère Cupido et d'autres avaient dû sillonner le pays pour collecter des témoignages, bientôt les plaignants se mirent à affluer de leur propre chef, pour faire enregistrer leurs calvaires individuels et collectifs, plusieurs centaines, dont bien plus de cent cas de meurtre dans le seul district d'Uitenhage. Un nombre sans cesse croissant de ceux qui avaient l'habitude de rejoindre les Xhosas affluaient maintenant à Bethelsdorp, dans l'espoir d'y trouver refuge et secours. Le temps était venu d'agir.

Les premières tentatives du père Van der Kemp pour forcer les autorités à adopter des mesures pratiques échouèrent lamentablement. Comme on aurait pu s'y attendre, dès le premier abord, le landdrost Cuyler rejeta tout d'un simple revers de la main, adopta une attitude odieuse, difficilement imaginable, et n'hésita pas à insulter en public le saint vieillard. Nos tentatives pour approcher le comte de Caledon, le gouverneur nommé au Cap après que la colonie eut été rendue aux Britanniques, furent accueillies avec la même brusquerie. Ce n'est que lorsque, exaspéré, j'écrivis directement aux autorités londoniennes que l'on se pencha ici sur l'affaire. En fait, ma lettre eut un grand retentissement à l'étranger et, en temps voulu, le nouveau gouverneur du Cap, sir John Cradock, reçut l'instruction, de Londres, de lord Liverpool en personne, d'ouvrir une nouvelle enquête.

Le père Van der Kemp et moi-même fûmes appelés au Cap. Ce fut un voyage risqué. Même les éléments semblaient conspirer contre nous et, en traversant la Gourits, qui était grosse à ce moment-là, nous nous serions noyés si Dieu n'était intervenu pour nous guider sains et saufs jusqu'à l'autre rive, débraillés et épuisés. A cette époque, la santé du père Van der Kemp était si fragile que je craignis pour sa vie. Et j'avais raison de craindre, car il plut au Dieu du ciel et de la terre de rappeler à Lui le révérend vieillard, après une série d'apoplexies mineures, en même temps que sa jeune veuve éplorée qui, enceinte, devait bientôt accoucher de son quatrième enfant, en ce triste, triste mois de décembre 1811, alors que nous séjournions encore au Cap.

Les seules paroles de réconfort qu'il me fut permis d'entendre en ces temps de ténèbres et d'incompréhension, je les trouvai dans le Deuxième Livre de Samuel : *Ne sais-tu pas qu'un prince et un grand homme est tombé aujourd'hui en Israël !* Mais les mots, dois-je l'avouer, même ceux des saintes Ecritures, étaient de peu de réconfort en ce temps-là. Le père était mort. Tel était le simple fait, le fait brut avec lequel il fallait que je me réconcilie.

Lors de mon retour solitaire à Bethelsdorp, j'appris une autre disparition. Pendant notre absence, l'industrielle épouse de Cupido, Anna Vigilant, avait discrètement quitté ce monde.

Il ne fut pas facile d'apprendre de son époux ce qui était arrivé exactement. Une lueur sauvage, inhabituelle, brilla dans ses yeux

quand il me raconta la chose et son récit fut incohérent ; la folie que je percevais en lui depuis le tout début frémissait juste en dessous de la surface. Tout ce que je pus finalement comprendre de ses divagations, et je n'y compris pas grand-chose, c'est qu'elle était de plus en plus fatiguée vers la fin. Elle s'était laissée aller à l'apathie. Lorsqu'elle avait eu de nos nouvelles, par le biais d'une de nos rares missives envoyées du Cap pour rendre compte de nos progrès dans l'enquête, Anna aurait déclaré :

“Ça ne mènera à rien, Cupido. Tu es peut-être un homme de Dieu aujourd'hui mais tu es encore un Hottentot. Ces gens sont des Blancs, Nous n'avons aucune chance face à eux.

— Le père Van der Kemp et le frère Read sont blancs, eux aussi. Aux yeux de Dieu, il n'y a ni Noir ni Blanc, Anna.

— C'est leur Dieu, avait-elle répondu, d'un ton neutre, éteint. A la fin, quand tout nous est retiré, c'est tout ce qui compte. De quel côté es-tu ? Blanc ou noir ?

— Je suis du côté de Dieu, avait-il rétorqué, furieux.

— *Leur* Dieu. Ce n'est pas mon Tkaggen. Ce n'est pas ton Tsui-Goab. Il ne sera jamais de notre côté.”

Un soir, le dernier où il l'avait vue en vie, Anna l'avait appelé à son chevet et lui avait parlé de façon très étrange. Je tente de me remémorer précisément sa formulation : *Ce soir, je vais rêver très loin, Cupido. Il est possible que tu ne me revoies plus jamais.*

Il n'avait pas compris ce qu'elle voulait dire. (Et, moi, je le compris encore moins, cela va de soi.)

Il avait passé cette nuit-là dehors, au-delà des limites de la mission, à regarder les étoiles, à répéter mentalement leurs noms hottentots. Il s'était senti totalement vide.

Ce soir, je vais rêver très loin, Cupido.

Il avait ressassé cette phrase...

Au matin, quand il était rentré à leur hutte, Anna était partie. (Où étaient les enfants ? Je l'ignore, il ne me l'a jamais dit. Il choisit de ne plus jamais parler ni de la disparition d'Anna ni de ce qu'il était advenu aux enfants.) Elle n'avait laissé aucune trace : aucune empreinte dans la poussière, aucun signe qu'elle eût emporté quoi que ce soit.

“Alors, je me suis rappelé ma mère, me dit-il, succinctement.

— Quoi, de ta mère ?

— Juste ma mère.”

Il ne voulut rien dire d'autre.

Il y eut, néanmoins, une suite inattendue à notre conversation. Quelque temps après, une semaine, peut-être un peu plus, frère Cupido m'apporta une autre de ses lettres destinées à Dieu. Celle-ci

était quasiment blasphématoire, en dépit de son habituelle adresse respectueuse :

cher et estimé révérend Dieu tu a fait une grosse faute cette fois-ci et tu le doit savoir sinon les choses vont rester mauvaises d'abord tu as repris notre père quand il était parti loin dans un endroit étranger plain d'ennemis maintenant tu viens me prendre mon anna révérenc Dieu ce n'est pas juste du tout toute sa vie elle a fait tout son mieux pour être bonne elle fait le meilleur savon dans tout le pays qui lavait le plus blanc bien plus que le péché peut être lavé je sais quelle ne croyait pas toujours en toi mais comment peux-tu l'accuser elle était bushman mais au plus profond de son cœur elle était une vraie croyante elle croyait dans les pierres l'eau le ciel les étoiles l'antilope et la sainte mante religieuse et tout pour elle c'était juste dieu dieu dieu elle ne faisait pas de différence entre les jeans et les animaux et les pierres et les étoiles elle leur parlait elle était pleine de bonté elle savait faire jaillir des étincelles d'elle à cette époque quand c'est arrivé j'ai cru que c'étaient mes lumières mais ça n'était pas moi c'était elle c'était Anna et je crois que c'étaient des vrais étoiles qui venaient d'elle pendant vingt ans je vis avec une étoile et maintenant tu me la prends. Tu sais ce que je voudrais dire ce soir : je voudrais que Gaunab te prenne et te mette toi dans le paradis noir mais je sais que je ne peux pas le faire parce que tu as ton enfer pour nous et je voudrais que tu y ailles toi-même pour voir comment c'est parce que je suis dans cet enfer ce soir et si seulement une fois une fois une fois tu pourrais marcher sur cette voie lactée de cendres chaudes tu te brûlerais les pieds et comprendrais cette douleur qui est en moi ce soir. Je suis triste pour anna et pour tout le mal que j'ai fait dans ma vie si seulement tu pourrais me prendre moi aussi pour aller avec elle je ne veux plus vivre si elle est partie et je ne sais vraiment pas où elle est c'est injuste je peux dire que ce soir c'est injuste mon cœur est trop endolori à cause de mon profond chagrin ton très cher triste frère cupido cancrelas

Après de nombreuses années de préparation, nos efforts pour faire comparaître les colons accusés d'atrocités envers leurs serviteurs hottentots débouchèrent sur les lamentables procès connus aujourd'hui sous le nom de "Circuit noir". Ceux-ci débutèrent peu après la mort du père. Quoique passés dans l'histoire, ils sont encore trop présents et leur souvenir est trop douloureux pour s'y attarder. Pas un seul colon ne fut reconnu coupable. Un certain nombre écopa de brouilles pour des délits mineurs. Mais les procès baignèrent dans l'ambiguïté. Les colons, on s'en était douté, l'interprétèrent comme une "victoire" sur le "mal" perpétré par les Hottentots et les missionnaires ; une infime minorité concéda que derrière le verdict planait un doute qu'aucune cour n'aurait pu dissiper. Ceux d'entre nous qui savaient ce qui se passait dans les districts éloignés tous les

jours de l'année, ceux d'entre nous qui avaient vu de leurs propres yeux les contusions, les blessures, les membres brisés, les corps torturés ne pourraient jamais oublier ce dont ils avaient été témoins. En toute bonne foi, nous avons procuré et montré des preuves mais il nous avait manqué le talent judiciaire pour les présenter à l'examen bien moins qu'impartial du tribunal colonial. Bien sûr, face à de tels maux, nous n'aurions pu garder le silence. Mais nous aurions pu être plus prudents à l'endroit de ceux que nous avons désignés comme coupables bien avant d'avoir acquis la certitude qu'ils l'étaient. Nous aurions dû être moins arrogants dans notre recherche de la paix et de la justice, plus humbles face à Dieu. Nous n'avions peut-être pas tenu compte des dangers de l'exagération et de l'inflation dans l'esprit de gens qui avaient été acculés au-delà de toute endurance. Le verdict du juge m'atteignit comme un cataclysme :

“Si les informateurs, MM. Van der Kemp et Read, avaient pris la peine de mener une enquête sommaire et impartiale sur les différentes histoires qui leur avaient été contées, la majorité de ces plaintes qui ont fait tant de bruit, dans la colonie comme hors de nos frontières, ils les auraient cantonnées au domaine de l'imagination, auquel elles appartiennent, et ni le gouvernement ni la cour de justice n'auraient été dérangés.”

Nous nous étions trompés, en effet, dans nombre de cas. Par exemple, “Martha Colère” Ferreira, fut-il déclaré à la cour, n'avait jamais mis le feu à la hutte de la femme qui était morte dans le brasier : au contraire, elle avait soigné l'Hottentote avec des potions et des compresses pendant sa maladie, et avait laissé une bougie allumée pour la réconforter dans la nuit, que l'invalidé avait accidentellement renversée par la suite. Le jeune Hendrick, s'étant perdu dans le veld en plein hiver, avait été amené chez cette femme quasiment mort de froid ; elle l'avait ranimé en le plongeant dans une bassine d'eau chaude, lui avait fait des cataplasmes d'avoine et donné ensuite du vin chaud et une préparation de figes sauvages bouillies. Elle lui avait donc sauvé la vie et, même s'il avait perdu quelques orteils... La cour, à raison peut-être, avait décidé de croire Martha Ferreira plutôt que le garçon ou d'autres employés. Mais, quand on sait que les mauvais traitements sont un lot presque quotidien, qu'aux punitions et aux tortures succèdent le mensonge, la dissimulation et la collusion entre parents et voisins, on a du mal à trouver le sommeil.

Ce à quoi tout cela se résume, dans les termes les plus simples possibles, c'est que nous avons échoué. Pas seulement à cause du verdict, qui nous était contraire. Mais parce que, nos témoignages n'ayant pas été retenus, nous avons failli à notre devoir envers tous ces pauvres hommes, femmes et enfants qui étaient venus nous demander du secours – nous, leur dernier rempart contre la misère, la

terreur et la souffrance qu'ils devaient endurer tout simplement parce qu'ils étaient noirs ; ils nous avaient fait confiance et ils avaient risqué leur maigre bien-être et, qui sait, peut-être leur vie en se confessant à nous. Ils étaient venus nous demander du pain et nous leur avions jeté des pierres. Cela était arrivé malgré nos meilleures intentions et la mise en œuvre de nos meilleures qualités. Lesquelles n'avaient, manifestement, pas suffi.

Aujourd'hui, après tant d'années, je commence à penser que nos Hottentots n'ont pas été les seuls à l'égard de qui nous avons failli, que leur cause n'est pas la seule que nous ayons trahie à notre insu. Nous avons aussi failli à l'égard des colons de ce pays. Il est extrêmement ardu de le reconnaître aujourd'hui mais comment éviter de le dire ? Nous les avons abandonnés. Même ceux qui parmi eux avaient été cruels et méchants, les meurtriers, les tortionnaires, les violeurs, tous avaient été poussés par la peur : la peur de ce qu'ils ne réussissaient pas à comprendre dans cette contrée obscure et dangereuse, cette contrée dont je sais qu'elle peut aussi être éclatante de lumière, généreuse, grandiose. Nous n'avons pas cherché à comprendre que leur règne de terreur était inspiré par la peur, nous n'avons donc pas pris en compte le simple fait qu'eux aussi étaient humains, qu'ils souffraient, qu'ils étaient ignorants : ils ne nous connaissaient pas, nous les missionnaires et les peuples indigènes, ils ne connaissaient pas leurs propres inadéquations, leurs propres préjugés. Ils étaient, en fin de compte, emplis de crainte : une crainte impie, la crainte de ce pays.

Comment et pourquoi nous sommes-nous trompés ? En nous attachant trop au corps et au monde, pas assez à l'esprit et au mot ?

Quoi qu'il en soit, ce qui aurait dû être une célébration se mua en lamentation. Nous avions échoué. Mon Dieu. Nous avons tant échoué parce que nous avons tant trahi. En nous battant contre les faiblesses des autres, nous nous sommes enfoncés dans nos propres faiblesses humaines et, ce faisant, nous nous sommes interdits de devenir beaucoup plus que ce que nous avons été. Peut-être n'avaient-ils pas *envie* d'être mesquins et cruels. Peut-être nous-mêmes n'avions pas *envie* d'échouer. Mais nous avons échoué tout de même. Et maintenant, nous avons perdu. Dieu ait pitié de nos âmes.

L'intérêt de frère Cupido pour le Verbe était de plus en plus intense, même de la façon la plus directe qui fût, puisqu'il lisait et écrivait de mieux en mieux et que nous lui demandions de plus en plus souvent de se charger du prêche le dimanche. Il commença avec de simples lectures de la Bible mais, de son propre chef et parfois en dépit de consignes claires préconisant le contraire, il ne pouvait s'empêcher d'ajouter des observations personnelles. C'était comme une de ces

gravures auxquelles on donne un titre, un titre qui, peu à peu, est complété, étoffé (à l'occasion, il perd même de sa clarté) et, en fin de compte, prenant plus d'importance que l'illustration, devient une œuvre littéraire en soi.

Tout cela menait frère Cupido à des excès et des circonvolutions imprévisibles. Les plus exorbitants et les plus fantasques me furent dévoilés un dimanche, en fin d'après-midi, lorsque je tombai sur lui à quelque distance de la mission, dans un kloof couvert d'euphorbes, d'aloès et de plumbagos bleus (une plante que je commençais à peine à identifier à l'époque). C'était environ un an après la mort d'Anna Vigilant. Cupido était assis, sa bible sur les genoux, penchée selon un certain angle pour bénéficier des derniers rayons jaune foncé du soleil couchant. Après la mort de son épouse, j'avais acquis cette bible au Cap, dans le but précis de la lui offrir : en guise de réconfort après sa douloureuse perte. Entre les plats épais de la *Statenbijbel*, avec leurs gros fermoirs en cuivre et leurs lettrines dorées gravées en relief, il ne restait désormais que quelques pages maigrichonnes, et rien de l'imposant volume que j'avais offert à son propriétaire à peine un an plus tôt.

Comme, tellement pris par ce qu'il faisait, il ne me vit pas approcher, je m'arrêtai pour l'observer de loin. Il lisait à haute voix, suivant les mots avec le doigt sur la grande page, comme si chacun avait été un insecte qu'il fallait écraser avant de passer au suivant. Je me rappelle que c'était un chapitre de l'épître de saint Paul aux Romains. Si, désormais, il lisait sans difficulté majeure, il butait encore sur certains mots, qu'il examinait en fronçant les sourcils et, volubile, répétait avant de s'autoriser à continuer. A la fin de la page, il la tourna et reprit à partir du haut de la suivante. J'ignore ce qui me fascina tant mais je ne pus me forcer à m'approcher tout de suite et à interrompre sa concentration.

Quand il arriva à la fin de la page, au moment même où j'allais m'approcher pour lui adresser la parole, il fit quelque chose d'incroyable : il arracha la page dont il venait de lire le recto et le verso, il en fit une boule et la fourra dans sa bouche.

A la fois fasciné et horrifié, je m'exclamai : "Frère Cupido !"

Surpris, il leva la tête et referma d'un coup le gros volume, secoua la tête et continua à mastiquer pendant un bon moment avant d'avaler le papier avec des efforts considérables et les yeux légèrement exorbités.

J'étais déjà à genoux à son côté.

"Frère Cupido, répétais-tu, consterné. Que se passe-t-il ? Que fais-tu ?

— Je consomme le Verbe, déclara-t-il, imperturbable, de sa voix de sermonneur.

— Mais..." J'en restai tout ébaubi. "C'est une b... bible n... neuve,

frère !" bredouillai-je bêtement – comme si cela avait fait la moindre différence !

Il haussa les épaules.

"Pourquoi fais-tu ça ? insistai-je, d'un ton beaucoup plus péremptoire que celui que j'adoptais d'ordinaire.

— Il y a tant de choses que je ne comprends pas là-dedans, frère Read, expliqua-t-il patiemment, comme à un écolier à qui l'on allait apprendre un point très important. J'ai donc décidé de la manger et de l'avaler pour l'absorber dans mon corps. A ce moment-là, le Verbe fera vraiment partie de moi. Alors personne ne pourra plus jamais me l'enlever, n'est-ce pas ?

— Tu as mangé presque toute la Bible !

— J'ai encore les épîtres aux Corinthiens à avaler. Et puis l'épître aux Galates. Et puis...

— Je sais, je sais. Mais ce n'est pas comme ça qu'on fait.

— J'ai parlé à Dieu et c'est ce qu'Il m'a conseillé de faire." Sa bouche était pincée en une fine ligne d'obstination.

Après un bon moment, il se retourna vers moi. Et sans que je l'aiguille, comme s'il prêchait, s'adressant non pas à moi mais aux euphorbes, aux buissons de plumbago, à la tortue qui passait par là de son pas tranquille, aux immenses aloès, il se mit à psalmodier :

"Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Tout était au commencement avec Dieu. Toutes choses furent faites par Lui ; et sans Lui aucune chose ne fut faite. En Lui était la vie : et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière brilla dans les ténèbres : et les ténèbres ne la comprenaient pas."

Il y avait un je-ne-sais-quoi de surnaturel dans la scène, comme si je ne la voyais pas mais la rêvais plutôt. Bizarrement, je sentis que ma propre foi en était raffermie.

Après les procès du Circuit noir, il nous arriva moins de Hottentots à Bethelsdorp. Peut-être parce que la situation près de la frontière s'améliorait quelque peu. Mais, sans l'ombre d'un doute, quantité de gens qui auraient pu faire partie de notre troupeau avaient perdu foi en nous. En outre, nous devons affronter de sévères sécheresses qui rendaient difficile toute survie physique. Malgré tout, d'un certain point de vue, la mission prospéra quand nous commençâmes à améliorer nos conditions d'existence en construisant de nouvelles maisons plus solides et en installant de modestes ateliers : tressage de nattes et de paniers, cordonnerie, tannage des peaux de mouton, tonnellerie, menuiserie, four à chaux. Même avant les procès du Circuit noir, j'avais aidé frère Ullbricht à installer un moulin à vent et un moulin à aube, en dépit du grave problème que représentait, en dehors de la saison humide, la pénurie d'eau, qui nous empêchait de

faire tourner le second. Mais frère Cupido tenait absolument à ce que nous persévérions. Il disait que Dieu nous mettait sans doute à l'épreuve sciemment. Si le moulin était prêt et les pluies ne venaient pas, ce ne pouvait être qu'un revers momentané : mais si les pluies venaient sans que le moulin soit prêt, nous serions coupables de défaut de foi, ce qui était beaucoup plus grave.

D'une certaine manière, nous avions la vie dure mais, d'un autre côté, je crois, oui, qu'on peut dire que nous prospérions ou que, du moins, nous survivions. Il ne fait aucun doute qu'après le procès et sa regrettable conclusion le simple fait de survivre était significatif. Personnellement, néanmoins, j'avais l'impression de traverser le désert. Depuis la mort du père Van der Kemp, j'étais comme engourdi, hébété, et ce sentiment avait encore été exacerbé par la disparition d'Anna Vigilant, puis par l'évolution du long procès tortueux jusqu'à sa déplorable conclusion. Aujourd'hui, sans l'aide de mes journaux, dont je me suis séparé, je ne me rappelle plus clairement cette période.

Je tombai dans des limbes. Je me souvins de citations que le père faisait parfois de l'*Enfer* de Dante, qu'il avait lu dans sa jeunesse. (Je dois avouer que, de mon côté, je n'ai jamais beaucoup lu. On peut même me juger ignorant. C'est pourquoi il m'est difficile, plus difficile qu'à d'autres, de m'y reconnaître dans le désert.) Les mots auxquels je pense à cet instant ont quelque chose à voir avec les âmes perdues dans les limbes, deux amants, me semble-t-il me rappeler, si de telles pensées ne sont pas pécheresses, qui, "main dans la main sur les vents sombres avancent". J'étais donc là, seul dans l'obscurité, sans aucune main à saisir, sans but, sans direction à suivre et, au moins par moments, sans espoir. Sans frère Cupido, je ne suis pas certain que j'aurais pu traverser cette période de ténèbres.

Le moment décisif arriva à l'improviste, ainsi qu'il en va souvent de ces choses (parfois, nous ne les reconnaissons même pas quand elles arrivent), en 1813, quand un envoyé de la Société missionnaire de Londres, le révérend John Campbell, nous fut envoyé pour inspecter nos missions dans la colonie et au-delà. Il nous revenait d'aller l'accueillir au Cap. Dans des circonstances normales, il me serait revenu d'entreprendre le voyage, mais, dans cette période pénible, il était inconcevable que je m'absente de Bethelsdorp. Tout serait parti en quenouille. C'est pourquoi, après de ferventes consultations avec Dieu et des discussions avec mes collègues, il fut décidé de dépêcher frère Cupido, qui emprunterait mon propre chariot. Hormis toutes les autres considérations, je me dis que cela pourrait l'aider à s'extraire de la mélancolie dont il était la proie depuis la mort de son épouse.

Ce voyage se révéla être un moment décisif dans sa vie.

"Mon cœur t'accompagne", lui dis-je le jour de son départ, pressant

contre le mien son corps frêle d'insecte maladroît. Je ne croyais pas si bien dire.

Lors de certains de mes propres voyages, notamment lors de mon dernier et fatal déplacement au Cap avec le regretté père Van der Kemp, qui nous avait inexorablement menés à la désillusion et à la mort, je puis dire que j'étais distrait, voire absent, mes pensées étant tellement occupées par d'autres affaires, que j'en oubliais les côtés pratiques du voyage et l'espace que je traversais. Mais, cette fois-là, bien qu'absent du déroulement quotidien de son avancée, je me sentais tellement impliqué dans chaque pas que frère Cupido faisait (comme si, me dis-je un jour, j'étais devenu moi-même l'une des pages de la bible qu'il avait ingurgitées), que je fus totalement et minutieusement conscient de sa progression. Je ne savais pas grand-chose de la réalité de l'entreprise, bien que certains détails, surtout du retour, m'aient été indiqués par la suite par le frère Campbell et d'autres – quand je ne les déduisis pas des lettres que Cupido me donna, après son retour à Bethelsdorp, pour que je les fasse parvenir à Dieu. (Elles révélèrent d'ailleurs une amélioration spectaculaire de son orthographe et de sa syntaxe... et une prédilection inédite pour les capitales.) Mais l'intelligence de *notre* pèlerinage était limpide : comme si les images de notre précédent voyage, dont je ne m'étais même pas aperçu que je les enregistrerais à l'époque, étaient insérées, désormais, dans le présent, chargées d'une acuité presque intolérable.

Je voyais de vastes panoramas, depuis la végétation ponctuant les pentes toutes proches qui, de chaque côté du chariot, se hissaient bientôt, cependant, à la hauteur de montagnes, avant de reculer d'abord à gauche puis à droite en pourpres foncés et bleus agressifs ; ensuite, elles s'adoucissaient en mauves et lilas, jusqu'au bleu le plus pâle, le plus délicat, lorsque le plateau se mit à onduler en collines, crêtes, vallées et dentelures ; pour revenir aux détails les plus infimes : une petite tortue à la carapace brillante, le parchemin argenté de la mue d'un serpent disparu, des essaims d'oiseaux grouillant dans d'énormes nids familiaux, de transparents soui-mangas au long bec, d'effrontés coucous indicateurs, des perdrix mouchetées fusant dans les herbes sèches, des pintades qui s'égaillaient dans les buissons, les tristes cris mortifères des ibis qu'on appelle *hadedas* dans cette partie du monde, des tisserins rouge vif ou jaune et noir dans les arbres attirés par l'humidité de maigres cours d'eau, des secrétaires aux longues pattes qui avançaient d'un air important, une famille de meerkats qui attaquait un serpent jaune, le cri d'un aigle très haut dans l'azur, des vautours qui dessinaient des spirales décroissantes dans le ciel délavé, fondant sur la carcasse d'une antilope ou – une fois – un camélopard abandonné par des lions ou des léopards, la course d'un *ietermagô* écailléux – surnaturel – qui était venu creuser

dans une fourmilière, des hannetons courant sur des crottes de buffles ou de gnous (et, une fois, sans doute possible, d'éléphant), une mante religieuse vert vif, comme sculptée en saillie sur une tige, les longues lignes tracées par des processions de fourmis sur la surface craquelée du lit d'une rivière asséchée. Rarement, on apercevait au loin une antilope majestueuse.

Ce sont les antilopes qui me firent penser aux contes de frère Cupido, transmis de génération en génération par son peuple, ou celui d'Anna Vigilant. Je me rappelai ce qu'il avait raconté des croyances d'Anna sur le monde des ombres et des ancêtres chez les bushmen : les espaces sacrés qui s'ouvriraient (uniquement aux yeux des éveillés, des initiés) dans des souches d'arbres morts ou les silex rouges d'une crête ou d'un koppie, où l'on pouvait voguer du monde visible à l'invisible, du présent au passé immémorial, où des êtres de cet autre monde pouvaient faire irruption dans le nôtre. Tout au long du voyage de frère Cupido, de *notre* voyage, j'imaginais ces plaines arides transformées en paradis luxuriant, havre de végétation, de fruits exotiques, de plantes aux pouvoirs mystérieux, de racines torturées qui, lorsque vous les extrayiez, hurlaient tels des êtres humains ; je voyais ces *autres* êtres qui peuplaient l'espace vide alentour. Par centaines, par milliers, par millions, tous les morts oubliés et désormais ressuscités, depuis le commencement de la terre quand les fils de Dieu courtisèrent les filles des humains, pour donner naissance à des gens, encore des gens, toujours des gens. Tous les morts de cette vaste contrée, en solennelle procession, transparents d'antiquité, déboulant pour reprendre possession de leur terre, que nous avons dévastée avec nos chasses, nos guerres, nos déprédations, nos dévastations dans notre besoin fou de nous répandre, de devenir encore plus puissants, plus arrogants – piétinant, par là même, les générations passées mais aussi leurs esprits, leurs spectres, leurs revenants, leurs dieux ; et pas seulement leurs dieux mais *notre* Dieu aussi, notre Père, insulté, déshonoré, malmené par notre grossier accaparement de la création qui avait été Sienne. Ce grand Verbe du commencement se répercutait encore dans mon esprit. *Sois fécond, multiplie-toi, repeuple la terre, soumets-la, étend ton pouvoir sur les poissons de la mer, les oiseaux dans les airs et toute chose vivante qui bouge sur la terre.* Mon Dieu, mon Dieu, qu'avons-nous fait au nom de ce pouvoir et de cet assujettissement ? Tous ces morts innombrables, qui se relèvent aujourd'hui, hochent la tête, brandissent en silence leur poing chagrin et accusateur ! Pas seulement les centaines que nous avons trahis pendant les procès du Circuit noir, mais les innombrables morts ravagés dans cette vaste contrée, où lentement nos empreintes sont comblées par le sable puis emportées par les vents célestes. Et si ce passé infini avait survécu ? Que survivra-t-il de *nous*, qui

parcourons les espaces désolés de ce beau pays vers quel avenir incertain ? Oh mon Dieu, mon Dieu, qu'ai-je fait ?

Je me rappelle fort bien l'un de mes premiers voyages – pas sur terre : en mer, cette fameuse traversée d'Angleterre au Brésil puis au Portugal, puis retour en Angleterre, et ensuite Le Cap, chaque fois dans un modeste navire ballotté par les flots furieux. Ce dont je me souviens le plus nettement, ce ne sont pas les merveilles de la traversée, les poissons volants argentés qui semblaient surgir d'un tout autre espace et y retourner après le bref éclat resplendissant de leur vol, pour nous rappeler qu'il existait un autre monde au-delà du nôtre ; en trois ou quatre occasions, l'apparition soudaine autant que silencieuse d'une baleine, Léviathan remonté des profondeurs insondées ; l'impossible bleu d'encre de l'océan ; la proximité des étoiles la nuit, la tête de mât dansant au milieu des constellations ; ni les horreurs habituelles des voyages en mer (les maladies qui tuèrent dans les pires convulsions cinq ou six, puis quinze, puis vingt-cinq hommes, bientôt ensevelis dans les flots, dans un sac de toile ; les cris terribles des esclaves jetés par-dessus bord lors des tempêtes parce qu'il fallait alléger le navire)... Mais le bruit plus prosaïque et néanmoins insupportable des animaux embarqués pour nous procurer de la viande fraîche : les grognements, les crissements des cochons, les bêlements des moutons, les beuglements et les meuglements des vaches, les gloussements et les caquetages des poulets, les glougloutements des dindons, impossible cacophonie qui se poursuivait jour et nuit dans cette arche de Noé. Cela me rappelait l'épisode des quarante jours et quarante nuits, qui dut paraître proprement incroyable au patriarche. Guère surprenant qu'à la fin de son errance la première chose qu'il fit, ce fut de s'enivrer.

Notre voyage ici, dans la colonie, avait aussi sa cargaison de moutons, de bétail, de volailles, de canards mais c'était supportable et même parfois rassurant ou amusant : on pouvait toujours faire le plein en route, tandis qu'on progressait de ferme en ferme, d'une montagne à l'autre, jusqu'à ce que les derniers plateaux infinis finissent par déboucher droit devant, au loin, sur la masse bleue de la montagne de la Table, marquant la fin du continent africain et le commencement des mers qui s'étendent jusqu'aux extrémités frigides de la terre.

Cher et Estimé Révérend Dieu, Je souhaite te Remercier pour ce voyage sur ce Chariot qui appartient au Frère Read qui m'améné a cet endroit Le Cap, pour chercher le Nouveau Frère Campbell pour specter tout nos missions. Ça me rappelle que mon long voyage avec le maître Servaas Ziervogel sur ses Deux Chariots. Peutêtre tu as oublié ce voyage c'était il y a si Longtemps et tu dois être Vieux comme tu vis Depuis avant les Temps

du monde mais je n'oublierai jamais jusqu'à ma Mort à cause des nombreuses Choses que Mister Ziervogel m'a apprise et montré en Chemin les Mirroirs surtout car je crois que les Miroirs sont la Chose la plus extraordinaire que tu as créé dans cette Création. C'était si triste que dans le Klein Karoo dans les Rooiberge où on a rencontré l'homme Izaac Levinsohn qui allé à la Fish River il nous a dit que le Pauvre Mister Ziervogel est tué il y a quatres Ans de l'autre coté de la Keiskamma par les Xhosas qui ont volé ses Deux Chariots je me demande ce qui est arrivé à tous ses Mirroirs au fin Fond du Pays tous avec Moi dessus. Peut-être c'est que tu voulais toi Révérend Dieu répandre ton Verbe chez les Païens. Et je te Remercie pour l'occasion que tu me donne pendant ce Voyage de préparer mon Ame a la rancontre de notre nouveau Frere Campbell parce que partou en chemin j'ai pu prêcher aux gens. J'ai prêché à Boschfontein, dans les montagnes de Kouga et à Kransberg, j'ai prêché au mont Kammanassie, à Rooiheuvel, à Onrust et même à Touwsberg, j'ai prêché dans les Waboomsberge, dans le Fonteinjiesberg et le Kwadousberg, j'ai prêché dans le Waaihoek, sur le Blomfontein, à Wolwedans et à Klipheuvel, et puis dans le Tygerberg et maintenant ici au Cap. Et pendant tout ce tems je Prépare mon Ame pour toi et pour le Nouveau Révérend. Partout ou nous passons je détruis les cairns de Heitsi Eibib pour montrer que je suis maintenant du coté de Dieu meme ce me blesse un peu le Cœur a cause de tout ce que ma mère m'a appri mé maintenant je sais que c'est un péché et une amobination a la vue du Seigneur mon Dieu la haut dans les Cieux ou tu Trone. Ça doit être prés d'ou vit aussi Tsui Goab et je dois te Demander Révérend Dieu je t'en prie donne lui mon Bonjour si tu le vois et dis lui que je fais de mon mieu pour lui et pour toi avec tout mon Amour je ten vois Révérend Dieu de ton plus cher et plus Aimable Serviteur frere Cupido Cancrelas.

A une distance d'à peine deux ou trois jours de la mission sur le chemin du retour, frère Cupido rédigea une autre lettre pour donner ses impressions sur le révérend John Campbell et sur le parcours qu'ils avaient entrepris ensemble – prémice, transparut-il bientôt, d'un autre voyage auquel je prendrais également part et qui nous transporterait bien au-delà des frontières de notre colonie, jusqu'à ce lieu lointain où il dirige aujourd'hui sa propre mission, alors que je vis tous les jours dans la contemplation de mon péché.

Très Cher et Très Estimé Révérend Dieu, une fois encore je m'assois pour Te Communiquer notre Voyage sur le Chariot du révérend Read qui est maintenant presque terminé pour Te Dire que j'ai rencontré le Nouveau Révérend John Campbell que Tu n'a pas Rencontré parce qu'il n'est Pas Encore à Bethelsdorp. Je Veux Te Dire que je le trouve qu'il est Bon mais un peu court sur pattes et un peu gras mais il perdra Ça bientôt quand il

Partage notre Vie. Ses Deux Yeux ne regardes pas dans la Meme Direction et je crois que Ça l'aide a voir Plus comme un Caméléon il saura donc bien Inspecter tout nos Mission il rien ne lui échapera. Il est de Gentille Disposition et essaie de partager sa Nourriture avec Tous sur le Chariot Tous les Jours ce qui est Signe qu'il est homme de Dieu. Il me confie Tout, ce qui est un autre Signe qu'il est homme de Dieu, je dois Vérifier les Rivières en Chemin et lui dire si on doit se Presser, ou attendre ou faire un Détour, et il ne discute pas mes Décisions, comme quand Nous avons du faire une Marche de douze Heures sans s'Arrétais parce qu'il Fallait amener les Bœufs dans un meilleur Endroit et il m'a fait Confiance. Ainsi je peux aussi faire Confiance au Frère Campbell et nous avons Beaucoup parlé pendant le Voyage pas seulement sur ses Affaires à Bethelsdorp et dans la Colonie mais encore bien plus Loin même plus loin que la Great River qu'on appelle Gariep et labas les Gens vivent dans des Endroits avec des Noms Bizarres et je veux les voir avant de Mourir tu sait Révérend que ma Mère m'a dit que je Dois Marcher Très Loin Sur le Monde alors cette Rencontre avec le Nouveau Révérend me Ménera peutêtre ou Tu Veux que j'aille. Je ne peux plus Faire Grand-chose a Bethelsdorp parce que ma Anna est morte et je suppose que c'était Ta volonté mé je T'ai dis avant et je suis Sur que Tu le Sais même si Tu es Trop Fier pour le dire mais je Te Pardone de mon Fond même si c'est la Chose la plus stupide que tu as fait dans Ta Vie. Un homme doit chérir une Femme Bonne quand il en Trouve une et je sais que je l'ai chérie depuis la Nuit ou elle a fait Voler des Etincelles c'était la meilleure Nuit que j'ai aimé dans Toute ma Vie. Je Te le Dis par ce que Tu nous dis d'être Onète de Ton Très Cher et Très chéri et Obéisans Serviteur Cupido Cancrelas.

Je dois reprendre mon récit du retour des frères Cupido et Campbell au mois de mars de cette année-là, 1813. En cet instant, je suis trop perturbé par le souvenir de cette lettre à Dieu et par les commentaires de frère Cupido sur son amour pour Anna Vigilant, lesquels ravivent la mélancolie et, en vérité, l'horreur (si ce n'est pas pécher que d'appeler "horreur" une chose aussi belle) de ma transgression. Je ne tiens pas à confier à ces pages l'histoire de ma vie, raison pour laquelle j'ai d'ailleurs brûlé mes carnets, mais seulement à réunir quelques souvenirs des moments que j'ai eu le privilège de partager avec frère Cupido Cancrelas, afin de découvrir, je crois, la cohérence de ma vie qui a volé en éclats. C'est ainsi seulement que je puis avoir le moindre espoir de lui trouver un but, un espoir nouveau, qui pourrait m'amener à agir dignement pour la plus grande gloire de Dieu en expiation de mes péchés. Car telles sont les ténèbres auxquelles je suis confronté : dans ma jeunesse, j'avais sciemment renoncé à une existence privée pour me consacrer au service d'autrui, ceux-là mêmes pour lesquels je suis devenu, à cause de mes écarts de conduite, un

obstacle.

Or il n'est jusqu'à mes motivations premières qui ne soient remises en question. Voulais-je réellement, en partant pour l'Afrique, me dévouer à la cause d'autrui ou n'étais-je pas plutôt poussé par la quête d'une image de lubricité que je chérissais en mon sein depuis le jour où j'avais aperçu cette misérable fillette noire tremblant de douleur et de peur, depuis la nuit où j'avais été témoin des spasmes de ses ébats en compagnie de son méchant maître – avec qui j'ai tout au long de ma vie échangé les rôles ?

On en prendra pour preuve l'ironie qui ressort de la brève période entre le retour du Cap des frères Cupido et Campbell et notre départ en direction des missions excentrées de la Société missionnaire de Londres, que nous devions inspecter pour être en mesure de formuler des recommandations en vue de leur développement (un projet que, après la mort du père Van der Kemp, on ne me jugea pas digne de superviser – même si personne n'osait me le dire en face ; j'ai beau être un bouffon, je ne suis pas idiot !). Frère Cupido s'était si bien acquitté de sa mission au Cap que je désirais contribuer à l'avancement de sa carrière. Il n'était plus jeune et paraissait même beaucoup plus âgé qu'il ne l'était ; je résolus donc de le faire nommer "aîné de l'Eglise". Pour m'assurer qu'il n'y aurait aucun soupçon de favoritisme, je promus un autre homme en même temps, un vieillard très dévoué et consciencieux, le métisse Andries Pretorius (connu dans nos parages sous le sobriquet de "Bâtard" – un terme qui, d'ailleurs, n'était pas péjoratif mais simplement descriptif).

Ce fut, dois-je le préciser, une période très difficile pour moi. Durant l'absence de Cupido, j'avais eu du mal à gérer la mission tout seul ; en de nombreuses occasions, je dus reconnaître en mon for intérieur que, si nos supérieurs à Londres voulaient prouver par l'envoi de frère Campbell leur manque de confiance en moi, ils avaient peut-être raison. Mais il y avait un côté bien plus personnel au sentiment croissant que j'avais de ma propre nullité. J'hésite à en parler mais cela fait partie de mon fardeau, et de ma souffrance. Depuis l'exécution de son frère lors de notre visite au Cap en 1811, ma chère épouse, dont je jure que je l'ai toujours tenue en grande estime, m'avait retiré ce que l'on appelle les faveurs conjugales (bien que le sacrement parle de devoirs et d'obligations). J'avais donc dû accepter une diminution de ces maigres plaisirs intimes, quelque coupables qu'ils eussent été. (Non, Dieu m'en garde, que je souhaite me plaindre. Tout est ma faute. Mais c'était difficile. C'était très difficile. J'ai, je crois, une nature fougueuse.)

Une ou deux fois, j'avais essayé d'aborder le sujet lors de conversations avec frère Cupido, comme je le raconterai peut-être plus tard, mais je ne trouvai pas convenable de trop en dire et jugeai que

ça n'en valait d'ailleurs peut-être pas la peine. J'ignore pourquoi mais j'étais plus à l'aise pour discuter de ces choses avec son aîné, cet homme charitable qu'était Andries Pretorius. Il se trouve que frère Pretorius avait une fille nubile, Sabina, une jeune créature d'une exceptionnelle beauté. Je résistai. Je priai jour et nuit. Je résistai pendant des années, et je remercie Dieu de m'avoir fait tenir si longtemps. Ma tâche fut facilitée lorsque j'effectuai ce long, long périple avec mes frères Campbell et Cupido (qu'en temps voulu je promus au rang de missionnaire), ce périple qui nous entraîna par-delà les frontières de la colonie et détermina le destin de Cupido. Mais, après notre retour, une fois qu'il eut pris en charge sa propre mission, quand il eut, pour tout dire, disparu de ma vie, je ne pus plus supporter la situation. Je continuai de prier, en vain. La chair est trop faible. Je suppose que j'aurais pu envoyer frère Pretorius et sa famille vivre ailleurs, à Graaff-Reinet ou je ne sais où, mais comment bouleverser ainsi la vie de toute une famille dans le seul but de me libérer d'une tentation ? On aurait dit que Dieu avait concocté cette épreuve pour moi. Je devais témoigner de la solidité de ma conviction chrétienne et de la fibre de toute mon existence en prouvant que j'étais capable de résister.

J'essayai de retourner, dans tous les sens du terme, à mon épouse Maria ; plusieurs fois, j'ai honte de le dire, je m'imposai même à elle. (Chaque fois, *chaque fois*, je revoyais, les yeux fermés, cette autre jeune créature d'ébène abusée jadis par son dompteur.) Mais, en fin de compte, nous avons succombé au péché. *J'ai succombé au péché.* Pendant plusieurs mois, j'ai honte de l'avouer, et à la fois je n'ai pas honte, nous avons connu la félicité. Est-ce l'unique petit coin de paradis auquel j'aurai eu accès au cours de mon existence ? Dieu voulut, toutefois, que Sabina tombât enceinte. Le châtiment de Dieu : aux yeux de tous. (Mais pourquoi la punir, elle ? Etait-ce juste ? Ces questionnements témoignent de la mesure de ma chute, de l'étendue de mon blasphème, de mon péché.) C'est alors seulement que cette infortunée famille fut envoyée à Graaff-Reinet. Et moi en enfer. Au purgatoire, du moins.

Maigre consolation : frère Cupido, n'étant plus des nôtres à Bethelsdorp, ne put être témoin de tout cela ! Il est intéressant de songer que, s'il avait été là, je n'aurais sans doute pas cédé à la tentation.

Mais il me faut revenir à l'histoire en cours. Frère Campbell rédigea un rapport favorable sur le comportement de Cupido pendant leur voyage depuis Le Cap. Il reconnut qu'il avait pu laisser toute la gestion du cheminement à notre frère, qu'il appelait "notre guide". Quant à son caractère, deviné à la façon dont il traitait les serviteurs et les

bêtes, sans compter ses prêches en chemin, face à toute personne ou groupe de personnes qu'ils rencontraient, frère Campbell le décrivit comme celui d'un "Hottentot humaniste".

Néanmoins, il nota une tendance dont j'étais moi-même conscient depuis le début, cette façon que Cupido avait de disparaître quelque temps tous les jours ou tous les deux jours. Il s'éloignait pendant environ une heure, parfois toute une demi-journée. Quand on l'interrogeait, il se contentait de hausser les épaules et d'expliquer qu'il était allé "prier dans les buissons" ; face à cette dévotion, frère Campbell concluait qu'il était préférable de ne pas aller y voir de trop près. Je tentai d'expliquer certaines excentricités de notre frère mais, comme je ne les avais pas toujours comprises moi-même, ce n'était guère facile et je dus y renoncer. Notre homme, dois-je reconnaître aujourd'hui, était un mystère pétri de contradictions, notamment eu égard à sa notion et son exercice de la pratique de la foi chrétienne ; mais, quant à sa sincérité et à son absolue conviction, il ne peut y avoir aucun doute même si beaucoup ont, comme il m'est arrivé de le faire moi-même, parlé de folie à son sujet. J'ai souvent pensé et je pense encore que, si nous étions davantage à posséder son inébranlable conviction, le monde pourrait être un endroit meilleur.

Dans d'autres circonstances, notre proximité aurait pu paraître inhabituelle, et difficile à maintenir ; mais dans le morne environnement de Bethelsdorp, il était souvent, surtout après la disparition du père, la seule personne à laquelle je pouvais ouvrir mon cœur. Il y eut une occasion, que j'ai déjà évoquée brièvement, peu après son retour du Cap avec le frère Campbell, pendant laquelle nous abordâmes la question de son célibat depuis la mort de son épouse, et de ma relation avec Maria.

"Anna me manque tous les jours et toutes les nuits de ma vie, reconnut-il. Mais Dieu a décidé de me l'enlever, et je dois l'accepter. Au début, c'était très dur et je Lui en faisais reproche. Je trouvais que c'était une faute. Mais ce n'est pas à moi de me durcir le cœur contre Lui. Il sait ce qui est mieux. Est-ce que je suis seul maintenant qu'elle est partie ? Oui, je suis seul. Et alors ? Toi, tu n'es pas seul ? Est-ce que nous ne sommes pas tous seuls ? Ce n'est pas comme ça que Dieu nous a faits ? On peut être assis à côté de quelqu'un, comme moi maintenant avec toi, et encore se sentir seul. Je peux avoir une femme dans mes bras et me sentir seul. Je me trompe ? Et puis il y a ça aussi : ce que j'ai d'elle au fond de moi, où je garde aussi le Verbe que j'ai mangé, personne ne peut me l'enlever. Alors, de quoi se plaindre ?

— Je vous ai vus ensemble, Anna et toi. Je sais que tu as de bons souvenirs.

— Toi tu n'as pas besoin de souvenirs, frère. Tu as ta femme auprès de toi.

— Elle est auprès de moi mais est-elle vraiment *avec moi* ?

— Ce n'est pas à moi de le dire.

— La chair est peut-être trop pour moi”, dis-je comme dans un souffle, après une longue pause. Partager cela avec lui – avec quiconque – semblait friser le sacrilège. “Je sais que nous aspirons à la vie de l'esprit. Mais le fait même qu'elle soit là fait que sa chair aussi est là, devant moi.

— N'as-tu jamais fait d'étincelles avec une femme ?” s'enquit-il soudain.

Je ne pus lui fournir une réponse directe mais je me sentis rougir.

Après un moment, hésitant, je m'éclaircis la gorge et dis : “Nous ne devrions pas parler de ces choses.

— Dieu a fait l'homme et Il a fait la femme. Est-ce qu'Il n'a pas fait les étincelles aussi ?

— Oui, mais elles sont honteuses.

— Si Dieu les a faites, elles ne peuvent pas être honteuses.

— Dieu veut que nous aspirions aux choses de l'esprit.

— L'esprit ne vit-il pas dans le corps ?

— Le corps n'est qu'un pauvre récipient en terre, arguai-je, m'adressant plus à moi-même qu'à mon interlocuteur.

— Mais Il a rempli ce récipient de rêves. C'est ce qu'Anna disait toujours. Et maintenant, elle a beau être morte, je garde ses mots. Et ses rêves. Je dois veiller sur ses rêves comme je veillais sur les moutons de mon baas quand j'étais enfant. Et je ne peux bien les garder que si j'entretiens bien mon pot en terre.”

Je gardai encore le silence.

“Quand j'étais très petit, reprit-il soudain, un soir, je suis sorti de notre hutte pour aller pisser. Les étoiles étaient si près au-dessus de moi que j'en ai cueilli une et je l'ai donnée à ma mère.

— A-t-elle été contente ?

— Non, elle m'a envoyé la remettre là où je l'avais prise.

— Pourquoi me racontes-tu ça ?

— Je ne sais pas. Souvent, je crois que je dis simplement ce que Dieu met dans ma tête. Si tu ne comprends pas, ce n'est pas ta faute. Si Dieu veut que tu comprennes, Il te fera comprendre.

— Peut-être, dis-je après un autre silence, ta mère savait-elle que la place d'une étoile est dans le ciel. Nous ne devons pas essayer de l'enfermer dans une hutte où elle étouffera et mourra.” Je ressentis un léger frisson de triomphe en ajoutant : “C'est sans doute vrai aussi de l'esprit et du corps.

— Une étoile n'est pas un esprit, dit-il, patient. Une étoile est une étoile. Elle ressemble plus à une antilope, à une mante ou à la lune qu'à un esprit.

— Mais tu crois à l'esprit. Sinon, tu ne te serais pas fait baptiser.

— Oui, dit-il, d'un ton un peu désinvolte, trouvais-je. Bien sûr, je crois à l'esprit. Mais aussi aux étoiles. Et au pot en terre dans lequel je garde mes rêves."

Combien de fois ne me rappelai-je pas ses paroles dans les années qui suivirent, surtout lorsque je me retrouvai enveloppé de ténèbres après avoir transgressé la loi avec Sabina Pretorius. Je ne suis toujours pas certain de bien les comprendre.

Frère Ullbricht, le nouveau missionnaire de notre mission, avait suivi l'exemple du père Van der Kemp et le mien (Dieu lui accorde Sa miséricorde) : il avait pris pour épouse une jeune femme hottentote. Bethelsdorp était désormais entre de bonnes mains et j'étais libre de partir avec frère Campbell et d'autres, dont frère Cupido, pour ce long voyage d'inspection qui devait nous conduire au-delà des confins de la colonie, où nous tracerions le chemin de notre futur sacerdoce chez les païens.

Ce fut un voyage fabuleux, éreintant et à l'occasion dangereux, mais il m'emplit d'une nouvelle admiration teintée de crainte face à l'immensité du continent africain. Je crois qu'il me permit aussi de mieux comprendre frère Cupido car, dans ces régions retirées (à la fois arides et le contraire d'arides), nous finissions par voir l'Afrique à travers ses yeux à lui et par nous rendre compte de l'infinie minutie avec laquelle la vie s'y exprime : découverte sans cesse renouvelée de richesses chez les peuples indigènes, les animaux, les oiseaux, les insectes, les plantes et jusqu'aux minéraux. J'avais entendu parler des récits de naturalistes et de l'explorateur Burchell, qui était passé récemment dans ces parages et dont nous suivîmes la trace dans le Bushmanland jamais visité par des Blancs avant lui ; ces rapports m'avaient en quelque sorte préparé aux découvertes qui nous attendaient.

Ce fut une expérience lumineuse que de traverser le Gariep, vaste étendue d'eau miroitante (peu profonde en cette saison), depuis longtemps considérée comme la frontière du monde connu et de l'autre côté de laquelle séjournaient démons et races étranges ; à vue d'œil, l'autre rive était la simple continuation des espaces que nous venions de traverser : un plateau sans fin, aride, légèrement ondulé, agrémenté de loin en loin de crêtes et de massifs siliceux peu élevés, ponctués surtout d'acacias, dont certains étaient immenses. Nous croisions souvent de modestes troupeaux de *quagga*, de springboks, de gnous, ces curieux animaux qui sont à la fois chevaux, bœufs, cerfs et antilopes. De temps à autre, nous remarquions des signes de la présence de prédateurs, de lions. Ce paysage, vaste parchemin déroulé au fil de notre avancée, et sur lequel nos empreintes durent être comme une forme primitive d'écriture, continua jusqu'à ce que nous

ayons atteint, près de la confluence du Gariep et d'un autre vaste fleuve, la minuscule mission de Klaarwater, guère plus qu'un amas de huttes hottentotes disposées autour d'une grande bâtisse en roseaux, qui servait à la fois de lieu de culte et d'école. Nous y trouvâmes le missionnaire responsable, frère Anderson, un homme trapu, plutôt taciturne, dont nous obtînmes l'hospitalité mais peu de chaleur humaine ; même frère Campbell, d'ordinaire gai et de bonne compagnie, parut interloqué par ce manque de générosité. L'affable frère Lambert, le servant de frère Anderson, était, lui, rayonnant de bonne santé, et il nous fit bien meilleure impression. De même, le chef griqua Adam Kok, qui insista pour nous emmener à la chasse à l'hippopotame le long du fleuve.

Dans les environs immédiats de Klaarwater, je vis une grande variété d'oiseaux, dont certains d'une beauté inoubliable, aux couleurs exubérantes dans ce décor morne. Il y avait peu d'insectes, la plupart inconnus ; mais, le dimanche matin, sous la paille du toit de l'église, frère Cupido avisa une minuscule mante religieuse, qui sembla le troubler profondément. Au point qu'après l'avoir scrutée, comme pétrifié, soudain il fit volte-face et sortit en courant, me laissant célébrer l'office.

J'espérais discuter de cet incident avec lui mais il s'arrangeait toujours pour que nous n'abordions pas le sujet.

Après Klaarwater, nous parcourûmes pendant longtemps le grand plateau de Lattakoo, que certains appellent Dithakong : là, rien ne bornait notre vision que la lointaine ligne de l'horizon, hormis dans notre dos, où les sommets bleutés des monts Kamhanni, près de Kruman, rompaient sa régularité. La plupart du temps, le sol était sablonneux et d'une couleur très soutenue. La modeste mission de la tribu des Matchappees à Dithakong, quelques pauvres huttes en joncs sur la plaine implacable, restera à jamais imprimée dans mon esprit comme "l'endroit aux pierres" ; une poussière sèche couvrait la terre austère qui s'étendait à l'infini comme une carcasse qui n'a plus sa peau, marquée de loin en loin par des crêtes rocheuses blanchâtres et des *donga* aux contours déchiquetés qui crevaient la terre, sans doute creusés par des pluies torrentielles dans des temps immémoriaux. D'un lit de rivière asséché, dont le cours était signalé par de gros rochers bleus, des indigènes nous dirent qu'il débordait d'eaux en colère pendant un jour ou deux dans l'année, au moment des inondations, mais rien de plus. Au-dessus de ce maigre lit courait une longue crête coiffée de ce qu'on nous affirma être les vestiges d'anciennes forteresses des Hottentots ; mais cela, dois-je avouer, à en juger par les réalisations de ce peuple en matière d'architecture, me semble relever du fantasme. C'était un endroit des plus banals, dans un paysage dur, voire malveillant, guère fait pour l'occupation humaine. Tandis que

nous le contemplions, une faible bourrasque de sable rouge vint tourbillonner vers nous le long du lit de la rivière, barattant une herbe blanche et sèche, des brindilles, des épines, des lambeaux d'écorce. A ma grande surprise, frère Cupido fut terrifié par cette vision. Il détala jusqu'à notre chariot, en retira un tonnelet d'eau et déversa par terre, sur le trajet de la bourrasque, le précieux liquide – plus précieux, de beaucoup, dans les circonstances, que le vin ou l'eau-de-vie.

“*Sarês ! Sarês !*” cria-t-il, lançant le tonnelet sur le côté et montant se réfugier dans le chariot, où il se pelotonna sous une bâche.

Plus étonné encore que par sa réaction à la bourrasque, j'observai ce phénomène de la nature, curieux mais guère impressionnant, se dissiper à l'approche de la tache sombre d'eau par terre, puis disparaissant entièrement lorsqu'il arriva dessus.

Un peu plus tard, je tançai Cupido : “Comment as-tu pu faire une chose pareille ? Et si nous mourons de soif ?

— Mieux vaut mourir de soif qu'être pris par cette chose.

— Mais pourquoi, frère ?

— C'est *sarês*, fit-il, évitant mon regard.

— Qu'est-ce que ce *sarês* ?

— Le diable.”

J'eus beau essayer par tous les moyens de lui extorquer une réponse sensée et cohérente, je n'obtins rien de plus.

“Tu parles comme le païen que tu étais autrefois. Aujourd'hui, tu es chrétien.

— Le diable reste le diable.”

Il ne voulut pas en démordre et je dus renoncer à le faire changer d'avis.

Par bonheur pour nous deux, la perte d'eau ne fut pas grave. Le lendemain, nous atteignîmes un endroit dans le Kruman où se trouvait une mare profonde, si profonde, disaient les autochtones, que personne n'en avait jamais encore découvert le fond. Elle était entourée par la végétation la plus luxuriante qu'on puisse imaginer et il ne sembla guère exagéré de penser, comme un jeune homme nous l'affirma avec conviction, que ç'avait été là le paradis autrefois. Il nous montra même une grosse roche dont il nous assura que Moïse l'avait frappée avec son bâton pour en faire jaillir l'eau. Il y avait en effet dans ce lieu un je-ne-sais-quoi qui faisait penser à l'Ancien Testament et qui nous empêcha d'être trop sévère avec ce jeune homme.

Mais notre voyage continua encore, à l'ouest, le long du Gariep jusqu'au Namaqualand, avant de retourner, le long de la côte désolée, jusqu'au Cap. Nous entamâmes enfin le dernier mois de voyage qui nous ramènerait à Bethelsdorp.

Ce dernier trajet fut marqué par un épisode que je ne puis omettre ici. Il se déroula sur la ferme du colon Johannes Coetzer près de

Piquet Berg sur la côte ouest. Nous arrivâmes à sa ferme juste avant la tombée de la nuit, par mauvais temps. Le vent hurlait et rabattait la pluie quasiment à l'horizontale, lorsque nous demandâmes l'autorisation de dételer. Quand le fermier apprit qu'il y avait des missionnaires parmi nous, nous fûmes promptement invités à entrer dans sa maison. Celle-ci, plus spacieuse que les fermes auxquelles nous avions été habitués, était carrée, construite en pierres de taille, bien campée à l'abri de sa cour bordée de grands arbres et flanquée de plusieurs vastes dépendances – un hangar, des écuries, une porcherie et un poulailler.

Nous fûmes invités à partager le repas de la famille, qui était nombreuse : le fermier et son épouse, dix-sept enfants, une grand-mère et un oncle. De notre côté, il y avait frère Campbell, moi-même et, cela va sans dire, frère Cupido : dès l'instant où Mr Coetzer apprit que celui-ci était mon servent, il fut invité à se joindre à nous. C'est la première fois que notre frère était invité à dîner à la table d'un fermier hollandais. Je compris qu'il était ému. En échange de quoi, je proposai qu'après le copieux dîner il dirige la prière. J'ignore si j'avais vraiment été bien inspiré car il lui fallut près de deux heures pour mener sa tâche à bien : il fit suivre une lecture des saintes Ecritures par un long commentaire des plus enthousiastes, par une prière décousue et néanmoins stimulante, et par des chants entonnés avec vigueur, au cours desquels, on l'imaginera aisément, sa voix couvrit toutes les nôtres. Si, à la fin de tout cela, son visage était mouillé de larmes, la famille n'était pas moins émue. Dans la lueur mate, jaunâtre, de la lampe, je m'aperçus pour la première fois de son grand âge.

Je crois que c'est sa prestation ce soir-là qui poussa bientôt le frère Campbell à demander que se tînt à Graaff-Reinet une réunion de tous les missionnaires du pays afin que fût acceptée ma proposition de nommer frère Cupido missionnaire, en même temps que cinq autres : ainsi nous pourrions élargir le rayon d'action de nos efforts dans les étendues sauvages de l'Afrique, au-delà des frontières de la colonie que nous venions de visiter.

Dieu dut approuver cette initiative car, à peine quelques mois plus tard, arriva un message urgent de frère Anderson à Klaarwater, réclamant que frère Cupido revienne à son village pour remplacer frère Lambert Janz, qui était décédé.

Compte tenu de l'impression défavorable que Klaarwater nous avait faite (du moins l'endroit était-il moins déprimant que Dithakong), je ne m'attendais pas à ce que frère Cupido se montre particulièrement empressé. Or, son enthousiasme fut sans borne, car il était clair pour lui que Dieu avait inspiré la requête de frère Anderson. Quand je tentai d'évoquer les inconvénients d'un tel déménagement, il me

rappela assez sèchement la vision de saint Paul à Troie. *Or, pendant la nuit, Paul eut une vision : un Macédonien était là, debout, qui lui adressait cette prière : “Passe en Macédoine, viens à notre secours !” Aussitôt après cette vision, nous cherchâmes à partir pour la Macédoine, persuadés que Dieu nous appelait à l’évangéliser.*

“Comment refuser d’y aller ? s’exclama frère Cupido. Cet appel vient de Dieu.”

Je tentai encore de lui faire comprendre les risques encourus mais ne pus rien contre son inébranlable conviction. Bien qu’il n’eût pas été moins impressionné que frère Campbell ou moi-même par la morosité de frère Anderson à Klaarwater, il la balaya d’un revers de la main : cela n’avait aucune importance. Dieu l’avait appelé, il n’avait d’autre choix que de partir.

Un seul détail ébranlait légèrement sa résolution : “C’est cette mante, expliqua-t-il quand je le pressai de le faire.

— Quelle mante ?

— Ne te rappelles-tu pas ? La mante sous la paille de la toiture de l’église à Klaarwater ?”

Je dus faire des efforts pour me rappeler l’insecte. Je demeurai perplexe.

“Une mante dans le veld est de bon augure, dit-il, évitant de croiser mon regard. Ma mère disait que c’était Heitsi-Eibib en personne.

— Pourquoi celle-là t’a-t-elle tant inquiété, alors ?

— Parce qu’elle était à *l’intérieur*. Une mante, comme une étoile, ça ne doit pas entrer à l’intérieur. Cela fait arriver des mauvaises choses.

— C’est de la superstition, frère Cupido. Tu es chrétien maintenant.

— C’est ce que j’essaie de me dire. Mais on ne sait jamais. Ça pourrait même être une épreuve que Dieu a préparée pour moi.”

Il refusa d’en reparler et les préparatifs continuèrent normalement.

Le cœur gros, j’écrivis à frère Anderson pour l’informer de notre décision et au gouverneur du Cap pour lui demander d’autoriser frère Cupido à sortir de la colonie pour accomplir son sacerdoce. La réponse arriva sans trop de délais, sur quoi plusieurs d’entre nous aidèrent notre frère à faire ses derniers préparatifs. Je pris la responsabilité de l’équiper pour cette nouvelle entreprise. Il avait bien son petit chariot, mais il faudrait que la Société paie des réparations.

Il formula une ultime requête. Il voulait une nouvelle bible. Je fus réticent au début, à cause de ce qui était arrivé à la précédente. Mais, pour lui, il n’y avait rien de plus logique.

“J’ai besoin d’une bible pour prêcher. Si je la tiens dans mes mains pour lire, les mots sur les pages parleront aux mots en moi et tous ensemble ils rendront les gens plus forts.”

Quels arguments pouvais-je lui opposer ? Il était logique, d’ailleurs, qu’un missionnaire en partance pour l’intérieur du pays ait une bible.

En fin de compte, je lui offris la mienne, avec interdiction formelle de la manger.

Tous les obstacles étant levés et frère Cupido faisant preuve d'un tel enthousiasme, j'oubliai mes appréhensions et cédai à un élan d'optimisme. De toute évidence, le Seigneur lui préparait une grande tâche. Depuis plusieurs mois, nous faisons la classe à tour de rôle et, la plupart du temps, il prenait tellement sa tâche à cœur qu'il ressortait les joues luisantes de larmes.

Le 18 avril 1815, nous partîmes tous les deux, sur son chariot nouvellement réparé, pour Graaff-Reinet, d'où il prendrait la direction de sa nouvelle affectation. Je me souviens de la fierté avec laquelle il rappela qu'en arrivant à Algoa Bay, treize ans auparavant, il ne possédait que quatre bœufs et un chariot ; désormais, il n'avait pas moins de dix bœufs et un chariot. L'avenir, m'assura-t-il, tandis qu'une fois de plus il prenait la vie à bras-le-corps, ne pourrait qu'accroître encore sa position en ce bas monde.

Toutefois, il y eut, pendant le trajet, avant que nous eussions même atteint Graaff-Reinet, un incident anodin en soi mais auquel il sembla attacher une grande importance, sans rapport aucun avec l'insignifiance de la chose : tandis que nous déchargions le chariot en fin d'après-midi, le troisième jour, afin de préparer le repas du soir, notre frère trébucha sur une racine et fit tomber le paquet qu'il portait : un miroir enveloppé dans du crêpe noir. Le miroir se brisa en mille infimes morceaux.

Il me peine encore aujourd'hui de devoir écrire qu'il fondit alors en larmes. Il tomba à genoux et se mit à pleurer, inconsolable, et rien de ce que je pus arguer, dans mes tentatives pour le persuader qu'aucun objet matériel ne valait la peine qu'on se mît dans un tel état, rien n'y fit. Je crois qu'il ne dormit pas de toute cette nuit-là. Il resta assis à quelque distance du feu, scrutant les ténèbres, sans faire un seul bruit, hormis un profond soupir de temps à autre. Le lendemain, assis à l'arrière du chariot, il ne se départit pas de son silence, absorbé, eût-on dit, par le veld qui disparaissait dans notre sillage, s'estompait, passant d'un camaïeu de couleurs vives à un ocre grisâtre et uniforme. Cupido gardait serrée dans une main un minuscule fragment de miroir, comme s'il avait tenu désespérément à le transporter avec lui dans un avenir inconnu et inconnaissable, vers lequel sa foi, le fait était rare, ne semblait pas capable de le porter. Cet infime incident révéla manifestement un filon de désespoir, une capacité à souffrir qui me dépassaient.

Pendant plusieurs jours, je tentai de revenir sur le bris du miroir mais Cupido demeurait vague. Pendant un certain temps, je crus même qu'il allait rebrousser chemin.

“Frère, dis-je enfin, lorsque toute autre solution sembla vouée à l’échec, prions.”

Nous nous mîmes à genoux. Par comparaison à l’abandon presque exubérant avec lequel, d’habitude, il embrassait de telles occasions, il sembla plus résigné que joyeux ou impatient. Je fis appel à toutes mes réserves de foi et de zèle pour présenter son cas auprès du Seigneur ; après un long moment, faisant preuve d’une résignation muette et maussade plus que d’une conviction d’aucune sorte, il parut se préparer à l’inévitable. Lorsque nous nous relevâmes, il ne dit rien sauf : “J’étais dans ce miroir, frère Read. Maintenant, je me suis laissé derrière. Que va-t-il m’arriver ?”

Cette simple remarque me remémora toutes les occasions où, par le passé, je l’avais trouvé, à l’intérieur de sa hutte ou près d’un fourré dans le veld, le miroir devant lui, en train de lui parler comme à un hôte, à un ami, à un confident. J’avais souvent voulu aborder le sujet avec lui, craignant de découvrir une touche d’idolâtrie dans ce qui ressemblait à de la vénération pour cet objet ; mais je m’étais toujours abstenu, craignant qu’une telle initiative ne constitue une intrusion impardonnable, ne viole non seulement son espace mais aussi son intimité, qu’il ne me revenait pas de partager. Je ne pouvais toujours pas comprendre la chose ; aujourd’hui même, je dois avouer que cela me dépasse. Il y a des moments où je pense : si j’avais pu aller au fond de ce problème-là, j’aurais pu, enfin, comprendre un pan de la personnalité de cet homme. Mais cette chose m’échappa toujours ; elle m’échappe encore. Et je dois vivre avec le terrible soupçon qu’il est peut-être ici davantage question de mon échec, d’un défaut en moi, que d’un mystère ou d’une quelconque forme de délire chez lui.

Quant à moi, en couchant sur le papier tous ces souvenirs, en me forçant à me confronter à tout ce qui lui est arrivé, à lui, à moi, à nous, je pense – j’espère – que, à tâtons, je m’approche d’une meilleure compréhension de ce que nous avons vécu, et du chemin qui reste à parcourir. Il avait une telle confiance en sa mission, dans le fait qu’il devait continuer, persévérer ! A cause de lui, je ne puis abandonner maintenant. Bien que je traverse depuis quelque temps la vallée de l’ombre de la mort, parce que j’ai subi humiliation, disgrâce et souffrances, je poursuivrai. Je me rendrai dans une région retirée de la colonie : non pas, tel Jonas, pour fuir mon devoir ou mes souvenirs, mais pour trouver un lieu où l’on aura besoin de moi, un lieu où le défi sera plus grand et la vie indubitablement plus dure, afin de muer toutes ces ténèbres en lumière. J’ignore si je réussirai, j’ai été si faible jusqu’ici ! Mais je dois essayer. Et notamment parce que, d’une manière insondable, je crois que je le dois à frère Cupido, ce petit être chétif qui m’a fait entrevoir la vraie foi, même si les autres y voyaient

souvent de la folie.

Je l'ai revu une fois, vers la fin de l'année suivante. Peu avant, il m'avait envoyé une lettre désespérée sur la détérioration point tout à fait imprévisible de sa relation avec le frère Anderson, qui s'était manifestée d'une façon des plus désagréables, si je puis me permettre. Avec le même chariot venu de l'arrière-pays arriva, de frère Anderson lui-même, une autre lettre qui jetait sur l'événement un éclairage différent.

Quelques jours seulement après son arrivée à Klaarwater, il semblerait que notre frère se fût, avec son habituel manque de retenue, consacré aux âmes et aux émotions de sa nouvelle congrégation. Il entamait la soirée à neuf heures avec des chants, faisait le tour de toutes les huttes, chantait jusqu'à ce que tout le monde se joignît à lui, et puis il continuait jusqu'au matin. Certains chantaient mais d'autres, manifestement, parlaient et riaient, l'exercice ouvrant, selon l'expression de frère Anderson, "la porte à l'immoralité et à toutes les impuretés, favorisant l'indolence pendant la journée". Frère Anderson n'était en rien opposé aux chants, précisait-il, "mais pourquoi la nuit" ?

De son côté, frère Cupido soulignait qu'il n'avait fait que reprendre l'approche qui avait si bien réussi à Bethelsdorp, ajoutant qu'on ne pourrait le contraindre à insulter Dieu en suivant des consignes contraires à l'esprit chrétien de charité et de générosité.

Je fus perturbé par la conclusion de la lettre de frère Anderson :

"Je ne voudrais pas être accusé de préjugés à l'encontre de Cupido mais je dois souligner que j'eus beaucoup de mal à faire cesser ces pratiques scandaleuses."

Les mots étaient forts. Il me fallait intervenir. Je m'engageai dans ce pénible voyage le cœur lourd, sans aucune idée de ce qui m'attendait.

La nouvelle de mon arrivée dut me précéder car, lorsque je parvins au confluent du Gariep et du Hei-Gariep (que les bushmen appellent le Cuoa et les colons le Vaal), j'avisai Cupido et un groupe de gens sur l'autre rive. Ils se mirent tout de suite à traverser la rivière, pendus à la queue des bœufs. Ce furent pour nous tous des retrouvailles vraiment joyeuses.

Au cours de mon séjour à Klaarwater, j'appris qu'en dépit des difficultés de langue Cupido avait prêché aux Koras et aux Griquas de cette région, employant des interprètes autant que possible ; mais, à cause de ses relations tendues avec le frère Anderson, il était très malheureux. Après une brève enquête, j'en vins à la conclusion que la seule façon de résoudre le problème était de transférer frère Cupido à Dithakong, où il pourrait agir selon ses désirs et sans interférence extérieure.

Il devrait travailler dur, car il me semblait qu'il y avait six à huit cents Koras répartis dans toute la vaste région où il opérerait, mais lui n'y voyait aucun problème. Il fut plus ennuyeux d'apprendre, peu après, que nos directeurs attendaient qu'il réussisse en deux ans ce qu'il semblait plus réaliste d'accomplir en dix. Nul, sinon ceux qui l'ont fait, ne peut imaginer la difficulté qu'il y a à introduire l'Evangile et la civilisation chez les peuples barbares. Les Corannas de Malapietze sont nomades et il serait difficile de les réunir. Il était inquiétant, de même, de savoir que Cupido ne connaissait pas leur langue. Bien sûr, toutes les langues locales devaient être parentes... Je me forçai à croire que tout irait bien. Il avait la foi, n'est-ce pas ?

Par-dessus tout, Cupido fut tellement soulagé de se voir ainsi éloigné de frère Anderson que rien de ce que je pus dire n'aurait pu entamer son enthousiasme.

Il se pourrait qu'il y ait eu une autre raison à son enthousiasme : ainsi que je l'appris, non sans quelque appréhension, il avait récemment épousé une Hottentote de la congrégation de frère Anderson, dont il avait déjà eu un fils. En fait, pendant ma visite, il me demanda de baptiser l'enfant. Je tentai sincèrement d'aiguiller la conversation sur ce sujet, ne me rappelant que trop ce qu'il avait affirmé avec virulence lors de notre dernière discussion sur la question du mariage et des femmes, mais il esquiva toutes mes tentatives pour lui tirer une réponse. Il fallut attendre que je fusse sur le point de repartir, au moment où j'avais déjà grimpé sur mon chariot, pour qu'il vienne à moi et me tende une autre lettre adressée à Dieu. A son habitude, il me pria de la lui faire parvenir.

Je partis donc. Pour plus d'une raison, j'étais rassuré sur son sort, à ce moment qu'on peut sans doute qualifier de zénith de sa vie : devenu missionnaire, il serait en charge de sa propre mission dans l'intérieur des terres. "C'est là que je veux être, frère Read, m'avait-il assuré quand j'avais essayé d'exprimer mes doutes une dernière fois. J'appartiens à cet endroit au même titre que les pierres. Dieu les transformera en pains." Il avait une telle foi en Dieu ! Il avait aussi (comment aurais-je pu l'oublier !) ingéré le Verbe, littéralement. Il y avait quelque chose d'irréductible chez ce petit homme. Mais pourquoi alors avais-je comme un lugubre pressentiment ? Comme si je... ou peut-être pas moi, mais notre Société missionnaire le propulsait là-bas seul dans la brousse : nous détournions-nous de lui, l'abandonnions-nous à son sort, à l'Afrique ? Je n'oublierai jamais le dernier coup d'œil que j'eus de lui lorsque je me retournai pour le regarder à travers l'arceau du chariot, son corps frêle et désormais fripé comme une tranche de [biltong](#) séché, la tête penchée, le soleil frappant dessus si dru qu'on aurait cru que la brillance émanait de son petit crâne rond. Il rapetissa, de plus en plus loin, obscurci par la

poussière rouge que soulevaient les bœufs et les roues, il rapetissa, réduit à un point insignifiant, à la taille d'un insecte.

Toutes les provisions que j'avais pu lui laisser se réduisaient à un seul mouton, espérant que, quant au reste, les Corannas le nourriraient. Du moins avait-il son chariot, n'est-ce pas ? Sans compter son épouse. Son nouveau bambin. Et, bien sûr, le Verbe.

Très cher et très estimé Révérend Dieu, je dois xpliquer sinon tu ne sera jamais sur. Frère Read m'a amené Ici ou il y a presque rien, seulement des Epineux, l'herbe sèche et des Pierres. Et les Gens presque tous très loin mais j'ai mon Chariot je peux voyager et les Trouver où ils sont et Ensemble nous chanterons le Seigneur. J'emmène avec moi mon Petit Morceau de Miroir Je vais montrer aux Jeans la Beauté de Dieu. J'ai une Nouvelle Femme que je dois te Présenter parce que Tu es peutêtre surpris de la voir Ici apres de ce que je T'ai dit Souvent j'étais Heureux de Vivre seul après Apres que tu as laissé partir Anna. Je Croyais Vraiment ce que je Disais. A Bethelsdorp, j'avais tout mon Travail a faire et il y avait constamment du Monde mais dans un Endroit isolé comme ici il y a surtout le Silence. Alors quand j'étais à Klaarwater, avec ce Stupide Frère Anderson, pardone moi de dire cesi mais c'est vrai il est stupide j'ai rencontré Katryn elle est jeune et regorge de vie. Elle n'est pas le genre de femme qui fait voler des Etincelles mais ce n'est pas ce que je recherche j'ai eu ma Anna et aussi il y a beaucoup de sortes d'étincelles. Mais j'ai pensé que Saint Paul tu sais, Saint Paul a dit Clairement Je dis donc aux femmes qui n'est pas Marié et au veuve il est bon pour elle de supporter comme moi mais si elles ne peuvent pas se contenir alors qu'elles se Marie car il vaut mieux se Marier que bruler. Si nous Brulons dans cet Endroit, nous Brulerons Ensemble et a cause du Soleil pas de la Chair. Cet Endroit est pré de la Rivier avec l'Eau profonde ou les Jeans disent que c'était le paradis jadix alors je pense que tu es venu dans cet Endroit et tu as dit Faisons l'homme à mon Image et laissons lui Dominer les Poissons de la mer et les Oiseaux dans les Airs et les Troupeaux et toute la Terre et toute chose qui Rampe sur Elle alors Dieu a créé l'homme a sa propre Image et Dieu a vu que c'était Bon. Mais tu connais Dieu la solitude qui accable l'homme dans un tel Endroit et c'est pour quoi Tu a dit qu'il n'ai pas bon que l'homme reste seul et je lui feurai une Compagne et les ferai se rencontré. Et tu savai mieux ça que Saint Paul parce que parce que tu été la le premier. C'est pour quoi je suis ici et ma femme Katryn a coté et nous ferons prospéré le désert et Frère Anderson peu allé en enfer mais je te dis je serai ici avec mon petit Morceau de Miroir et tout mon Amour ton Enfant Aimable et Obéissant Cupido Canceclas.

TROISIÈME PARTIE

DITHAKONG

1815-?

L'ENDROIT AUX PIERRES

Trois choses, songe frère Cupido dans son poste de Dithakong, trois choses distinguent ce lieu de tout autre. Le premier est l'oryx, le gemsbok, qui lève ses cornes vers le ciel blanc. La deuxième est le *kammeldoring*, l'“épine de chameau” ou “arbre à chameau” au bois dur et à l'écorce filandreuse, aux aigrettes jaunes, aux cosses comme des oreilles humaines : des oiseaux nichent dans ses branches, son parasol procure de l'ombre à quiconque a besoin de se reposer et de se rafraîchir, et des flammes s'élèvent de son tronc si, après qu'il est mort, on a besoin de feu contre les prédateurs et les esprits pieds-gris des morts qui errent la nuit. La troisième est le lit de jonas, une ardoise bleue censée être la pierre la plus ancienne qui soit, d'après ceux qui s'y connaissent (et surtout d'après les autres), car ça a été la première pierre créée par Tsui-Goab, avant qu'il ne crée les gens et les serpents, suivis beaucoup plus tard par les autres animaux.

Tout à la fin, lorsque les gens, les serpents, les animaux, le vent et les étoiles seront tous partis, il n'y aura plus que les pierres. Au commencement, les empreintes des humains restaient dans les rochers. Nous savons qu'à chaque être, homme ou femme, est associé un vent spécialement créé pour lui. Ce vent te suit comme une ombre. Et au jour de ta mort, ton vent vient souffler doucement sur tes traces et les recouvre de sable. Ensuite, il continue de raconter ton histoire dans le monde pour s'assurer que des gens l'entendront, très loin. Mais, un jour, quand le temps sera vraiment venu, personne dans le désert ne saura plus que tu as autrefois laissé tes empreintes ici.

Les Ecritures, il est vrai, voient les choses autrement. Mais, peu à peu, après avoir longtemps séjourné à Dithakong, après avoir connu la sécheresse, la faim et les grands espaces, Cupido en vient à penser, comme Anna Vigilant le lui a dit il y a des années, qu'il n'importe peut-être guère que Tsui-Goab dise une chose, Tkaggen une autre, et le Seigneur Dieu une troisième. Car, au fond, il pourrait bien y avoir d'autres dieux ailleurs. On ne peut pas tous les écouter. On ne peut même pas connaître le nom de chacun d'eux. Conscient de cette ignorance, sans doute la meilleure attitude à adopter est-elle d'ouvrir grandes les oreilles et d'écouter ce que les pierres ont à dire.

C'est ainsi qu'il explique les choses à sa nouvelle épouse Katryn. Elle ne ressemble pas à Anna Vigilant, et ce n'est pas une San non plus, mais Cupido est content de l'avoir auprès de lui. Ici, suivant les

enseignements du Verbe, ils peuvent prospérer et peupler la Terre. Même s'il n'est plus un enfant et qu'en lui il "a fait disparaître ce qui était de l'enfant".

Les gens de cette région sont assez hospitaliers. Mais pauvres. Il n'est pas certain qu'ils puissent prendre en charge la subsistance d'un missionnaire. Frère Read l'avait assuré qu'ils n'auraient à se soucier de rien : à l'en croire, ils ne manqueraient de rien. D'ailleurs, la Société missionnaire du Cap leur enverrait des provisions régulièrement. Sans compter qu'il devait y avoir ses appointements. Qui n'ont pas encore été fixés mais, d'après frère Read, il ne s'élèveraient pas à moins de cent dollars rix par an.

"Et puis, je peux sans doute encore aller couper du bois, dit-il à Katryn. Je pourrais même faire du commerce.

— Où trouveras-tu les marchandises pour faire du commerce ?

— Patience. Nous saurons bientôt ce qui manque le plus ici.

— Tu es un missionnaire maintenant, Cupido. Tu n'auras guère le temps de faire autre chose.

— Dans cet endroit, je n'aurai pas une congrégation importante. Six à huit cents âmes au plus, c'est ce que le frère Read a dit. Tu l'as entendu toi-même.

— Ils ne vivent pas tous au même endroit, Cupido. Ils sont disséminés d'un horizon à l'autre.

— J'ai un chariot. Regarde-le. J'ai beaucoup parcouru de chemin dans ma vie. Et j'irai beaucoup plus loin encore, crois-moi. Nous deux ensemble. Avec l'aide du Seigneur.

— Dieu sait que nous aurons besoin de Lui ! Ces Koras sont difficiles parfois. Tu ne parles même pas leur langue.

— Je me débrouillerai. Tu pourras m'aider : toi, tu connais leur langue.

— Pas bien. Les Koras peuvent être turbulents, c'est moi qui te le dis." Elle plisse les yeux comme pour le percer à jour. "Sais-tu ce que signifie leur nom : « Kora » ?

— Ce n'est pas juste un nom ?

— Non, Cupido. Ça signifie *Jugement*. Comme dans *Jugement dernier*.

— C'est un nom approprié. Parce que ceux qui ne voudront pas m'écouter seront jugés. Je les frapperai du jugement du Seigneur.

— Et si c'était toi qui devais être jugé ?

— J'ai foi en Dieu, Katryn. Notre sort est entre Ses mains.

— Veille à ce qu'Il ne nous laisse pas filer entre Ses doigts. Personne ne s'en apercevrait.

— Ne manque pas de foi. Avec Dieu et les Koras, nous transformerons ce désert en Eden.

— Ç'aurait été mieux s'ils nous avaient postés à Kuruman. Ils ont de l'eau là-bas, et de la verdure.

— On nous a postés ici pour une bonne raison. Dans cet endroit, nous sommes par-delà toutes les limites et les frontières. Nous sommes à l'orée de tout ce qui est au-delà. Telle est l'épreuve que Dieu veut nous faire traverser.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Regarde ce ciel."

Elle fait un signe. Le soleil vient de se coucher. Le ciel est noir, bleu et violacé comme si on lui avait donné des coups.

"Nous sommes à peine au commencement.

— De quoi ?

— De tout.

— Plutôt... de rien, Cupido !

— Va appeler la congrégation. C'est l'heure de l'office du soir. Nous allons enfin pouvoir chanter longtemps. Ici, personne ne nous en empêchera et nous ne dérangerons personne."

Poussant un petit soupir, elle obtempère. Les chants adoucissent son cœur. C'est ce qui l'a d'ailleurs attirée chez Cupido.

C'est la même chose pour les membres de sa congrégation. Peu fournie. Quatre-vingts peut-être, ou bien cent. Mais c'est un début.

De temps en temps, d'autres viennent mais plusieurs frères et sœurs sont déjà partis. Les Koras n'aiment pas rester longtemps dans un même lieu, ils bougent sans cesse, dans une direction, une autre, ils suivent le vent, les astres, la pluie. Cupido doit donc les imiter, pour les canaliser comme un troupeau de moutons. Il aime ça. Depuis son enfance, il rêve de ce genre de vie. Il attend le jour où il s'envolera sur les ailes d'un aigle. Un arend envoyé tout spécialement pour lui. Quand il aborde le sujet, Katryn sait qu'il n'en a pas fini ! Immanquablement, il va chercher sa bible et lui fait la lecture, chapitre et verset. Le Deutéronome, par exemple : *Au pays de la steppe il l'adopte, dans la solitude éclatante du désert ; il l'entoure, il l'élève, le garde comme la prunelle de ses yeux. Tel un aigle qui veille sur son nid, plane au-dessus de ses petits, il déploie ses ailes et le prend, il le soutient sur son pennage : Dieu seul le conduit...* Ou les Psaumes, ou encore l'allégorie de l'Aigle dans Ezéchiel : *Ainsi parle le Seigneur Dieu : Le grand aigle, aux grandes ailes, à l'envergure immense, couvert de plumes multicolores, vint au Liban et saisit la cime du cèdre...* Ensuite, ils chantaient tous ensemble et Cupido prêchait : il racontait comment, un jour, lui aussi, s'envolerait sur le dos de cet aigle, attendez donc de voir ça... vers le monde entier pour convertir les païens, pour la plus grande gloire de Dieu. Le Verbe à la main, le Verbe dans le ventre.

De temps à autre, ils reçoivent des visites. Des ecclésiastiques de Kuruman et de Lattakoo, et même d'aussi loin que le Namaqualand. Et, un jour, deux chariots venus du Cap, imaginez ça ! Deux chariots tirés par seize bœufs chacun, accompagnés par huit cavaliers. Et une foule de Hottentots, certains à dos de mules, la plupart à pied. Gris de

fatigue, et ils n'en sont qu'au début de leur voyage !

“Nous avons entendu dire qu'il y avait une mission ici, révèle le chef à Cupido. Un homme énorme au chapeau à large bord et une barbe noire et hirsute ; sa cravache s'impatiente dans son énorme main. Où est-ce que je peux trouver le missionnaire ?

— Vous l'avez trouvé, déclare Cupido avec un grand sourire.

— Quel trou !” L'homme déteste manifestement tout ce qu'il voit. “Et alors, où est-il ?

— Je suis le missionnaire.

— Ecoute, mon gars...” A voir les mouvements de cravache, il est clair qu'il y a de l'orage dans l'air : on dirait un serpent qui frétille dans l'herbe sèche. “Je crois pas que tu m'as compris. Je cherche le missionnaire. Va donc appeler ton baas.

— Je suis le missionnaire de la Société missionnaire de Londres.” Cupido adopte une attitude en totale contradiction avec son apparence débraillée. “Ordonné par les frères Read et Campbell, à Graaff-Reinet. Au mois de juin de l'an de grâce 1814.”

Le colosse manipule sa cravache. L'espace d'un instant, il semble sur le point d'attaquer cet être insignifiant qui se tient devant lui. Mais, sans crier gare, un gros rond rouge s'ouvre au milieu de sa barbe noire. “Nous verrons ça, petit Hottentot.” On dirait le tambour d'un tonnerre, au loin, dans un nuage bleu nuit. “Mais on va dételer d'abord. Après, on pourra causer.

— Bienvenu au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.”

L'espace d'un autre instant, il est difficile de deviner quelle va être la réaction de cet homme. Une fois de plus, il tonne au fond de sa gorge, avant de s'en retourner vers ses hommes pour leur donner les ordres concernant la soirée. Ses nombreux domestiques partent dans toutes les directions en quête de bois pour le feu de camp.

Lorsque tout est prêt, le colosse revient vers Cupido. Sa cravache ne tient toujours pas en place.

“J'imagine que tu as quelque chose sur le feu pour nous ?” dit-il.

Frère Cupido sent une main énorme le serrer là où ça fait mal. “Quel genre de nourriture aviez-vous en tête ? demande-t-il prudemment.

— Un mouton. Quelque chose dans ce genre.

— Au.” Cupido réfléchit à ce qu'il a. Sur quoi, poussant un soupir, il répond : “Dieu nous a dit d'aimer notre prochain. Nous n'avons pas grand-chose mais ce que nous avons, nous le partagerons avec vous.”

Peu après que la bête a été prise et égorgée (ce mouton même que le frère Read lui a donné quand il est parti), Katryn vient s'en prendre à lui.

“Qu'est-ce que tu as fait de notre mouton ?

— Ces gens doivent manger, Katryn.” Mais il évite son regard.

“Ils ont bien assez à manger.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que j'ai regardé. Dans un chariot, ils ont plein de viande. Des autruches, des girafes, des gemsboks, des gazelles, des gnous, une vraie ménagerie ! Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire de notre pauvre petit mouton ?

— Dieu nous a appris à partager avec notre prochain.

— Qu'est-ce qui fait de ceux-là nos prochains ? C'est une bande de bons à rien. Il ne nous restera aucune réserve quand ils seront repartis.

— Ne parle pas comme ça, Katryn. Lance ton pain sur l'eau, disent les Ecritures, et à la longue tu le retrouveras.

— Il n'y a pas d'eau ici.

— Le Seigneur nous ravitaillera.

— Le Seigneur nous prendra même ce que nous n'avons pas.

— Nous amassons un trésor au paradis.

— A quoi nous sert le paradis ? C'est ici que nous vivons."

Il songe qu'elle parle de plus en plus comme Anna. Mais il insiste : "Tu pêches dans tes pensées, Katryn.

— Je pêche dans mes pensées ? Parce que je veux rester en vie ? Nous devons penser à notre enfant. Et il y en a un deuxième qui gonfle dans mon ventre.

— Nous nous multiplierons et nous nous enrichirons dans cet endroit où Il nous a guidés.

— J'y croirai quand je le verrai. Si tu continues à partager avec les autres ce qu'on n'a même pas pour nous, on sera bientôt aussi pauvres que des meerkats.

— Nous n'avons besoin de rien d'autre que la foi.

— Nous aurons besoin de plus que ça."

Il lâche un profond soupir. "Viens, nous devons recevoir ces gens convenablement. Nous en avons le devoir.

— Tu en as le devoir. Pas moi.

— Tu es ma femme !" s'exclame Cupido théâtralement.

Elle hausse les épaules. "Soit. Je viens. Mais donne-leur d'abord une bonne rasade de Verbe : ça leur apprendra peut-être la honte."

Juste avant le dîner, Cupido va chercher sa bible, s'installe sur le siège avant de son chariot et ouvre le volume sur ses genoux cagneux. Au début, parmi les hommes circule un murmure – des bavardages, des moqueries – mais, peu à peu, sa voix tonitruante les réduit au silence. On entend les fourmis trotter. Puis viennent les chants. Ils retentissent sous les étoiles : le ciel est une énorme bassine renversée qui amplifie les sons en un grondement titanesque. Ils chantent, et la lune se détache de l'horizon et commence son ascension en flottant dans l'air comme une vessie de bœuf.

Après quoi, les hommes traitent Cupido avec respect. Et, quand on distribue la nourriture, lui et sa famille reçoivent des portions de

gibier comme on ne leur en a jamais servi.

Au fil de la soirée, les langues se délient. Les hommes se mettent à parler de la longue chasse qui les attend et frère Cupido frémit d'excitation. Leurs paroles le ramènent à ses jeunes années, à l'époque où Heitsi-Eibib et lui parcouraient les plaines ensemble : au jour où il a tué le lion d'un simple regard ; au jour où l'éléphant était près de le piétiner et où il s'est effondré à deux pas de lui ; à tous les jours où il n'avait pas son pareil à la chasse, quand des inconnus venaient des quatre coins de la colonie pour louer ses services. Un vieux feu depuis longtemps réduit à des cendres grises et des braises qui rougeoient à peine est soudain ravivé par un souffle d'air, devient léger tremblotement de flammes, puis grandes flammes dansantes. Cupido meurt d'envie de se joindre à la conversation mais il se retient. Il n'a plus le droit. Désormais, sa vie appartient au Seigneur. Il a fait un choix, il devrait s'y tenir. Dieu sait combien c'est dur. La concentration lui fait froncer les sourcils, il écoute avec une intensité telle qu'on croirait qu'il veut débusquer un lion dans un fourré.

Les chasseurs racontent qu'ils parcourent les étendues sauvages depuis trois ans. D'ordinaire, ils allaient plutôt dans le Namaqualand ; cette année, ils ont envie de partir dans une nouvelle direction. Ils sont prêts à affronter tout le gibier qui se présentera. Tout ce qui sera trop lourd pour les porteurs, tout ce qu'ils ne pourront hisser sur les chariots sera abandonné sur place. Car ils sont les rois de la chasse, n'est-ce pas et, où qu'ils passent, le veld doit être jonché d'ossements blancs : signaux pour ceux qui les suivront. Le ciel sera noir de vautours, les nuits résonneront de jacassements, de cris de charognards. Antilopes, zèbres, gnous, girafes, "tigres" (ils employaient ce mot à la place de "léopards") et loups (leur terminologie aussi), lions, hippopotames, rhinocéros. Et puis, par-dessus tout : éléphants.

Deux ans auparavant, raconte l'un des chasseurs, ils ont poursuivi un troupeau d'éléphants jusque dans un marécage où les bêtes se sont embourbées : ils en ont tué cinquante-sept en une matinée. La plupart étaient des femelles et des éléphanteaux : dommage, il n'y avait pas beaucoup d'ivoire – mais qu'importe ! Pour un chasseur, un éléphant est un éléphant, et ce qui compte, c'est le coup de fusil.

Le barbu se laisse emporter par son récit ; il frissonne, on croirait qu'il a la fièvre, il s'empourpre à la lueur du feu, telle une énorme braise.

"Il n'y a rien que j'aime tant dans toute la Création que les éléphants", s'exclame-t-il, trop excité pour rester assis plus longtemps. Il grimpe sur l'énorme tronc d'un kammeldoring tombé à terre. "C'est la plus belle chose que Dieu a faite. La plus belle, la plus noble, la plus formidable. On reste en admiration devant lui. Quand il soulève sa

trompe et jette de la poussière en l'air, et quand il se met à agiter ses grandes oreilles, trompetant comme au jour du Jugement dernier, il n'y a pas une créature qui le vaut. Je l'aime, je le respecte comme un frère, comme un père, comme un aïeul. Ecoutez, il y a peut-être des gens qui croient que l'or, les diamants ou une belle femme sont les choses les plus désirables ici-bas mais laissez-moi vous dire ceci : rien ne vaut un éléphant. Si je tombe sur une piste d'éléphant, je le jure devant Dieu, même si je suis en voyage pour mon négoce, que je ne chasse pas, je ne trouve plus le repos jusqu'à ce que je l'aie suivi et que je l'aie tué. Même si ça prend des jours. Que dis-je ? Des semaines, des mois. C'est vraiment trop pour moi. C'est comme ça que j'aime les éléphants !”

Cette déclaration renversante, cette déclaration d'amour est suivie d'un long silence, très noir (la nuit, sous la lune, prend l'assistance dans sa paume) avant que quelqu'un ose parler.

Et puis, très lentement, la conversation reprend. On parle des chasses vers lesquelles le groupe se dirige. Maintenant, Cupido peut s'abandonner, en entendant ces noms, ces noms... C'est comme au bon vieux temps, lors de son voyage avec le marchand Servaas Ziervogel : les noms sont, si c'est possible, encore plus étranges et attrayants, des noms qui permettent de rêver une route infinie débouchant sur les immensités désertes. Ainsi qu'Anna Vigilant l'aurait fait si elle avait été avec eux ce soir. Il ne saurait dire s'il pourra s'en rappeler correctement ou dans le bon ordre : peut-être n'ont-ils jamais connu d'ordre. Mais qu'importe ? Ce ne sont que des noms. Des noms d'endroits au-delà du monde qu'il connaît, et qu'il n'aurait jamais pu rêver.

Il y a Ghanzi et le Tebraveld,
il y a le puits profond de Tkams et la région d'Otjimpolo,
il y a le Damaraland et le Kunene
et, de temps à autre, on parle d'Okavango et du lac de Ngami
ainsi que de Kgalagadi, des monts Chella,
de Lebebe, d'Omabonde,
de l'Okawabga, d'Andara et de Humpata,
du fleuve de Miel et de Mossamedes,
de Lubango et de Benguela,
d'Ekundju, de Humbe, d'Ondanguena et de Kuamati,
il y a Shinboro et la Caculava.

Et une fois que frère Cupido est suffisamment exalté, il est prêt, grâce à ses souvenirs du marchand de jadis, à ajouter ceux-ci :

Samarkand, Sumatra,
Vladivostok, Nijni-Novgorod,

la Grande Ourse, Orion et le halo qui le ceinture, la Croix du Sud
et, autant qu'on sache, Saturne et Uranus,
sans oublier la Nouvelle Jérusalem avec ses rues pavées d'or
incrusté d'opales, de perles, d'émeraudes,
de rubis, de jaspe, et les sept portes et les anges qui s'élèvent
toujours plus haut dans le ciel.

Dieu au plus haut des cieux, quelles splendeurs jamais décrites et
indescriptibles n'attendent-elles pas encore ces chariots et ces
hommes ? Qu'est-ce qui (ose-t-il songer dans le creux noir de la nuit
sans fin) ne l'attend pas encore, lui ?

ICI, LÀ ET PARTOUT

Après le départ des visiteurs (Dieu merci, ils n'ont pas prolongé leur séjour, ils étaient impatients de chasser !), Cupido répare son chariot. Il a décidé que, dorénavant, c'est avec lui qu'il ira servir sur place sa congrégation. Si les Koras ne viennent pas à lui, eh bien, mon Dieu, il ira à eux.

Un feu ancien brûle en lui, un feu semblable à un buisson ardent qui refuse de se consumer. Désormais, cet endroit, cette quasi-immensité, leur appartient ; ici, ils se multiplieront.

Il découvre bientôt que c'est plus facilement dit que fait. Le premier obstacle, c'est la langue. Seule une poignée de Koras peut le comprendre et lui n'en comprend aucun. Heureusement, Katryn peut jouer les interprètes de temps à autre, car elle a grandi dans ces parages. Mais elle a tôt fait de le rabrouer :

“Cupido, tu dois apprendre cette langue. C'est la seule solution.

— Je suis trop vieux pour apprendre, répond-il, hochant sa tête grisonnante. Je ne m'y reconnais plus avec tous ces mots.” Mais bientôt une nouvelle lueur brille dans ses yeux. “Je suis sûr que ça n'a pas vraiment d'importance. Dieu fera en sorte qu'ils comprennent. Même s'il doit user de langues fourchues pour ça.

— Les temps ont changé.” Elle reste, résolument, prosaïque.

“Pour l'instant, tu dois être mon interprète.

— Je ne suis pas faite pour parler. Ce n'est pas pour ça que j'ai accepté de t'épouser.

— Les voies de Notre-Seigneur ne sont pas les nôtres, dit-il calmement. Nous ne pouvons que suivre le chemin qu'Il montre.”

Régulièrement, comme autrefois, lors de ses pérégrinations, il passe devant des cairns érigés en l'honneur de Heitsi-Eibib. Alors, consciencieusement, il serre la bride, s'arrête et démonte toute la structure, jetant les pierres au loin. “Paganisme”, maugrée-t-il. Pourtant, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il n'accomplit plus sa mission avec le même enthousiasme qu'aux premiers temps de sa conversion. Est-ce parce que son dos le fait souffrir ? Au bout de quelques voyages, Katryn s'aperçoit qu'il arrive à son époux de passer un cairn sans s'arrêter. A dessein, elle s'abstient d'en demander la raison mais, en fin de compte, c'est lui qui ressent le besoin de la lui donner.

“On ne peut pas passer son temps à jeter des pierres, grommelle-t-il. C'est trop fatigant. Je dois réserver les pauvres forces qui me restent à d'autres tâches. Si Dieu veut vraiment se débarrasser des pierres, Il le fera à Sa manière.”

Sagement, elle décide de ne pas répondre. Elle a un nouvel enfant

qui vient dans son ventre : elle reconnaît donc avec son vieux mari qu'il devrait garder ses forces à d'autres fins.

Dès qu'ils détellent en chemin, s'éloignant de plus en plus de la mission sur les étendues arides, les gens surgissent des buissons, de derrière les rochers et viennent les écouter. Personne ne sait d'où ces gens viennent. Ils sont comme des fourmis volantes après l'orage : un instant, il n'y a rien, l'instant d'après, le monde entier frémit et bruisse de leur présence, comme aux tout premiers temps immémoriaux quand Tsui-Goab a fait sortir les gens des pierres. Puis frère Cupido prêche un sermon et ils l'écoutent la bouche ouverte parce que cet homme sait répandre le Verbe : au début, sa voix n'est qu'un chuchotement, puis elle croît jusqu'à devenir roulements de tonnerre, s'élevant et retombant tel un oiseau en vol, un instant aigle des montagnes dans les hauteurs vertigineuses des cieux, le prochain hirondelle fusant au ras du sol ; souvent, il parle avec tant de ferveur qu'il en éclate en sanglots et tire d'abondantes larmes de son auditoire, alors que nul ne comprend ce qu'il dit.

Plus tard, Katryn reconnaît : "Dieu doit vraiment t'accompagner, Cupido. Je ne sais pas comment tu fais ça mais, même moi, je suis convertie rien qu'en t'écoutant."

Ils parcourent de long en large cette vaste région faite de sable et de pierre. D'abord vers le nord, vers des endroits comme Bothitong, Magwagwe, Logageneng, Tokolwane et Paropeng ; puis dans la direction diamétralement opposée, souvent attirés simplement par les noms des lieux :

Vlermuisslaagte, Makukukwe,
Gemsbok, Bloubospan,
et ensuite vers Heuningkrans (ou falaise au Miel), Pramberg (ou le
mont du Sein)
et encore Denkbeeld, qui signifie Image,
Grootgewaag ou Risqué gros,
Vuilnek (Cou sale), Omvrede (Paix tout alentour),
Dammerjie, Titiespoort,
Jakkalsrus, Miershoopholte,
puis, de là, Diepdruppels (Gouttes profondes), Vyboom (Figuier)
et Geduld (Patience).

A la fin, il sait écrire tous ces noms sur la carte qu'il tient à la main. Chaque lieu a imprimé un souvenir particulier dans sa mémoire : c'est ici que le bœuf de tête, celui de droite, s'est fait mal à la patte ; ici que le bouvier, effrayé par une outarde, s'est foulé la cheville ; ici que l'enfant a eu la colique, et là qu'ils ont trouvé le miel le plus sucré qui soit dans un nid d'abeilles caché dans un buisson crochet noir indiqué par un petit oiseau dont ils ne connaissent pas le nom ; là que la

sécheresse était telle qu'il avait dû se pisser sur la main pour sentir un peu d'humidité ; là que la bâche du chariot a été tellement endommagée qu'ils ont dû la remplacer par deux peaux de bœuf ; et là que plus de treize personnes ont surgi d'un bosquet de grenadiers sauvages pour prétendument écouter son sermon mais en fait pour mieux leur voler deux bœufs quand ils dormaient après l'office ; ici que l'une des roues arrière s'est fendue ; ici que le nouveau bébé est né, et là qu'il est mort...

Des circonvolutions, des lignes qui strient le pays pour aller partout, et nulle part. Cupido doit toujours combattre l'envie de partir droit devant, de ne jamais revenir en arrière, de voir où cela le mènerait, à travers le continent, à travers le monde, où qu'il y ait des gens et puis au-delà encore. De l'autre côté d'au-delà.

Un jour, ça arrive presque tout seul. Il est assis sur le siège avant, les bœufs vont tranquillement leur chemin. Il ne regarde pas droit devant comme d'habitude mais en l'air. Tout là-haut, un oiseau dessine ce qui à cette distance est un simple trait fin dans le ciel pâle, de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il soit presque trop haut pour qu'on puisse encore le distinguer à l'œil nu. Un aigle, un arend. Le cœur de frère Cupido se fait très léger tout à coup, et pas seulement son cœur mais lui-même, tout entier de plus en plus léger, et il a l'impression de léviter, de flotter sur les courants du ciel vide, toujours plus loin, dans le sillage de l'aigle. Jusqu'à ce que Katryn, à l'arrière, sous la bâche, se récrie :

“On n'a pas passé notre embranchement depuis longtemps ? Où vas-tu ? Si tu prends cette direction, on ne rentrera jamais à la maison !”

Poussant un soupir, il manœuvre le chariot et rebrousse chemin. Un jour, se dit-il, peut-être... Un jour peut-être. Son arend viendra, celui dont sa mère lui avait parlé. Mais, pour l'instant, il faut s'en retourner à Dithakong. Comme toujours. Rentrer à Dithakong. Chaque fois qu'ils détellent à la mission, les koras sont encore un peu moins nombreux pour les accueillir.

UNE LETTRE DES CIEUX

Est-ce parce que Katryn ne cesse de le houspiller (depuis la mort de l'enfant, elle est devenue un fardeau pour lui), est-ce simplement parce qu'il a tellement de temps pour penser dans ce néant ? Il l'ignore. Mais l'inquiétude est en train d'effiloche sa belle équanimité. Quant au déclin de la congrégation, comme un troupeau de moutons soumis au harcèlement des chacals, des lynx ou d'anonymes créatures de la nuit, ce n'est pas la diminution en soi du nombre de fidèles qui l'inquiète mais celle du nombre de gens qui puissent le nourrir, lui et sa famille. Depuis leur arrivée, l'accord avec la Société a toujours été que la congrégation veillerait à leurs besoins et étendrait sur lui, tel l'aigle de la parabole, ses ailes protectrices. Quand il ne restera plus de Koras, qui s'occupera de lui et des siens ? Les quelques irréductibles sont aussi démunis qu'eux. Certains viennent même chercher de l'aide auprès de lui ! Désormais, il leur faut tous ratisser les koppies caillouteux et les affleurements rocheux en quête de [veldkos](#). Une tortue par-ci, un [tsamma](#) par-là, une racine comestible, une prune sauvage, parfois un lièvre ou, loué soit le Seigneur, une [duiker](#). Ça permet de tenir mais on maigrit tant qu'on dirait que le nombril vient se frotter contre la colonne vertébrale.

Il ne peut comprendre ce qui est advenu aux provisions et aux appointements que la Société missionnaire est censée lui procurer. Read était tellement affirmatif ! Au moins cent dollars rix par mois, *au moins* cent, avait-il déclaré, et un mouton, voire un bœuf régulièrement, farine, sucre, café et même un empan de tabac, et des habits de loin en loin. Et pourtant, jusqu'ici : rien. Promis juré : rien. Voici ce que dit le Verbe : *L'homme ne se nourrira pas de pain uniquement, mais de toutes les paroles qui sortiront de la bouche de Dieu.* Cupido est rassasié de Verbe ; une croûte de pain serait la bienvenue.

Le Verbe est toujours garantie de réconfort : *je lèverai les yeux vers les collines, d'où vient mon secours.* Il n'y a pas grand-chose en guise de collines dans les environs, seulement des affleurements aussi rudes que rocheux, et pourtant on y reconnaît aussi l'œuvre de Dieu, n'est-ce pas ? Mais on ne voit toujours aucune aide venir. De ses propres yeux, Cupido voit l'enfant maigrir et maigrir encore, ressembler de plus en plus à un insecte comme son père. Seul son petit ventre s'arrondit. Ses yeux se couvrent de membranes blanchâtres et, sur sa lèvre supérieure, les crottes de nez s'incrustent.

Alors, frère Cupido sort ses précieux instruments d'écriture. Le joli petit coffret fabriqué à Bethelsdorp il y a si longtemps, quand il apprenait à écrire... Une poignée de plumes, ramassées dans le veld et taillées : canard sauvage, oie sauvage, secrétaire, toutes créatures de

Dieu. Encre en poudre qu'il mélange à quelques gouttes d'eau, avec parcimonie, car sa provision s'amenuise dangereusement. Une pile de feuilles bien blanches et propres, ses feuilles bienaimées qu'il recouvre laborieusement, une à une, avec ses grandes lettres squelettiques comme lui.

Très cher Frère Read, je prends la plume pour te dire...

Ou, parfois : *Notre Honoré et très respecté Frère Campbell...*

Et, quand il se retrouve acculé, ce qui arrive de plus en plus souvent : *Très cher et Très honorable révérend Dieu...*

Il lui faut ranger ces lettres avec précaution jusqu'à ce qu'une occasion se présente de se rendre à Kuruman ou d'approcher un voyageur qui en vient et à qui il peut demander de les envoyer depuis la mission là-bas. Il sait que cela pourra prendre des mois, sans doute un an ou plus, avant qu'elles n'atteignent leur destination : Le Cap ou Bethelsdorp, mais Dieu se soucie-t-Il du temps !

Parfois, il a des nouvelles du monde extérieur, pas sous forme de lettre : transmises par quelqu'un qui vient de loin ; un tel est mort, tel autre est rentré en Angleterre, un nouveau venu a pris sa place, par l'intermédiaire de l'infinie miséricorde de Dieu, le travail continue dans la vigne du Seigneur, priez pour nous.

Priez pour moi aussi, se dit frère Cupido, à part lui.

“Personne ne t'entend, objecte Katryn. Nous sommes trop loin. Hors de portée de toute miséricorde.

— Non, nous devons attendre, voilà tout. Rappelle-toi, si le corps peine, nous avons encore le Verbe.

— Le Verbe ne nous nourrira point, il ne nous vêtira point. Le Verbe n'a pas davantage empêché la Mort de m'enlever mon enfant”, lance Katryn, renfrognée.

Frère Cupido tient bon : *“Veille et prie, afin de ne point succomber à la tentation. Dieu pourvoira à tes besoins.”*

Et de rédiger une nouvelle lettre au frère Read. Longue, cette fois, pour expliquer en détail tout ce qui s'accumule en son for intérieur, et tout ce dont Katryn se plaint depuis longtemps. Parce que, maintenant, la situation est vraiment catastrophique, lui-même doit le reconnaître. Il ne consacre pas moins de huit de ses précieuses feuilles vierges à cette lettre. Désormais, il ne reste pas grand-chose entre lui et le silence éternel.

Or aucune réponse ne vient. Au contraire, le vent apporte une terrible nouvelle : son ami missionnaire aurait commis l'adultère avec Sabina, la fille de l'aîné Andries Pretorius. Il a été démis de ses fonctions. Il paraît que le frère Campbell va décider de l'avenir de frère Read, assisté par un nouveau missionnaire récemment débarqué d'Angleterre, le frère Moffat, qui est venu diriger la mission de Kuruman.

Cupido écrit une lettre déchirante au nouveau révérend. En fait, Katryn la lui dicte presque entièrement et il n'ose adoucir le ton que de temps à autre. Ils sont ici depuis de si longs mois ! Deux ans. Plus. Or, après le premier mouton, ils n'ont jamais reçu aucune aide. Ses gens meurent de faim. Ils n'ont aucune entrée d'argent. Mais bien pire que l'argent : ils n'ont aucune provision. Envoyez de l'aide, je vous en prie, très Honorable et très Respecté Révérend !

Et puis, un jour, voilà qu'une lettre lui parvient. C'est un smous, sur son long chariot étroit, qui l'apporte. Le **smous** ne connaît pas l'expéditeur : elle a été transmise de main en main. Qui sait, elle pourrait même venir de tout là-haut, des cieux, dit-il en souriant : regarde cette jolie enveloppe bleue !

Frère Cupido prend la lettre. Il laisse le smous planté là où ils se sont salués. Ce dont il a besoin par-dessus tout, à ce moment précis, c'est de se retrouver seul dans le veld avec sa lettre.

Rien ne bouge, la chaleur est infernale. Les pierres sont restées éparpillées partout dans les parages comme au jour où Dieu a dû les jeter, l'un des premiers jours de la Création lorsque, donnant libre cours à Son ire, Il a voulu tuer le foutu serpent ! *Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon.*

Il n'arrête pas de se retourner. Personne ne doit le voir ici. C'est une affaire entre sa lettre et lui. Et entre eux et le Seigneur Dieu.

Quand il s'est bien assuré qu'il n'y a personne dans les parages, il s'assoit sur une pierre de jonas. Il lisse la lettre sur ses genoux nouveaux, relevés presque jusqu'à son menton. Il essaie d'éliminer les plis de mois... non, qui sait, *d'années* de voyage. Toute distance enfin suspendue. Comme s'il se tenait devant Dieu en personne. Il glisse l'un de ses doigts calleux sous le sceau et le décolle lentement, avec d'infinies précautions. Il a le temps.

Quand, enfin, le sceau est complètement détaché du papier, Cupido plie la lettre et, une fois encore, la lisse.

Maintenant, il va savoir. Enfin, enfin, après cette attente interminable, tout va lui être révélé. Sa vie va changer pour de bon.

D'abord, il incline la tête et ferme les yeux. Pour demander à Dieu qu'Il bénisse cette journée et ce message. Afin qu'ils servent Sa plus grande gloire.

Il lève les yeux au ciel et les laisse contempler le paysage. Cette terre est désormais placée sous sa responsabilité. Enfin, il sent que tout cela n'a pas été en vain. Il sent la main de Dieu sur lui.

Mais il a oublié le diable !

De nulle part, dans ce paysage dénudé où l'on distingue l'horizon à plusieurs jours de distance dans toutes les directions possibles, apparaît soudain une colonne de poussière. Enfant du diable : *sarê*s. Il la voit qui approche sur la plaine, presque transparente : au début, ce

n'est rien qu'un petit nuage de poussière et d'herbes sèches, de brindilles, d'épines, de balles de céréales, d'insectes morts, un membre séché de mante, probablement dévorée par la femelle après l'accouplement. La colonne de poussière se rapproche, grossit, se fait plus dense, s'assombrit. Cupido reste assis, paralysé. Il n'a pas d'eau sur lui pour répandre sur le chemin de la tornade. Il n'a même pas une goutte de pisse en lui.

*Sarê*s vient en tourbillonnant droit sur lui, agrippe ses hardes, secoue ses genoux. Lui arrache des mains... *la lettre*. La projette en l'air, la fait disparaître au loin dans une spirale. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à voir. Seulement la lumière, qui frissonne de torpeur. Comme si rien n'était arrivé.

La lettre des cieux lui a été arrachée, à jamais.

UNE MALÉDICTION

Pendant un certain temps, frère Cupido évite Katryn, sachant qu'elle va forcément le questionner sur la lettre. Or il ne pourrait supporter tout de suite le reproche dans son regard. Mais il ne peut guère l'éviter longtemps (elle fait en sorte que ce ne soit pas possible) et, dès que l'occasion se présente, le soir même, au coin du feu, quand ils mangent leur maigre nourriture du veld, avalée avec de menues gorgées d'eau, elle lui demande, de but en blanc :

“Qu'est-ce qu'elle disait, cette lettre ?

— Quelle lettre ?

— La lettre que le smous a apportée.

— *Le Seigneur donne et le Seigneur reprend.*

— Qu'est-ce que tu veux dire ?”

Il pousse un soupir. Inutile d'essayer de cacher quoi que ce soit à cette femme. Il lui raconte l'épisode de la colonne de poussière.

“C'était *sarê*”, dit-elle sans un instant d'hésitation.

Il garde le silence pendant longtemps, avant de hocher la tête. “C'est ce que j'ai pensé aussi.

— Alors, tu n'as pas eu le temps de la lire ?”

Il fait non de la tête.

“Sais-tu au moins d'où elle venait ?”

Une fois encore, il fait non de la tête.

“Alors, nous ne le saurons jamais, dit-elle, résignée.

— Si Dieu veut que nous le sachions, Il enverra un message.

— Comment peux-tu continuer à croire en Lui ?

— Que puis-je faire d'autre, Katryn ?

— Tu dois envoyer un autre message à ce nouveau missionnaire dont ils parlent. Comment il s'appelle ? Celui de Kuruman. Moffat, c'est ça ?

— Oui, Moffat. Je lui ai déjà envoyé quatre messages.” Il hausse les épaules. “Il doit être très occupé.

— Il est trop important pour toi, voilà ce qui est.

— On raconte qu'il est encore très jeune.

— Petit pisseux ! Morveux !

— Ne dis pas ça d'un homme de Dieu, Katryn.

— Il ne se comporte pas comme un homme de Dieu. Il y a belle lurette qu'il aurait dû venir te voir. Tu appartiens à la Société missionnaire depuis bien plus longtemps que lui. Tu étais déjà missionnaire qu'il t'était encore le sein de sa mère.

— Il viendra en temps voulu.”

Cette remarque agace Katryn. “Tu crois que le temps viendra un jour ? Dois-je te dire pourquoi il ne vient pas ? Parce qu'il est

d'Angleterre ! Il est trop blanc pour des gens comme nous. Nous sommes marron comme la pierre.

— C'est un péché de dire de telles choses.

— Je dis les choses comme elles sont.

— Je suis un missionnaire, baptisé dans la Sunday's River. Dieu m'a choisi.

— La rivière ne te rendra jamais blanc, Cupido. Entre-toi ça dans ta caboche.

— Ce n'est pas ça.

— Quoi d'autre ? Je te le dis, si tu étais blanc, il serait venu ici il y a longtemps. Si tu étais blanc, tu aurais eu ton argent il y a des lustres. Si tu étais blanc, ils se seraient occupés de nous. Ravitaillement, vêtements et tout le reste." Elle crache par terre. "Même les Koras ne te respectent pas. Ils ne croient que les Blancs. Tu leur ressembles trop.

— Ce n'est pas ce que nous a appris le frère Read.

— Ils ne sont pas tous comme le frère Read. Leur Dieu est blanc.

— Non, Katryn !" Dieu lui soit témoin, si c'était permis, il la frapperait ! "Une enfant de Dieu ne peut prononcer ces paroles.

— Je ne veux pas être l'enfant d'un Dieu blanc.

— Tu as été baptisée.

— Ce n'est pas être aspergée d'eau qui me rendra blanche. Je regrette qu'il ne m'ait pas plutôt noyée ! Au moins, je ne me retrouverais pas dans ce bled.

— Katryn, Katryn !" Il a envie de pleurer. "Ne sois pas comme ça. Nous devons parcourir ce chemin ensemble, tout du long, pour l'amour de Dieu, je t'en prie. Autrement, qu'advient-il de nous ?

— Qu'est-il advenu de nous, en effet !" Elle montre rarement autant d'obstination. "Tu te rappelles ce que nous avons en arrivant ici ? Regarde ce qui nous reste.

— Ce n'est pas important. Tu dois continuer de porter le regard vers le Seigneur.

— Tu continues de Le regarder et tu marches dans la merde.

— Oh, Katryn !

— Oui, Cupido."

Combien de fois ont-ils eu cette même conversation ? On dirait un homme qui, s'apprêtant à plonger dans des eaux profondes, ôte ses habits un à un, se retrouve nu comme un ver... et, soudain, voilà qu'il n'y a plus d'eau.

Katryn rechigne de plus en plus. Bientôt, elle ne veut même plus l'accompagner en chariot quand il part pour ses expéditions de prêche : elle préfère rester où elle est. Avec les enfants. Le petit qui a commencé à marcher et l'autre pendu à son sein.

Cupido avec son chariot continue de tracer ses lignes et ses cercles

dans le veld infini. En fin de compte, il ne voyage plus qu'avec deux bœufs, laissant les autres se reposer à la mission. Lui-même ne pèse pas lourd ; d'ailleurs, la plupart du temps, il marche à côté des bêtes. Le minuscule bouvier devant.

Cependant, avant toute expédition, il monte encore sur le siège avant et ouvre la Bible. Plus par habitude et par superstition, les rares indigènes qui n'ont pas quitté la mission forment un cercle autour de lui et l'écoutent. La plupart ne comprennent pas ce qu'il lit, mais du moins viennent-ils. Ils l'écoutent dans un silence de mort. Il n'est jusqu'aux pierres, aux épineux et aux quelques grenadiers qui ne gardent le silence.

Le même psaume chaque fois : *Mon secours me vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. Il ne souffrira pas que ton pied bouge ; celui qui veille sur toi ne sommeillera pas. Désormais, le Seigneur gardera tes allées et venues jusqu'à la fin des temps.*

Sur quoi, Cupido part sur son petit chariot de plus en plus bringuebalant. Dans cette direction jusqu'à Nokaneng, Ga-Ramatale et Magobeng ; puis dans la direction opposée, jusqu'à Dwaalhock et Duine. Ce n'est pas loin de là que le chariot, sur la plaine de Losberg, une dernière fois, a un hoquet, chancelle et s'immobilise, l'essieu arrière brisé.

Il est déjà arrivé, à des intervalles de plus en plus rapprochés, d'ailleurs, qu'ils aient des problèmes. Jante, moyeu, timon, arbre, rayons, jougs. Tout cela, il a pu le réparer, ses mains ont trouvé un remède. On aurait dit que le chariot, se sentant invalide, voulait être informé des maux dont il souffrait : si on ne prêtait pas attention à lui, il devenait fantasque – de plus en plus fantasque. Mais, cette fois, c'est pire. Le chariot a été touché au cœur. C'est la fin. Cupido dit au bouvier qu'ils vont attendre là au milieu des affleurements de calcaire et il se met à prier. Avec feu, comme il sait si bien le faire. Jusqu'à ce que son visage se mouille de larmes, unique trace d'humidité dans tous les environs. Descends m'aider aujourd'hui, Seigneur Dieu, s'exclame-t-il. J'ai toujours suivi Tes commandements, n'est-ce pas ? Maintenant, il est temps que Tu fasses quelque chose pour moi. Non... je ne Te le demande même pas pour moi, mais afin de pouvoir répandre Ta bonne parole. Aide-moi donc !

Dieu doit être occupé ailleurs. Trois jours durant, ils attendent là sous le soleil implacable. Avant qu'un homme gris, épais comme un fil, ne passe là, enfin, sur sa mule. Il accepte d'aller chercher du secours. Il s'écoule encore deux jours avant qu'il ne revienne avec deux serviteurs. Ils entourent l'arbre de deux éclisses, comme on le ferait pour une jambe cassée. Mais cela ne suffira que pour rentrer à la mission : l'arbre est mort. Ils devront aller au pas, de guingois. Il leur faut deux semaines avant de revoir le petit groupement de huttes de

Dithakong collées les unes aux autres au milieu des *swarthaaks*, modeste troupeau de moutons agglutinés autour d'un point d'eau asséché.

“J’ai cru que tu ne rentrerais jamais, déclare Katryn, d’une voix éteinte.

— S’il ne tenait qu’à *Lui*, je serais encore là-bas, répond frère Cupido avec une aigreur rare dans sa voix altérée par la soif. Nous avons dû nous débrouiller tout seuls.

— Tu aurais dû rentrer avant. La plupart des gens sont partis. Ils ont dit qu’ils ne pouvaient pas continuer à ne rien faire ici, qu’à attendre de mourir.

— Combien sont restés ?

— Quatorze.

— C’est mieux que rien. Avec quatorze fidèles, nous pouvons encore emmener ces rochers à la mer.

— Ce serait mieux d’amener la mer à ces rochers. Ou une rivière. Même un puits. Nous mourons de soif dans cet endroit.

— Accorde-moi le temps de réparer le chariot.”

Mais, cette fois, rien n’y fait. On dirait que le chariot lui-même a perdu tout espoir. Une fois l’arbre réparé, c’est l’une des roues de devant qui casse – et elle n’est pas seulement hors d’usage : elle se brise en morceaux, il ne reste d’elle qu’un tas de bouts de bois par terre. Un mois pour fabriquer une nouvelle roue. Puis l’autre roue de devant casse. Le chariot a rendu l’âme.

C’est alors que frère Cupido réunit sa famille et sa congrégation. Plus de la moitié des quatorze membres qui restaient sont partis entre-temps. Il soulève la grosse bible au-dessus de sa tête, au bout de ses bras rachitiques, se plie en deux et pose l’ouvrage à ses pieds dans la poussière. Il tend un bras vers le chariot. Il tremble de tout son corps : la rage. Sur quoi, il entonne une incantation, d’une voix telle que même les membres les plus fidèles de la congrégation sont surpris.

“Toi, chariot !”

Il s’interrompt, trop éreinté pour reprendre sans une pause.

“Toi, chariot !” répète la congrégation, comme si elle suivait des indications liturgiques précises.

“Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...”

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

— Que la malédiction du ciel et de la terre s’abatte sur toi...

— Que la malédiction du ciel et de la terre s’abatte sur toi...”

Il est emporté par sa furie.

“Je te maudis dans tes jantes, tes moyeux, tes rayons, je te maudis dans ton siège avant, ton garde-crotte, ton armon et ton timon, je te maudis dans ton seau à goudron et tes courroies d’esses.

Je te maudis : tu ne connaîtras jamais plus la miséricorde et la

mansuétude de la pluie ou de la rosée, tu te ratatineras et tu te craquelleras au soleil et au clair de lune, jusqu'à ce qu'il ne reste rien de toi et que tu sois consommé par les fourmis, les araignées, les guêpes et les mouches bleues du veld.

Je te maudis ! Sois victime de diphtérie, de consommation, de vomito negro, de gastralgie et de douleurs menstruelles.

Je te maudis au-delà des confins de la terre, jusqu'aux profondeurs les plus enfouies du gouffre de feu et de soufre.

Je te maudis et tu deviendras le siège de la putain de Babylone qui te consumera à petit feu.

Je te maudis..."

Frère Cupido manque d'air, il a le visage brillant de sueur, les yeux injectés de sang. Il ne peut penser à rien d'autre, il n'a rien de plus terrible, de plus anéantissant à ajouter. Épuisé, titubant, avec un gémissement dans la gorge qui ressemble à un sanglot, il conclut :

"Et je te souhaite de *mourir* !"

Ce soir-là, trois autres Koras partent. Hormis frère Cupido et sa famille, il ne reste désormais à la mission que cinq personnes :

Un sourd, aveugle d'un œil qui suppure continuellement

Deux sœurs âgées, toutes deux simples d'esprit

Un jeune éclopé orphelin de naissance

Un vieillard grabataire.

V

LA FIN DE LA MISSION

Rien ni personne ne peut empêcher frère Cupido de continuer de prêcher. Du vieux squelette blanchi d'un bélier il retire une corne, grâce à laquelle il convie à la prière, trois fois par jour, au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, ses derniers fidèles. La corne n'est pas vraiment nécessaire, dans la mesure où sa famille et les cinq membres qui restent ne s'aventurent jamais très loin ; ils se tiennent presque toujours à l'ombre des grenadiers et du prunellier sauvages, près de l'unique arbre à chameau où il célèbre l'office ; mais, juste au cas où un inconnu passerait dans les environs (visiteur, déserteur, fugitif...), Cupido doit poursuivre la grande œuvre de Dieu, qu'il soit entendu ou pas. D'ailleurs, argue-t-il, si la corne s'entend assez loin, s'il parle avec assez de vigueur, Dieu pourrait bien convoquer toute une nouvelle congrégation venue du veld : dans les pierres, les buissons et les rares arbres, dans le nombre décroissant des créatures du veld, il en reste peut-être qui pourraient être réceptifs. Parce que, au commencement du monde, on ne faisait aucune distinction entre homme, animal, pierre et arbre ; ils parlaient tous la même langue et se comprenaient tous. Cela pourrait bien encore arriver.

Il ne lui reste qu'à garder la foi. Il le faut. Sinon, qu'advient-il de lui ? Tout le monde a les yeux rivés sur lui. Il le doit. C'est cela qui le pousse à prêcher avec une ferveur toujours accrue, à prier avec une conviction toujours plus forte, à chanter en s'abandonnant de plus en plus entièrement. Surtout quand Katryn est là.

Mais il sait qu'il ne cherche qu'à se convaincre lui-même.

Quand il ne s'occupe pas des affaires de l'Eglise, il erre seul dans le veld. Tout comme, avant, il voyageait en chariot, maintenant il fait sa tournée à pied, en vient à connaître par cœur chaque halte, chaque buisson, chaque rocher, chaque ossement, chaque squelette blanchi par le soleil, chaque corne incurvée et noire. Il est très attentif à toutes leurs voix. Parce qu'il les entend parler. Il y a des voix partout. Des voix innombrables. La voix de Dieu, à moins que ce ne soit celle de Tsui-Goab, qui parle à travers tous les arbres, toutes les pierres, toutes les particules de poussière, toutes les tiges d'herbe, tous les insectes et, la nuit, à travers toutes les étoiles et la lune.

De son côté, Katryn aussi parle à la lune. Elle ne se rappelle plus ce que les missionnaires lui ont appris : elle retourne à ses sources, à ses origines. A la lune elle chante :

Tsui-Goab, bienvenue !

Donne-nous abondance de miel

Donne-nous l'herbe pour nos moutons

Donne-nous assez de lait...

Un jour, elle comprend qu'on l'épie, elle se tourne et découvre que c'est Cupido.

Elle sait qu'il va la houspiller. Elle a transgressé. Il ne lui pardonnera jamais de se retourner si ouvertement contre Dieu.

Or il se contente de la fixer du regard pendant un moment. Avant de tourner les talons et de repartir dans la nuit. Ce dont elle se souviendra, c'est de la tristesse sur son visage, pendant ces quelques instants où il est resté à la regarder à la lueur du feu. Une désolation qui s'étend bien au-delà de cet endroit perdu, de la lune et des étoiles. Vers quelque chose qu'elle ne connaît pas vraiment. Peut-être lui-même ne le connaît-il pas non plus.

La prochaine fois qu'ils s'adressent la parole, ce n'est pas pour parler de son chant mais d'autres sujets qui viennent si souvent s'interposer entre eux ces derniers temps...

“Je vois bien que tu ne crois plus en moi, Katryn.” La tristesse qu'elle perçoit dans la voix de Cupido a encore changé de nature.

“Le problème, ce n'est pas que je ne crois plus en toi. C'est que *personne* ne croit plus en toi.

— Ils doivent croire en moi ! Ils ne peuvent pas fermer leur cœur au Verbe.

— Le Verbe ne suffit peut-être plus. Dans cet endroit, en tout cas.

— Alors, je devrai être plus convaincant. Ils finiront bien par m'entendre !

— Non, tu n'y es pas. C'est ce que je t'ai dit l'autre jour : ils ne peuvent plus te croire, quoi que tu dises. Parce que, pour eux, tu ne seras jamais un vrai missionnaire. Tu n'es pas blanc.

— J'ai tant à accomplir encore ! Si seulement ils me donnaient une chance !

— Ils ne le feront pas. Parce qu'ils ne le peuvent pas.

— Alors, je dois renoncer ?” Ses épaules rachitiques tombent – comme désossées. “Comment pourrais-je ? Certains d'entre nous doivent continuer de croire, même si c'est difficile.

— Et si ça ne sert plus à rien ?

— Même alors. *Surtout* si c'est inutile. Parce que c'est pour leur bien que je crois. Si je ne crois plus, que deviendra le monde ?

— Ils te prennent pour un fou. Alors, à quoi bon ?

— Je n'ai pas de réponse. Tout ce que je sais, c'est que, si j'arrête, tout s'écroulera. Pas seulement pour moi, mais pour eux aussi. Je dois rester ici pour m'interposer entre eux et...

— Et quoi ?”

Il hausse les épaules. “Je l’ignore moi-même, Katryn. C’est quelque chose d’autre, voilà tout. Quelque chose qui n’a pas de nom.

— Si tu ne peux pas lui donner de nom, ça ne compte pas. C’est toi, n’est-ce pas, qui avais toujours le Verbe à la bouche ! Qu’est-ce qui est arrivé ? Tu as perdu le Verbe ?

— Peut-être le Verbe ne suffit-il plus, en effet.

— Que reste-t-il, alors ?

— Peut-être que ce qui importe est ce pour quoi il n’existe pas de nom.

— Balivernes, Cupido !”

Le bébé se met à pleurer (on dirait qu’il pleure de plus en plus, ces derniers temps). Il met ainsi un terme à leur conversation.

Mais ils y reviennent, sans cesse. Le ton monte chaque fois. Jusqu’à ce que le Verbe les abandonne aussi et que Katryn se change en pierre en la présence de son époux, dos tourné, butée, toute à une rage muette.

Pendant un temps. Un temps au cours duquel quatre des cinq derniers fidèles partent à leur tour. Même le garçon estropié. Il ne reste que le vieillard, le grabataire, celui qui est *incapable* de marcher.

Mais frère Cupido ne renonce pas encore à son sacerdoce. Le vieillard ne pouvant bouger, il n’a d’autre choix que d’écouter. Et, quand frère Cupido en a terminé avec lui, il retourne à ses tournées solitaires dans le veld, pour prêcher aux roches, aux arbres, aux ossements. Régulièrement, il s’assoit en tailleur sur le sable et gribouille dessus avec une tige. Il n’a plus que cela pour écrire, cette plume et ce papier tout droit venus de la main de Dieu. Dans sa boîte plate, il ne lui reste qu’une seule page vierge, qu’il conserve précieusement, tout en ignorant dans quel but. Juste au cas où. Il doit être prêt au cas où le Seigneur choisirait de venir le trouver. Entre-temps, il passe ses journées dans le veld, il écrit sur le sable ou sur les écorces d’arbres, il parle aux pierres ou à l’unique arbre à chameau qui lui aussi n’a d’autre choix que de rester à écouter, avec ses cosses qui sont autant d’oreilles.

Il arrive que Cupido reste dans le veld des jours d’affilée sans revenir à la maison ; il se nourrit de ce qu’il trouve sur place : un *tsamma*, un lézard parfois ou, s’il a beaucoup de chance, une poignée de miel sauvage et un criquet ou deux. Dieu est encore généreux. *Mon âme, loue le Seigneur !*

Quelquefois, il a le vertige, lorsqu’il n’a pas mangé ou bu depuis plusieurs jours. Alors, ses pieds butent l’un contre l’autre, il tombe et reste à se tortiller dans la poussière. C’est comme Anna, il y a si longtemps, quand elle “rêvait”, pendant ses transes. Si Katryn le trouve dans cet état, elle prend peur car elle croit qu’il va mourir.

Mais il la repousse d'un geste violent. C'est ainsi que Dieu lui parle, hurle-t-il. On le croirait mort mais il a toute sa conscience. Car c'est ainsi couché sur le ventre qu'il part pour ses plus longs voyages : sur toutes les routes que son chariot ne peut plus emprunter et que ses pieds doivent éviter parce que son travail le retient ici. Dans sa tête, il peut aller où il veut, dans tous les endroits dont Servaas Ziervogel parlait il y a si longtemps, et le frère Read, et le révérend Van der Kemp, et tous ces chasseurs l'autre jour encore : tant d'endroits et les noms de tant d'autres qui sortent Dieu sait d'où ! Haskrnmy, Zwglno, Khowrtz et Skrtahmpi. Des noms tellement étranges qu'aucune langue ne peut les prononcer correctement mais qui résonnent dans son crâne comme des cloches, des cloches d'église, de toutes tailles. Lors de ces voyages dans sa tête, il marche sans jamais se fatiguer, sans que son corps vieillisse ou s'affaiblisse, il marche à n'en plus finir jusqu'à ce que ses pieds disparaissent sous lui : quand il baisse la tête, il s'aperçoit que tout son corps est couvert de plumes, que ses bras se sont transformés en ailes, qu'il s'est métamorphosé en aigle : il est devenu un grand arend, maintenant il peut voler comme il rêvait de le faire depuis sa plus tendre enfance, au-dessus des arêtes rocheuses et des lointaines montagnes bleues, au-dessus de Gamohaana, du Skurweberge et du Nuwevelsberge, au-dessus de toute l'Afrique, au-dessus du monde, sans jamais s'arrêter pour se reposer, lui, frère Cupido Cancrelas, enfant de Dieu.

“Tu parles trop, Cupido, lui reproche Katryn. Viens avec moi, viens t'allonger.

— Si je me tais, les pierres vont hurler.”

Elle aussi commence à se demander s'il n'est pas devenu fou.

Elle s'inquiète pour ses enfants. Tous deux meurent de faim, elle le voit bien. Quoi d'étonnant, d'ailleurs ? Ils n'ont plus de vivres.

“Tu dois envoyer un nouveau message au révérend de Kuruman.

— Il est comme Dieu. Il viendra quand le temps sera mûr. C'est ainsi que la Société missionnaire nous teste. Et Dieu aussi. Une fois que nous aurons passé cette épreuve, tout changera. Tu verras. S'il vient, son chariot sera plein de provisions pour nous. Et il aura un troupeau de moutons aussi. C'est ce qu'ils nous avaient promis quand ils nous ont envoyés ici, et ce sont des hommes de Dieu, ils ne mentent pas. Alors, les Koras reviendront aussi, parce que cette manne affermira leur foi. Nous devons continuer, Katryn.”

Elle ne prend pas la peine de répondre. Elle se contente de dodeliner de la tête.

Jusqu'à ce qu'un matin, se réveillant, il la voie qui s'agite dans l'appentis.

“Que fais-tu ?” demande-t-il. Il a la tête lourde, car il a du mal à dormir, la nuit.

“Je pars”, répond-elle. C’est la première fois depuis des semaines qu’elle lui répond.

“Où ?

— Je retourne à Klaarwater. L’endroit qu’ils appellent aujourd’hui Griquatown. J’emmène les enfants.

— Qu’est-ce qu’il y a à Klaarwater qu’il n’y a pas ici ?”

Elle lâche un rire méchant : “La vie, dit-elle.

— Mais ici, il y a Dieu.

— Alors, il est temps que je fiche le camp et que je Lui jette une poignée de poussière à la figure.

— Tu ne peux pas me laisser seul ici, s’insurge-t-il, pris de panique, tout à coup.

— Tu peux venir avec moi. A toi de choisir. Mais moi je ne reste pas un instant de plus. Je ne peux pas laisser mourir mes enfants.”

Il ne dit rien, mais il rampe sur le côté de leur paillasse pour aller saisir quelque chose sous le *kaross*.

“Que fais-tu donc ? demande Katryn.

— Emporte ça, marmonne-t-il, gêné en lui tendant le petit fragment brillant de miroir qu’il a apporté ici depuis Bethelsdorp. Ce n’est qu’un éclat de miroir mais c’est déjà ça.

— C’est pour quoi faire ?” Elle est méfiante.

“C’est tout ce qui me reste”, s’exclame-t-il, le glissant dans la main de sa femme.

Elle voudrait le questionner, débattre de la chose, mais elle comprend, à son expression, qu’il vaut mieux se taire, pour l’heure, du moins.

“Merci, Cupido”, dit-elle simplement, fourrant l’éclat dans son baluchon.

Son époux se penche et prend son aîné dans ses bras.

“Allons-y, dit-il.

— Tu viens aussi ? demande-t-elle, surprise.

— Non. Tu sais bien que je ne peux pas. Mais je vous accompagnerai pendant une journée de marche. Ça te soulagera, tu porteras les enfants pendant moins longtemps.”

Ils marchent sans parler, de l’aube au crépuscule. Pendant toute la journée souffle un vent morne. Le soir, Cupido s’allonge à côté de sa femme, leurs enfants tout près d’eux. La lune monte dans le firmament et les étoiles apparaissent. Aucun d’eux ne dort. Katryn lui tient la main, c’est tout.

Jusqu’à l’aurore. Sur quoi, elle se lève et noue son *kaross* autour de sa taille ; c’est le seul vêtement qui lui reste. Les enfants sont nus. Il l’aide à les installer : le bébé sur le dos, l’aîné à la taille. Il les regarde s’éloigner. Pas une fois elle ne se retourne pour lui jeter un dernier regard. Ils diminuent au loin, avant de disparaître complètement. Le

vent continue de souffler dans le désert : quand Cupido baisse les yeux, il s'aperçoit qu'il a déjà effacé les empreintes de Katryn.

Alors seulement, il s'en retourne.

De temps à autre, quand il passe devant un banc de sable, il s'assoit en tailleur, lisse un carré devant lui, prend une brindille et écrit sur le sable. Il ne sait plus à qui il écrit. Mais c'est sa dernière empreinte, ténue, sur les mots.

Quand, le soir, il arrive à Dithakong, le silence règne. Pas le genre de silence des endroits où il y a des gens qui dorment : un silence qui trahit l'absence de vie.

Il va voir derrière son misérable abri de branches sèches, où le vieillard se trouve d'ordinaire, mais il n'y a personne.

Les mains en entonnoir devant la bouche, il crie : "Ancêtre !" Il écoute avant d'appeler encore : "Ancêtre !"

Rien.

Il retourne derrière l'abri, ramasse sa corne de bœuf, avance de quelques pas dans le veld sous le ciel immense et souffle dans la corne. On dirait un buffle qui meugle, une bête puissante qui emplit le néant de son cri retentissant.

C'est encore le silence qui lui répond. Les étoiles demeurent sourdes à son appel.

Devrait-il essayer d'en cueillir une ? Cela servirait-il à quoi que ce soit ?

Elles sont trop hautes. Quand il était enfant, il pouvait les atteindre en levant le bras. Plus aujourd'hui.

Une fois encore, il meugle tel un animal à l'agonie.

Le silence.

Le vieillard ne reviendra pas. Il le sait, maintenant. Et comme le vent a soufflé pendant toute cette journée creuse (que peut-il faire sinon souffler ? Il n'y a plus rien pour l'arrêter), il sait que, demain, il ne restera aucune empreinte. *Comment* le vieillard a-t-il réussi à partir, si faible, tout juste capable de se traîner... qui le saura jamais ?

Il est parti, voilà tout. Et il ne reste plus personne dans l'église de Cupido.

LA VISITE DU RÉVÉREND

Ce doit être vers cette époque – le frère Cupido doit avoir dans les soixante-trois ans – que le révérend Moffat de Kuruman décide qu'il est temps d'aller rendre cette visite, promise depuis longtemps, à la mission de Dithakong. Sa décision suit un énième message qu'on lui envoie de Dithakong pour l'informer de la détérioration de la situation sur place. Elle suit également une énième prière adressée aux cieux par le frère Cupido, frappé mais pas encore à terre :

Cher Dieu ! Ai pitié de ce pauvre pêcheur. Tu sé que je fait de mon mieux, mais maintenant c'est devenu impossible, je n'ai plus rien. Plus de Femme, plus d'enfants, plus de congrégation, rien. Même l'arbre à chamot ne veut plus m'écouter. C'est pourquoi je te demande aujourd'hui : Je t'en supplis, descent nous aider. Je sais que tu es très afféré. Mais je suis pris aux couilles. Et c'est une affère d'adultes, il n'y a pas de place pour les enfants ici. Alors, je Te le demande sans rire, Dieu : n'envoie pas Ton fils. Viens en Personne.

Le miracle est-il le résultat du message ou de la prière, personne ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, le pieux missionnaire Robert Moffat daigne enfin quitter Kuruman et venir se rendre compte par lui-même de ce qui se passe à Dithakong.

Il arrive, sur un char à bœufs, seul avec ses serviteurs : un charretier, un bouvier et deux autres qui s'occupent de la cuisine, de charger et de décharger le chariot, et de la chasse. Le révérend porte des souliers noirs bien lustrés, un costume sombre rayé avec une longue queue-de-pie, trois boutons boutonnés et un non, un foulard en soie autour du col haut : on dirait une espèce de corbeau exotique dans le veld brun-gris au début de l'hiver. Cheveux noirs, clairsemés prématurément, front haut, sourcils épais. Un visage rougeaud, charnu, une entaille profonde dans le menton rond. Barbe aux joues, mains douces et légèrement bouffies, moites. De toute évidence, une âme promise à la rédemption.

Il vient en grand style, ayant reçu des nouvelles d'après lesquelles la situation de notre frère serait désespérée. Hum, oui, en effet, ça fait plusieurs années que le frère Read a apporté le mouton et on a subi une terrible sécheresse. Même les épineux, vous vous en êtes rendu compte, se font rares au milieu des pierres de jonas implacables, ils sont en lambeaux et brûlés, calcinés même.

De loin, déjà, le révérend a bien vu que les choses n'allaient pas bien, moins bien encore que ce que les courriers qu'il a reçus de loin en loin l'ont amené à croire. Cela le contrarie car il n'est guère

plaisant pour un homme important et prospère comme lui d'être confronté à la misère. Il a déjà informé la maison mère que la Société missionnaire de Londres ne peut plus se permettre quelqu'un comme ce... Cupido Cancrelas – quel nom païen ! Trop vieux pour apprendre le kora et être d'une quelconque utilité. Encore une des idées irréflechies du frère Read, encore une preuve de son excès de zèle ! Ce Cupido Cancrelas est trop maigre, trop usé pour pouvoir travailler efficacement ; il est désormais démuné, sans femme ni enfants, perdu dans ce bled. Rien qui pourrait répondre au nom de "maison" ou même de "cabane", tout juste un abri bancal de branches d'épineux tirées contre un arbre à chameau miteux, le tout recouvert d'un rectangle de peau desséchée. A une extrémité, sur les cendres grises du feu, une marmite noire (son pied manquant est remplacé par des pierres plates) : dedans, ce qui ressemble à quelques *tsamma* ratatinés – des ingrédients du veld, rien qu'un homme civilisé ne voudrait toucher. Le frère lui-même, presque nu, rachitique, poussiéreux et gris, inadéquatement recouvert d'un unique carré de peau, ressemble à un insecte ou à une créature du veld, accroupi par terre, griffonnant je ne sais quoi avec une épine blanchâtre sur un carré de sable : il fait mine d'écrire. Il attend que le chariot s'immobilise sous l'arbre à chameau avant de se lever lentement et d'approcher en traînant les pieds. Il ne montre rien de l'empressement, de l'enthousiasme, de la déférence auxquels pourrait prétendre un homme blanc, un missionnaire par-dessus le marché, et pas n'importe quel missionnaire mais le directeur de toutes les missions de la SML dans cette lointaine et païenne partie du monde : surtout lorsqu'il a fait l'effort de venir jusqu'ici pour s'enquérir du bien-être de cette brebis égarée.

Avant même de quitter Kuruman, le révérend Moffat avait déjà pris sa décision, mais celle-ci est amplement confortée par ce qu'il a déjà vu dès son arrivée. Il n'est pas pressé. Les meules de Dieu broient lentement et terriblement fin. Hum, il prendra du café, d'abord, suggère-t-il. Deux sucres.

Le révérend se contentera-t-il de café d'asclépiade ? Avec, peut-être, un peu de miel pour le sucrer ? Il n'y a pas de lait.

Non merci, il n'est pas encore tombé aussi bas, voyons ! Quelqu'un pourrait-il aller chercher du café et du sucre dans le chariot ? Frère Cupido décline l'offre : il s'est habitué aux produits de cette terre maigre, explique-t-il. Et ce n'est pas plus mal, songe le missionnaire ; il ne faut pas montrer trop de générosité à l'égard de ces gens-là. Café et sucre aujourd'hui, demain tabac et alcool.

Dans leur dos, les serviteurs détellent les bœufs, posent l'armon sur un tas de pierres pour qu'il ne traîne pas dans la poussière.

"Comment vous débrouillez-vous donc ici, frère ?" s'enquiert le

missionnaire après s'être installé confortablement sur un siège en riempie qu'a apporté l'un de ses serviteurs, sous les branches évasées de l'arbre à chameau qui tend l'oreille pour entendre cette conversation fort inhabituelle. Entre les mains blanches et grassouillettes, un ruban de vapeur s'élève de la tasse de café.

“Vous pouvez vous en rendre compte par vous-même, révérend.

— Je n'ai pas reçu des rapports très favorables sur votre travail, frère.”

Frère Cupido hausses ses épaules osseuses. Le soleil du soir projette son ombre déchiquetée sur les touffes blanches d'herbes sèches, la terre rouge brûlée.

“On ne peut pas s'attendre à ce qu'une congrégation respecte l'Evangile quand on vit soi-même comme une âme perdue.” Le missionnaire sort de sa poche un grand mouchoir blanc, avec lequel il éponge ses lèvres rouges et humides. L'un des domestiques s'approche pour lui prendre des mains sa tasse vide.

“Cela ne gêne pas ma congrégation, révérend.

— Où se trouve votre congrégation ? Je n'ai vu personne en chemin.

— C'est exact.

— Frère Cupido, vous ne faites guère d'efforts.” Il se penche pour chasser d'une chiquenaude un grain de poussière sur la pointe de son soulier. “Vous comprendrez que je devrai faire un rapport sur vous à la maison mère.

— Mon sort les intéresse ?”

Le révérend à la queue-de-pie rayée se lève : un froncement de sourcils sur son visage rougeaud. “Est-ce que je détecte chez vous des signes d'ingratitude, frère ?

— De l'ingratitude, jamais. Dieu s'occupe de moi, comme vous pouvez vous en apercevoir. Car Dieu est ici, pas à Londres. Je Lui parle tous les jours.

— Voilà des paroles blasphématoires, frère, vraiment...

— Qu'est-ce que Londres a fait pour moi ?” Frère Cupido ne voit pas Moffat, son regard le traverse, se perd à l'horizon, à la lisière duquel le jour se déverse. Et, à l'entendre parler, on comprend que, lentement, oh, très lentement, sans se presser, il est en train de s'exciter : “J'ai été appelé, quand j'étais encore à Bethelsdorp, à traverser le Gariep et à me rendre à Klaarwater. Le frère Read m'a accompagné et m'a donné un mouton. On m'a aussi promis d'autres choses. On devait nous procurer de la viande, à moi et à mes gens, à peu près chaque mois. Et d'autres provisions. Et je devais être payé tous les ans, pas moins de cent dollars rix. Deux autres missionnaires de Londres devaient venir m'épauler. Qu'est-il arrivé à tout ça ? Ou est-ce que ça m'a été promis quand Dieu tournait le dos, quand Il ne pouvait pas entendre ? Qu'est-ce que vous ou la Société m'avez donné pendant toutes ces années ?

Au début, au moins, j'avais encore mon chariot et mes bœufs. Ceux qui ne sont pas morts ont été emportés par les Koras. Et ma congrégation ! Tous partis en enfer, maintenant ! A cette époque, j'avais encore ma femme et notre enfant. Puis nous en avons eu un deuxième, mais il est mort. Et un troisième, qui pleurait tout le temps. Où est ma femme, aujourd'hui, où sont mes enfants ? Elle n'a plus pu supporter cette misère. Il n'y a personne pour s'occuper de moi, sauf Dieu. Et vous venez me parler de Londres !

— Que je sois damné... !" Le frère Moffat est écarlate. "Pendant toutes ces années, nous avons essayé de faire de vous un homme civilisé. J'ai lu tous les rapports, ne croyez pas que je ne sais rien. Nous vous avons appris à répandre l'Evangile chez les païens. Et voici notre récompense ! Vile ingratitude ! Vous êtes tombé plus bas que vous n'étiez. Autant essayer de dompter une bête sauvage.

— Demandez donc au frère Read.

— Ne prononcez pas le nom de cet adultère en ma présence.

— Frère Read suivait le chemin de Dieu.

— Aujourd'hui, c'est moi qui suis devant vous, au nom de Notre-Seigneur Dieu.

— *Mais d'amour n'a aucun*, cite frère Cupido entre ses dents.

— Qu'entends-je !

— Juste quelque chose qu'a dit un pauvre ap...

— Je n'argumenterai pas avec une âme païenne, l'interrompt le révérend.

— Soit, je suis pauvre, frère, rien d'autre. Ce n'est pas contagieux.

— Ne m'appellez pas « frère »."

L'espace d'un instant, il semble que l'entretien pourrait mal tourner mais le révérend Moffat réussit à maîtriser son juste courroux. Il montre les talons, décrit un large cercle autour de son chariot, demeure à l'arrière pendant un long moment, contemple le vide environnant et revient. "La nuit tombe, déclare-t-il avec une retenue de bon aloi. Peut-être devriez-vous diriger la prière."

Le frère Cupido se lève donc pour aller chercher dans son humble abri sa corne de bélier, lissée par l'usage. Il s'éloigne à quelque distance de l'arbre à chameau, presse la corne recourbée contre ses lèvres et de souffler dedans en direction du soleil couchant.

A cet instant précis, la lune se lève à l'est dans son dos, telle une courge faiblement éclairée de l'intérieur.

Le veld est plongé dans un silence de mort. On n'entend rien : pas un chacal, pas un criquet.

La corne retentit une seconde fois. Elle retentit, et c'est terrible, dans le silence.

Frère Cupido attend. A côté du char à bœufs, les serviteurs s'immobilisent, comme si une bise traversait leurs vêtements.

“Votre congrégation ne semble guère fournie, ce soir, fait remarquer frère Moffat, d’un ton acerbe, l’ombre d’une grimace jouant autour de ses ouïes charnues.

— Il y a bien longtemps que je n’ai plus de congrégation, répond frère Cupido. Je vous ai écrit maintes fois à ce sujet. Mais, même s’il n’y a personne, il faut continuer à crier dans le désert.

— Je croyais qu’il vous restait encore quelques Koras ?

— Le dernier d’entre eux, un vieillard, m’a quitté.

— Et croyez-vous que la Société va continuer à vous payer jusqu’à ce que...” Il se reprend : “Croyez-vous acceptable que vous sombriez dans la paresse et l’indolence ? S’ils ne viennent pas à vous, vous pourriez tout de même aller vers eux !

— Comment ?

— Vous aviez un chariot.

— Il est cassé. Parce que j’ai tant fait de voyages pour aller les trouver... Les bœufs sont morts. Nous avons fait du feu avec le bois. Là-bas, regardez, c’est la dernière roue. Comme je vous l’ai déjà écrit dix ou douze fois.”

Le missionnaire, mal à l’aise maintenant, évite le regard du frère Cupido. “Eh bien, allons-nous commencer ?”

Frère Cupido va chercher sa bible dans son abri. Elle est presque trop lourde pour lui, ses jambes bancalées flageolent sous son poids ; le volume est usé jusqu’à la corde, les pages en lambeaux débordent de la reliure tout éraflée, les fermoirs en cuivre sont cassés.

“Lisons.”

Il s’assoit, jambes tendues devant lui dans la poussière, près du feu, car c’est la seule source de lumière ; le soleil s’est couché, la courge ne brille pas encore assez. Non que sa lecture semble suivre la moindre logique, le moindre fil conducteur : Cupido tourne des pages, revient en arrière, pioche des extraits de-ci de-là, oublie, abandonne le passage en question, tourne encore des pages, se laisse absorber par un nouveau passage, une liste de noms parfois, un commentaire dans la marge, avant de feuilleter encore les pages volantes, cahin-caha. Il finit par baisser les bras, reste assis, le livre pesant sur les bosses aiguës de ses genoux, le regard plongé dans les flammes, tandis qu’il continue de parler au hasard sur tout ce qui lui passe par la tête, agrémenté d’un “Bénédictions le Seigneur” de temps à autre, répétant sans fin les mêmes phrases sans queue ni tête. Les hommes du chariot sourient et se moquent en se cachant la bouche avec la main, ils se donnent des coups de coude.

Enfin : “Prions.”

La prière est achevée avant que le révérend Moffat ait décidé s’il devrait s’agenouiller dans la poussière ou incliner la tête (ce qui exposerait sa calvitie naissante).

“Allez préparer quelque chose à manger, indique-t-il à son escorte, accompagnant l’ordre d’un geste de la main. Nous prendrons notre repas derrière le chariot pour ne pas déranger notre frère.”

Frère Cupido va ranger son livre. La lueur du feu tremblote sur son visage buriné qui ressemble à la surface craquelée d’un lac séché.

“Je crois, frère, que le temps est venu d’avoir une conversation sérieuse, dit son visiteur, pouces glissés dans les poches du gilet. La chaîne en argent de sa montre est tendue sur son ventre, qui, pour un jeune homme, est bien rond. Comme je vous l’ai dit, j’ai étudié tous les rapports. J’ai beaucoup réfléchi à la situation. J’ai demandé conseil et aide au Seigneur. Enfin, j’ai décidé de venir vous rendre visite.

— Oui. Il y a huit ans que je suis ici...

— J’ai maintenant vu de mes propres yeux. Mes pires craintes ont été confirmées.

— Pas besoin de congrégation pour continuer à prêcher.

— Soit, soit.” Le révérend est troublé par le regard fixe du vieillard, le reflet de la lueur du feu sur son visage. Il est si vieux, se dit-il, peut-être est-il fou. Raison supplémentaire pour mettre fin à cette mascarade.

“Personne ne serait plus en mesure de gagner sa vie ici, frère Cupido”, dit-il d’un ton ferme. Il se met à faire les cent pas, tout en prenant soin de ne pas taper le sol avec les semelles pour ne pas soulever la poussière. “La Société ne peut se permettre de vous voir diminuer ainsi. Il me semble beaucoup plus utile que vous déménagiez dans une autre localité plus fertile où vous pourrez gagner votre vie sans vous épuiser autant.

— Nous avons assez de pierres ici.”

Le révérend Moffat ouvre la bouche pour demander une explication, mais se ravise.

“Nous comprenons-nous ? s’enquiert-il après un silence.

— Je ne crois pas. Essayez-vous de me dire que vous voulez encore m’envoyer ailleurs ? Et où ça, cette fois ?

— C’est ce que j’essaie de vous dire, frère Cupido. Au nom de notre Société. Cette fois, personne ne vous envoie nulle part. Vous pouvez aller où cela vous chante. Mais il vaut mieux que vous partiez d’ici. La région n’est plus sûre. Trop de hors-la-loi, trop d’indésirables arrivent dans cette terre désolée. Des bandits, des esclaves fugitifs, des prisonniers évadés, des criminels.

— Je n’ai pas vu de ces gens-là dans les environs !

— Il en passe constamment à Kuruman.

— Je préfère rester ici.

— C’est votre choix. Nous ne vous forcerons pas. Quoi que nous disions ou fassions, nous le disons ou le faisons par amour. Voyez-vous, nous apprécions ce que vous avez fait, ou essayé de faire.

Chacun doit être raisonnable et accepter ses erreurs. Soyez assuré que nous continuerons de vous mentionner dans nos prières.

— Est-ce que vous allez vous séparer de moi, révérend ?

— Si c'est ainsi que vous voulez appeler cela... Pourvu que vous n'attendiez plus rien de la Société...

— Je n'ai jamais rien reçu de vous. Comment pourrais-je attendre quoi que ce soit maintenant ?

— Alors, c'est réglé. Je dois vous laisser, c'est l'heure du repas. Nous devons partir tôt demain matin, je dois aller à Griquatown pour une inspection. Je vais vous faire mes adieux maintenant, afin de ne pas vous déranger aux aurores. Que Dieu soit avec vous."

Le petit vieillard ne répond rien. Il ne semble pas remarquer la main du missionnaire qui, un instant tendue avec hésitation dans sa direction, retombe bientôt, molle, sur le côté.

Le visiteur s'attarde là un instant encore, puis se dirige vers l'odeur de viande rôtie qui se dégage de son feu de camp derrière le chariot. Au dernier moment, il semble changer d'avis : c'est peut-être sa dernière chance. Sans revenir sur ses pas, ne se retournant qu'à moitié, il dit, dans le noir, d'une façon un tantinet plus emphatique qu'il n'eût été nécessaire : "Honnêtement, j'ignore ce qu'il est advenu de l'Eglise dans ce foutu pays. On dirait que tout retombe dans la misère impie, la barbarie, la régression, la saleté, la dégradation, le mal. Mais je promets une chose : là où l'Eglise a pris racine, on ne la déloge pas aisément. Quel que soit le prix, Cupido, je m'assurerai que Dieu retrouve Sa place ici.

— Pas besoin de Lui faire une place. Il est là depuis bien plus longtemps que vous."

Le visiteur a déjà disparu dans l'obscurité alors que Cupido reste assis comme si leurs paroles n'avaient fait que passer comme un courant d'air. Il a l'air presque content.

Il attend que les bruits aient cessé derrière le chariot pour se lever et partir en direction de l'immensité plongée dans l'obscurité. La faible lueur de la lune commence à déteindre sur le veld. Là où elle effleure les rochers, elle plante une graine. De longs tubercules se mettent à pousser, des feuilles noires apportent à la nuit le relief de leurs ombres, répandent l'odeur de la fertilité dans la poussière. Frère Cupido trouve son chemin sans même regarder où il va : il n'a pas besoin de lumière. Arrivé devant le plus grand des épineux qui aient survécu dans le voisinage, loin de son abri, il s'arrête pour ramasser des raisins : une grosse grappe qui a mûri spécialement pour lui pendant la journée, transparente de suavité. Tout autour de lui gisent des pierres que, dans son zèle de naguère, il a retirées à un tumulus de Heitsi-Eibib et a dispersées là. Au clair de lune, il en choisit une, une pierre qui, dans un temps avant le temps, a été creusée en forme de

cuvette par une eau cristalline ; dans cette vasque, il écrase sa grappe. De ses poignets nerveux jusqu'à ses coudes pointus, le jus poisseux coule ; et, quand il le goûte, la tête levée comme en prière, c'est le vin le plus pur. L'ôtant à une fourmilière, il casse une croûte durcie par le soleil qui, dans sa main, se transforme en pain.

Au clair de lune qui le recouvre comme la farine d'un tamis, il mange, il boit. Ceci est mon corps, ceci est le sang de mon fils Heitsi-Eibib.

De ce qui lui reste de voix, il adresse un chant au ciel : *Loué soit le Seigneur.*

Singulièrement rasséréné, il se lève, retourne dans la nuit, le visage toujours levé vers les cieux. Raison pour laquelle il trébuche, tombe et s'égratigne méchamment les genoux. On dirait que la chose sur laquelle il a trébuché rougoie dans l'obscurité. Ce n'est que lorsqu'il rampe vers elle pour vérifier, qu'il s'aperçoit que c'est une étoile tombée du ciel. Ça alors ! Sa mémoire ne remonte plus aussi loin mais, tout de même, elle lui rappelle l'étoile que, enfant, il avait cueillie pour sa mère : elle avait le même contour dentelé vers le bas. Mais comment a-t-elle atterri là ?

Cupido dodeline de la tête. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas observer de trop près. Il se penche à nouveau et ramasse l'étoile. Elle n'est pas lourde du tout. Un enfant pourrait la porter. Il a toujours su lancer les pierres, déjà quand il gardait les moutons et les chèvres. Aussi loin qu'il en est capable, il renvoie le petit objet noir et luisant dans le firmament et l'étoile laisse une trace de poussière scintillante à côté de ses sœurs. C'était donc bien là-haut, Cupido le sait enfin, la place qu'elle devait occuper.

Il continue son chemin. De temps à autre, il s'arrête pour regarder en l'air et remarque avec satisfaction que le sillage pailleté de l'étoile, tel du lait qu'on aurait renversé, continue de strier le ciel nocturne. L'esprit apaisé – il n'avait pas ressenti une telle sérénité depuis des années –, Cupido rentre au bercail.

Quand il arrive, les bœufs ruminent encore tranquillement sous l'arbre à chameau. Du chariot parviennent des ronflements. Hormis quoi, le silence règne. Ce soir, même les astres se taisent. Un silence lourd, très lourd, comme si une énorme poule noire couvait sur son nid noir – mais qu'y a-t-il à couver ? Qui sait ? On sait qu'elle couve, voilà tout.

Marchant sur la semelle cornée de ses pieds nus, frère Cupido va jusqu'à l'arrière du chariot. Pendant un moment, les ronflements s'interrompent ; il se fige ; puis le dormeur se tourne sous son *kaross* et les ronflements reprennent. Cela ressemble au bruit de la scie à l'époque où Cupido travaillait encore le bois, à Graaff-Reinet, ou avec frère Read à Bethelsdorp, temps béni de l'innocence.

D'un côté, à quelque distance des autres masses de chair endormies (comme des bagages qu'on aurait sortis du chariot), il voit le révérend qui s'est enfin déplacé pour venir le voir. Au clair de lune, son visage rutil : un rougoiement, comme des braises éclairées de l'intérieur.

A la lumière de la grosse courge illuminée, il voit nettement : de part et d'autre du front, où il a repoussé derrière les oreilles les mèches de cheveux clairsemés, les deux brèves cornes bicornues. Et, dépassant de la couverture dont il s'est enveloppé pour se protéger du froid de la nuit, les sabots fourchus. Les deux souliers brillants sont rangés méticuleusement à côté.

“Ça ne m'est pas d'une grande aide, déclare frère Cupido à voix haute, s'adressant aux cieux. Mais merci tout de même, Dieu.”

Il retourne jusqu'à son abri et s'assoit sur le seuil. Il sort sa pipe. Il ne lui reste plus de tabac, mais il a appris à fumer ce qui lui tombe sous la main : la plupart du temps, de l'herbe séchée mélangée à de l'aloès amer, un chouïa de *buchu*, et une précieuse pincée de *dagga*.

Il reste assis là jusqu'au lever du soleil. Alors, il se dirige vers le feu éteint, plante une tige de bois dans les braises encore chaudes, la remue pendant un moment, se met à quatre pattes pour raviver le feu, un nuage de cendres lui vient dans les yeux, il recommence à souffler, jusqu'à ce que les flammèches bleues se mettent à trembloter, sur quoi il met le feu au chariot. Il retourne à la pierre plate et observe les hommes qui, en se réveillant, se mettent à crier, à courir, à faire des moulinets avec les bras. Il les regarde qui, enfin, attellent les bœufs et prennent la route, le diable Gaunab sur le siège avant au milieu des flammes, rênes en mains, transparents et brûlant, tous, tout droit dans le soleil.

DERNIÈRE LETTRE A DIEU

Très cher révérend Dieu

Tu as fait les hommes et les pierres et les as fait se multiplier et leur as appris à parler entre eux

Toi qui vis dans le Ciel Rouge de l'aurore et qui parfois viens à nous sous la forme d'un Lion et parfois sous la forme d'un Arbre et parfois d'un homme

Toi qui sais changer l'eau en vin et soigner les malades et réveiller les morts

Toi qui as frappé Gaunab sur la hanche pour l'estropier, le tuer et le faire bien rôtir dans l'enfer de feu et de soufre :

Ce n'est pas que je veuille me plaindre mais Dieu tu n'as Pas été juste avec moi et aujourd'hui, tu dois m'Ecoutter Parce que c'est ma dernière feuille de Papier. Je l'ai gardé si longtemps, tout le tems pour toi, mais maintenant il est tems de la sortir de son coffret et de la lisser sur la grosse Pierre, il est temps que je me prépare à t'écrire pour la dernière foi. J'ai épuisé mon ancre il y a longtemps, et j'ai essayé d'Ecrire avec la Boue et avec le Vert des Feuilles froté entre mes Doigts et du sang de Serpents du sang de tortus, et Aujourd'hui a la place, j'ai mon propre Sang, Loué sois le Seigneur de mon Ame. Alors, tout ce que je veux demander, c'est : est-ce que tu ais Satisfait maintenant ? Jusqu'à quel Point on peut chasser un homme ? Petit à petit tu m'as tout repris ce que j'avais. Ma vie est on pourrait dire pleinevide. Pleine comme un œuf et vide comme sa coque.

Tout ce que je peux encore faire, c'est prêcher. Je préche pour les pierres, les Buissons, le Lésard sur son Rocher, le Serpent et les Tortues dans la poussière, et je peux prêcher même à la Poussière et à la mante Religieuse verte qui est rare dans cet endroit. Mais dans quel but ? Est-ce qu'un Arbre ou une Pierre ou une Sauterelle peut se convertir ?

Alors, je suis arrivé au bout du Rouleau. C'est maintenant la Fin du Verbe au commencement était le verbe et le verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu Il était au commencement avec Dieu. D'abord, j'ai suivi le chemin de la Chair et j'ai chassé et je me suis battu et j'ai bu et je suis allé avec la Femme et puis j'ai tout abandonné pour Suivre le Verbe. Mais maintenant le Verbe n'est plus et je dois le dépasser j'ignore comment ici je suis venu aujourd'hui te dire adieu je pars. De ton très Estimé et Honoré et Cher Frère Cupido Cancrelas.

LES AILES D'UN AIGLE

Cela commence par un point infime à l'horizon dans le veld, l'hiver. Cupido observe son approche. Il est assis au milieu des pierres éparpillées qu'il a retirées du cairn de Heitsi-Eibib il y a si longtemps : son endroit préféré pour rester assis et penser. C'est l'endroit où il écrit, parce qu'il y a de belles étendues de sable dans les parages. Presque sans y prêter garde, il prend une tige. Mais il a du mal à se concentrer. Il veut garder un œil sur le point à l'horizon. Il jette la tige. Pas aujourd'hui. Plus maintenant. Le temps d'écrire est passé. Cupido est passé au-delà des mots.

Où, au-delà ? Impossible de le dire.

Il continue de regarder le point dans le ciel délavé. On dirait un gros oiseau qui approche et grossit peu à peu, très lentement.

Il se rappelle l'histoire que sa mère lui racontait, il y a des lustres, une histoire charriée par le vent depuis très loin. De l'arend qui, encore oisillon, croyait qu'il était un poulet parce qu'il avait été élevé dans une basse-cour. Jusqu'à ce qu'un homme vienne et l'emmène au sommet de la plus haute montagne, d'où il le jette dans le vide en disant : "Vole, arend, vole !" Alors, l'aigle a déployé ses immenses ailes et s'est envolé et il est devenu un point dans l'immensité du ciel, tout là-haut au-dessus du monde entier, pour l'éternité.

Cupido regarde. Le point grossit, devient un char à mulet qui traîne son ombre derrière lui. Une seule mule devant, un homme seul sur le char.

Le char approche, s'arrête devant Cupido. L'homme tire sur les rênes. C'est un homme à la carrure impressionnante, tête nue exposée au soleil. Un Noir, qui porte des habits de Blanc. Plutôt débraillé, mais pas dans un état aussi lamentable que Cupido. A côté de lui, sur le char, très droite et hautaine, une mante religieuse verte. Est-ce qu'elle est vraiment assise là ou est-ce un tour que lui joue la lumière aveuglante ?

De l'avant du char, l'homme salue : "Bonjour à toi, frère."

Cupido est tellement fasciné par la mante religieuse que, d'abord, il n'entend pas. Ce n'est que lorsque l'inconnu, s'éclaircissant la gorge, répète sa formule de bienvenue, qu'il s'excuse et répond : "Bonjour, frère."

L'homme descend de son char. Ils se serrent la main. La petite mante religieuse ne bouge pas.

L'inconnu pose des questions, Cupido répond avec force détails. L'homme paraît intéressé et Cupido a du temps à revendre, assez pour retourner au tout début. A sa mère. A sa naissance. Au fait que les gens, croyant qu'il allait mourir, avaient commencé à creuser un trou

dans la terre dure comme pierre ; et que la mante religieuse était venue s'asseoir sur lui et s'était mise à prier. Il était revenu à la vie. Les années d'enfance à la ferme, la longue marche jusque chez les voisins, où la lettre sous la pierre l'avait trahi, et avait instillé en lui la volonté d'apprendre à lire. Le marchand ambulante était arrivé à la ferme avec ses deux chariots pleins de marchandise. Ses miroirs magiques enveloppés dans des suaires noirs. Cupido était parti avec le marchand, sur la route aux nombreux noms.

Ensuite, Anna Vigilant était venue à lui avec des lucioles et des étoiles, et elle savait fabriquer le savon comme personne d'autre. Anna, qui s'était brûlé le pied dans un chaudron parce qu'elle voulait devenir blanche.

Il parle de Graaff-Reinet. Du père Van der Kemp avec sa grosse tête, ses vêtements de plus en plus loqueteux au fil du temps, parce qu'il affrontait la faim et la pauvreté en compagnie de ses ouailles. Et le frère Read, l'homme doux mais déterminé qui avait dédié sa vie à ceux qui étaient broyés par les meules de cette contrée, mais qui avait ensuite cédé aux tentations de la chair, et avait été rejeté dans les ténèbres, avec pleurs et grincements de dents.

“Et toi ? demande-t-il à l'inconnu.

— Je suis un esclave, déclare l'homme calmement.

— C'est difficile à croire.

— Dois-je te le prouver ?” L'homme se tourne alors et relève sa tunique jusqu'à ses larges épaules.

Cupido observe les croisillons de vieilles cicatrices sur le dos.

“Comment est-ce arrivé ?

— C'est arrivé tant de fois... répond l'inconnu en rabaissant sa tunique. Au fil des années. Jusqu'à ce que j'en aie assez. Alors, je me suis enfui. D'abord dans le Cap-de-l'Est et au Xhosaland. Là, je suis resté un certain temps avec un Blanc solitaire, du nom de Coenraad De Nuys. Mais les fermiers étaient à mes trousses, alors je suis reparti, vers le Gariep. Et me voici, encore en vadrouille.

— Où vas-tu te cacher ?

— Plus besoin de me cacher. Maintenant que j'ai franchi le Gariep, les lois du Cap ne peuvent plus m'atteindre. Mais il y a des types dangereux dans ces parages, chez les Griquas, les Mantatees, beaucoup de fugitifs et de criminels. Alors, je pars plus loin. Je ne veux plus jamais redevenir esclave. Il y a toute l'Afrique devant moi.” Il plisse les yeux pour se protéger de l'éclat du soleil. “Tu veux venir avec moi ?

— Comment le pourrais-je ?

— Monte sur mon char et on y va.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Arend”, répond l'esclave qui n'est plus un esclave.

Cupido sent un frisson parcourir sa colonne vertébrale, un frisson venu de très loin, qui semble avoir été là, tapi, dans son corps, depuis des années.

“Je viendrai, répond-il. Mais, d’abord, j’ai besoin de ton aide.” Il fait un signe de tête en direction des pierres éparpillées du tumulus de Heitsi-Eibib.

“Qu’est-ce qu’on doit faire ?

— Aide-moi, c’est tout.”

Ils se mettent au travail. Pierre à pierre, jusqu’à ce que le cairn soit reconstruit et ait retrouvé sa hauteur initiale, comme il devait être au temps d’avant le temps.

Il se passe alors quelque chose d’étrange. Quand enfin Cupido redresse le dos, Arend désigne un point dans le ciel. Cupido lève la tête. Une petite plume descend en virevoltant du ciel tout là-haut et, tournoyant et tourbillonnant, vient se poser à ses pieds. Aucun oiseau en vue. Aucune montagne dans les environs. Aucun vent, pas un brin d’air. Juste cette plume.

Il se penche et la ramasse.

Il dit à Arend : “Allons, partons.

— Oui, allons-y.”

Ils grimpent sur le char. La mante religieuse a disparu. Mais ils n’en ont plus besoin.

Le jour se fait vieux et grisâtre autour d’eux, fatigué aux entournures. Ils continuent, toujours plus loin mais on dirait que la nuit ne tombe pas. Droit devant, tout là-haut, la course éblouissante de l’étoile qui strie le ciel leur indique le chemin. Par là. Par là.

1984,

1992,

2004.

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai entamé la rédaction de ce roman en 1984, puis je l'ai abandonné pour le reprendre en 1992. Je dus attendre 2004 pour qu'il trouve sa forme définitive, lorsque je décidai d'écrire un livre à l'occasion de mon soixante-dixième anniversaire.

Bien que ce soit une œuvre de fiction, la trame est tirée d'une histoire vécue. On retrouve des références à Cupido Cancrelas (Cupido Cockroach en anglais, et dans sa forme originelle, hollandaise, Kupido Kakkerlak), dans de nombreux documents de et sur la Société missionnaire de Londres en Afrique du Sud, bien que le compte rendu le plus détaillé sur sa vie à ce jour reste "The Life and Time of Cupido Kakkarlak" (La vie et l'époque de Cupido Kakkerlak) de V. V. Malherbe, in *Journal of South African History*, 20 : 3 (1979). Toutefois, c'est précisément la lecture de ce genre de récit extrêmement bien documenté qui nous montre à quel point l'énigme d'une vie ne peut vraiment être saisie qu'à travers l'imagination (qui n'est pas moins fiable que la mémoire).

En ce qui concerne la vie du missionnaire Van der Kemp, je suis redevable, hormis les documents de la SML, à *Life and Work of Dr J. Th. Van der Kemp 1747-1811* (Vie et œuvre de J. Th. Van der Kemp, 1988), d'Ido H. Enklaar : j'en ai tiré une série de citations et de descriptions. Dans *Travels in South Africa* (Voyages en Afrique du Sud, 1819 ; Van Riebeeck Society, 1974), le révérend John Campbell fournit de très utiles renseignements sur la vie de ce missionnaire. Le révérend James Read a été scandaleusement négligé par l'historiographie sud-africaine jusqu'à ce qu'une réévaluation de son personnage soit entamée par Christopher Saunder dans "James Read : Towards a Reassessment" (James Read : vers une réévaluation), in *Collected Seminar Papers on the Societies of Southern Africa in the 19th and 20th Centuries, Part VII* (Institute of Commonwealth Studies, 1976-1977) ; Elizabeth Elbourne fait de même dans *To Colonise the Mind : Evangelical Missionaries in Britain and the Eastern Cape, 1790-1837* (Coloniser l'esprit : Missionnaires évangéliques en Grande-Bretagne et dans le Cap-de-l'Est, 1790-1837, 1991), ressorti sous le titre *Blood Ground* (Terre sanglante) en 2002. La documentation lacunaire sur les premières années de Read m'a donné tout loisir d'imaginer ce qui avait été omis ou supprimé. Le révérend Robert Moffat, l'un des plus connus des missionnaires de la SML au Cap, se décrit lui-même dans *Missionary Labours and Scenes in Southern Africa*

(Travaux et scènes de missions en Afrique du Sud, 1849). Son incompréhension – pour ne pas parler d’attitude scandaleuse – face à Cupido est bien documentée, y compris dans son propre journal.

L’histoire de l’esclave fugitif (Joseph) Arend est racontée, *inter alia*, par Edward C. Tabler dans “Addenda and Corrigenda to *Pioneers in Rhodesia* (Addenda et corrections à *Pionniers de Rhodésie*)”, *Africana Notes and News*, XVII : 8 (1967).

Pour le contexte historique général, je me suis inspiré de nombreuses sources, dont, notamment, Martin Hinrich Lichtenstein, *Travels in South Africa in the Years 1803, 1804, 1805 and 1806* (Voyages en Afrique du Sud dans les années 1803, 1804, 1805 et 1806, Le Cap, 1928-1930) et William J. Burchell, *Travels in the Interior of Southern Africa* (2 vol., 1822 ; réimpression 1953). Il n’est jusqu’à un détail comme la mante religieuse de Klaarwater qui ne se trouve dans son ouvrage. D’autres précisions sur le contexte historique sont procurées par *The Shaping of South African Society, 1652-1844* (La Constitution de la société sud-africaine), éd. Richard Elphick et Herrmann Giliomee (1989).

Pour divers aspects de la vie quotidienne, des traditions, de la culture, de la religion et de la cosmologie des Khoïs et des Sans, j’ai puisé copieusement dans *The Khoisan Peoples of Southern Africa* (Les Peuples khoïsans d’Afrique du Sud, 1930), ainsi que dans plusieurs textes basés sur la célèbre collection Bleek-Lloyd, dont *Stories That Float from Afar* (Des histoires qui viennent de loin), éd. J. D. Lewis-Williams (2000), *Living Legends of a Dying Culture* (Légendes vivantes d’une culture agonisante), par Coral Fourie (1994) et *Return of the Moon* (Le Retour de la lune), par Stephen Watson (1991). L’histoire de l’aigle élevé par des poulets fut, semblerait-il, d’abord écrite par le Ghanéen James Aggrey (né en 1875).

L’épisode dans lequel Cupido est apparemment trahi par la lettre cachée sous une pierre provient de John Wilkens in *Mercury, or the Secret and Swift Messenger* (Mercure, ou le Messenger secret et véloce, 1641), tel qu’Umberto Eco le reprend dans *I limiti dell’interpretazione* (Les Limites de l’interprétation, 1990).

La remarque du marchand Ziervogel sur le fait de prendre toute bifurcation qui se présente en chemin est empruntée au joueur de baseball américain Yogi Berra (cf. p. 71).

La biographie de Jan Robbertse, le chasseur qui aimait tant les éléphants qu’il lui fallait les tuer, se trouve dans J. von Moltke, *Jagkonings* (Rois de la chasse, 1943, réimpression 2004).

L’invocation à Dieu, au début du chapitre VI de la III^e partie, est inspirée par une prière qui, à en croire Ryszard Kapuscinski, fut prononcée par Adam Kok II à Kuruman en 1823, lorsque, aux côtés de Robert Moffat, il se préparait à combattre des tribus noires

déstabilisées par le *difaqane* (la “migration forcée”).

On peut consulter la correspondance de Cupido aux Archives du Cap, malheureusement traduite et transcrite par des fonctionnaires peu inspirés de la SML ; la phraséologie et l’orthographe employées ici sont donc un pur travail d’intuition et d’invention ; espérons qu’elles ne trahissent pas son esprit, car, quoique spontané et sans affectation, Cupido était loin d’être un bouffon.

Ceci étant un roman, j’ai dû adapter le matériau historique. On sait, par exemple, que Read visita plusieurs fois la mission de Dithakong, sans changer en quoi que ce soit la situation de Cupido, et que Moffat, de même, vint voir ce dernier plus d’une fois (de même, sans que sa situation ne soit en rien améliorée). Cupido fut en fait transféré de Dithakong à Nokaneng : ce transfert n’apparaît pas dans le roman pour ne pas brouiller les lignes de la trame romanesque. Sa deuxième femme ne le quitta pas mais, avec son époux, participa à la campagne de l’esclave Arend contre les Mantatees. J’ai préféré une fin plus “nette”.

Tant de personnes ont contribué à l’élaboration de cette histoire que je ne peux ici qu’en citer quelques-unes : Tim Huisamen, Dan Sleight, Annari Van der Merwe, Peter Anderson, Jeanette Ferreira, Willemien Brümmer, Susan Mann, Dolf Van Niekerk et Matty Malherbe de Kleinplasia, Worcester.

Le Cap, octobre 2004.

GLOSSAIRE

En romain : termes afrikaans.

En italique : termes khoisans.

arend : aigle

assegaïs : sagaie

Au ! : oh !

baas : maître, patron

biltong : tranche fine de viande séchée et salée

blesbok : antilope de taille moyenne

buchu : herbe odorante (souvent employé contre les maux de reins)

carry-doeck : carré d'étoffe servant à porter un enfant dans le dos

dagga : chanvre sauvage, marijuana sud-africaine

dassie : lièvre

doek : tissu

dominee : pasteur

donga : fossé creusé par l'érosion et le ravinement

drostdy : résidence d'un landdrost – à la fois appartement, bureau et tribunal

duiker : *Sylvicapra grimmia*, céphalophe de Grimm, petite antilope

ganna : buisson à feuilles succulentes, pouvant atteindre une hauteur de deux mètres, apparenté aux soudes (*salsola*)

geeslang : vipère jaune

ghoera ou ghura : instrument à une corde

gli : *Glia gunnifera*, plante dont les tubercules étaient utilisés pour concocter une boisson enivrante

Griqua : tribu de métis résultant en grande partie d'un brassage entre Hottentots et Blancs

grysbok : gazelle de très petite taille

hai-noen ou hein un : “pieds-gris”, spectre, fantôme

half-aum : barrique de cent litres

heemraad : membre du conseil municipal ou régional

Heitsi-Eibib ou Heiseb : dieu chasseur qui renaît constamment

kaia : cabane, baraque

karie : bière de miel

kaross : couverture, dessus-de-lit, vêtement en peau

kierie : canne

kloof : fossé, ravin, gorge

koppie : colline, escarpement rocheux

koudou (grand) : *Tragelaphus strepsiceros*, antilope de grande taille ; les cornes spiralées du mâle sont recherchées comme trophées

kougoed : *Sceletium anatomicum* ou *Sceletium tortuosum*, plantes dont on mâchait puis gardait les feuilles dans la bouche pour se griser

Koup : ("vert" en langue khoisan) région du Karoo, aux environs de la ville actuelle de Lainsburg

kraal : enclos à bestiaux

laager : cercle de chariots formé par les Boers nomades afin de se protéger de leurs ennemis

landdrost : administrateur, collecteur d'impôts et magistrat

meerkat : spermophile

mos : assurément, comme tu n'es pas sans le savoir

Nagmaal : Eucharistie

nooi : maîtresse, patronne

oribi : petite antilope

pandoer : au XIX^e siècle, soldat khoikhoi ou de couleur dans la colonie du Cap

quagga : sorte de zèbre, aujourd'hui disparu

riem, riempie : lanière de cuir

rietbok : petite gazelle

sarêš : bourrasque de poussière habitée par un esprit maléfique

sjambok : fouet pour chevaux

smous : colporteur

spoor : piste

springbok : *Antidorcas marsupialis*, sorte de gazelle

spruit : cours d'eau modeste

steenbok : *Raphicerus campestris*, petite antilope

sunì : la plus petite antilope d'Afrique du Sud

swarthaak : *Acacia mellifera*

tkwai : sorte d'aloès

tsamma : melon sauvage

veld : grande étendue sauvage, brousse

veldkos : tous fruits sauvages, bulbes, racines, baies ou tubercules
grâce auxquels on pouvait survivre dans le veld

withaak : *Acacia tortilis*, aubépine

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)
En partenariat avec le CNL.



www.centrationaldulivre.fr

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

André Brink

L’Insecte missionnaire

PREMIÈRE PARTIE - V. 1760-1801 : DU KOUP A KAMDEBOO

I - UNE NAISSANCE, POUR AINSI DIRE

II - A LA PLACE D’UN ENTERREMENT

III - DES VOIX DANS LA NUIT

IV - DES PLUMES POUR UN AIGLE

V - GRENADES ET COINGS

VI - RENCONTRE AVEC UN LION

VII - MORT D’UN CHASSEUR

VIII - RETOUR AU BERCAIL

IX - L’HOMME QUI REVIENT TOUJOURS

X - EN ROUTE

XI - LA FEMME AUX ÉTINCELLES

XII - UN SAVON QUI LAVE PLUS BLANC

XIII - LES GENS DE L’AUTRE RIVE

XIV - UN COUTEAU TURBULENT

XV - SCANDALE A L’ÉGLISE RÉFORMÉE

XVI - LE JOUR OÙ IL A FAILLI Y AVOIR LA GUERRE

XVII - AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT

DEUXIÈME PARTIE - 1802-1815 : LE RÉVÉREND JAMES READ

TROISIÈME PARTIE - 1815- ? : DITHAKONG

I - L’ENDROIT AUX PIERRES

II - ICI, LÀ ET PARTOUT

III - UNE LETTRE DES CIEUX

IV - UNE MALÉDICTION

V - LA FIN DE LA MISSION

VI - LA VISITE DU RÉVÉREND

VII - DERNIÈRE LETTRE A DIEU

VIII - LES AILES D'UN AIGLE

NOTE DE L'AUTEUR

GLOSSAIRE